



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

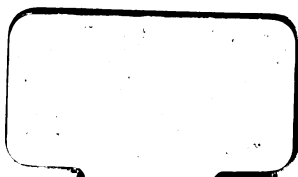
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



~~J/F 734 A.1~~
REP. F.12 731



MADemoiselle Bismarck

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

107-24
MADEMOISELLE

BISMARCK

ROMAN PARISIEN

PAR

HENRI ROCHEFORT

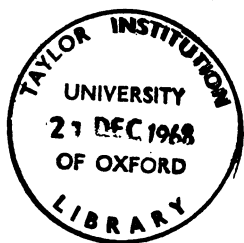


PARIS

JULES. ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ

—
1881





MADEMOISELLE BISMARCK

L'EN TOUT CAS



OMMENT, mademoiselle Antoinette, vous avez dix-sept ans, j'en ai vingt-deux, et vous trouvez que cinq ans de plus que vous ce n'est pas assez?

— Non, monsieur Ludovic, parce que si au lieu de cinq ans de plus que moi vous en aviez dix ou même douze, au lieu de 1,500 francs d'appointements comme employé à l'Hôtel de Ville vous en auriez sans doute deux, trois ou quatre mille, ce qui nous permettrait de nous marier et de manger en entrant en ménage autre chose que du pain de munition.

— Oh! je ne suis pas ambitieux et pourvu que vous m'aimiez!...

— Si fait, vous l'êtes, ambitieux, puisque vous avez l'ambition de vous faire aimer de moi. D'ailleurs, tant

pis pour vous, si vous ne l'êtes pas, c'est le bon moyen de ne jamais sortir de vos quinze cents francs.

— Oh ! je compte bien sur une gratification de cent cinquante francs à la fin de l'année. De plus, je puis emporter de temps en temps du travail extraordinaire chez moi. Le préfet de la Seine donnera un bal dans quinze jours. Si je veux écrire les adresses sur les invitations, on me les payera à part. Trois francs le cent.

— Écrire des invitations ? Pourquoi pas aussi les porter chez les invités ?

— Tout de même. Si ça pouvait avancer notre mariage ?

Ce bout de conversation se tenait au n° 125 de la rue Saint-Antoine, dans le salon d'un appartement bas de plafond, situé au quatrième étage. Six chaises et deux fauteuils garnis en reps de laine fond vert, avec rayures algériennes et encrassés par l'usage, semblaient recevoir les ordres d'un grand canapé repsé de même étoffe et dont les jambes grêles disparaissaient sous des volants habilement tuyautés, pour en dissimuler les mystères. L'état poussiéreux de l'atmosphère de l'appartement indiquait un vieux ménage et, en effet, Antoinette Alibert, la même qui s'effrayait d'un mari trop jeune, était un enfant de la vieillesse, on eût pu dire de la vétusté du père Alibert, le professeur de philosophie du collège Charlemagne, homme très fort sur le moi et le non-moi et capable de réciter en société les œuvres complètes de Maine de Biran.

A huit ans, Antoinette gouvernait déjà la maison, et les bonnes qui tiraient la langue à la mère, excellente Strasbourgeoise brunie dans la culture du houblon,

n'osaient souffler devant la fille. Par son arrière-grand-mère qui était Badoise, elle avait un seizième de sang allemand dans les veines. Cette fraction, difficile à retrouver dans le compte des alliances de la famille, avait-elle influé sensiblement sur la nature d'Antoinette? Le fait est qu'à peine « grosse comme deux liards de beurre », selon l'expression favorite de sa mère, elle se distinguait par un bon sens pratique réellement prématuré.

A l'âge où les fillettes taillent des costumes pour des poupées à tête de porcelaine, elle avait déjà deviné qu'elle ne serait jamais jolie, et songeait à parer à l'absence des avantages physiques par des séductions d'un et même de plusieurs autres genres.

Elle s'attela d'abord à l'allemand, puis à l'italien, puis à l'anglais, non pour lire Goethe, non plus que Le Tasse, non plus que Byron, mais parce qu'elle tenait à ce qu'on pût dire d'elle quand elle entrerait dans un salon :

« Vous voyez cette demoiselle, eh bien ! elle sait trois langues. »

On ne se doute pas du prodigieux effet produit généralement par ces mots : « Elle sait trois langues, » sur les personnes qui ne connaissent que la leur, d'ailleurs presque toujours imparfaitement.

Il ne fallait pas songer à la bouche où les dents se piquaient déjà, ni au nez où les narines, un peu à la Roquelaure, avaient des retroussis maigrement harmonieux. Les yeux petits et gris clair, abrités sous un front bombé, jetaient des lueurs profondes plus inquiétantes que charmeresses. Ses cheveux, plantés drus

et trop bas, étaient blonds, mais d'un blond « sale ». Elle se rattrapait sur la tournure qu'elle avait élégante et à laquelle elle s'étudiait à imposer toutes sortes d'inflexions linéaires. Elle avait travaillé longtemps le mouvement à donner à sa jupe et le coup de « ressac » à imprimer à sa poitrine quand elle se levait d'un fauteuil ou apparaissait dans l'encadrement d'une porte ; si bien qu'inférieure dans le détail, elle était arrivée à se sauver par l'ensemble.

Le jour où sonnèrent ses seize ans, elle se dit avec un flegme germanique :

« Ce n'est pas tout ça. Je n'ai aucune envie de rester vieille fille. Il faut me précautionner d'un mari, pas pour tout de suite, mais pour le cas possible où tous mes rêves s'écrouleraient. » Tenir sous sa main un homme sur lequel elle se réserverait finalement de se rabattre, afin d'éviter de vieillir dans ce célibat qui est la gloire des prêtres, et la honte des femmes ; le choisir assez convenable pour n'avoir pas à en rougir, assez amoureux pour être sûre qu'il ne déserterait pas un beau matin la sainte cause de l'hyménée pour quelque liaison inqualifiable, et le rendre en même temps assez docile pour le décider à accepter inconsciemment ce rôle d'en tout-cas, et à attendre l'arme au bras qu'elle vînt le relever de sa faction par ces mots enchanteurs : « Voici ma main ! »

Tels étaient les plan, coupe et élévation de l'avenir qu'elle préméditait, et telle était aussi la difficulté de parvenir à dresser cet échafaudage. Elle chercherait un homme riche, beau, jeune et spirituel. Si elle ne le trouvait pas, elle se contenterait de le prendre jeune,

riche, beau mais bête. Si cette marchandise lui manquait encore, elle consentirait à un époux simplement riche et jeune, puis riche tout bonnement, la vieillesse étant parfois aimable. Enfin, toutes ces combinaisons s'effondrant, elle se rabattrait sur un être obscur, fût-il laid et pauvre, pourvu qu'il lui apportât le droit de se faire appeler madame. On verrait après.

Mais celui-là n'achèterait son bonheur qu'au prix d'une soumission de nègre et d'une patience de Chinois. Il serait tenu de se laisser constamment remettre aux calendes matrimoniales et d'accepter sans discussion tous les prétextes qu'on fournirait pour de continuelles reculades. Cette situation, que le père Alibert n'aurait pas hésité à qualifier de subjective, exigeait un total de qualités, une dose de passion et une somme de patience bien rares chez la jeunesse contemporaine. Antoinette mit à découvrir ce mari invraisemblable de blancheur six mois pleins, pourtant consciencieusement employés :

Pendant ce semestre, elle ne se croisa pas avec un jeune homme, soit dans un escalier, soit même dans la rue, sans lui lancer un de ces regards analytiques comme les Parisiennes seules en possèdent dans leur arsenal.

Mais que de non-valeurs dans ces rencontres préméditées ! Que de coups d'œil placés à fonds perdus ! Que d'épouseurs attendus vainement ! Que de coups de sonnette l'avaient fait inutilement tressaillir et qui n'étaient autres que ceux de la blanchisseuse rapportant le linge, du boucher venant livrer la viande ou de la concierge venant défendre qu'on secouât les tapis par les fenêtres !

Elle s'aperçut un jour que l'oiseau rare après lequel elle partait en chasse tous les matins, elle l'avait à sa portée, dans sa maison même, en la personne du jeune Ludovic Fornerot, âgé alors de vingt et un ans et demi, fils d'employé, employé lui-même et logeant sur le même palier que la famille Alibert. La première entrevue eut lieu un jour que le facteur avait remis aux Fornerot une lettre destinée aux Alibert. Antoinette qui était seule au domicile paternel entendit gratter mystérieusement à la porte, et ayant ouvert, se trouva face à face avec un grand garçon d'un blond tirant sur le roux et dont elle ne remarqua d'abord que les yeux bleus ronds et saillants, forme globes de lampe.

A cette apparition, cependant toute fortuite, Antoinette comprit qu'elle avait enfin son affaire. Un homme doué d'yeux bleus aussi ronds devait avoir dans le caractère quelque chose du bœuf qu'on mène sans résistance à l'abattoir ; elle le conduirait à l'autel. Ce serait à peu près la même chose.

Elle accueillit le candide Ludovic avec des effluves de remerciements, comme si ce fait de restituer à ses voisins une lettre qui ne lui appartenait pas et ne l'intéressait en quoi que ce soit constituait un des plus glorieux traits de l'histoire moderne. A partir de cet acte de haute probité épistolaire, elle prit ses mesures pour se laisser surprendre presque tous les jours en costume matinal, au moment où il sortait de chez lui pour se rendre à son bureau. Elle le heurtait au passage et s'enfuyait par la porte entrebâillée avec un cri de Diane au bain. Au sixième cri, le fils Fornerot

commença à se sentir tout remué. Au huitième, il rendait les armes.

Le jeune Ludovic usait depuis deux ans ses yeux ronds sur le papier administratif, qu'il faisait métier de noircir en qualité d'expéditionnaire, au bureau de vérification des dépenses communales. Ce genre d'occupation n'était pas de nature à l'arracher au joug d'Antoinette qui eut l'adresse de lui présenter pendant longtemps quelques minutes de conversation sur le palier, comme la récompense de son travail quotidien.

S'il avait, à l'instar de tant d'autres employés de l'État, quitté son bureau avant l'heure réglementaire, il n'aurait pas rencontré à son poste sa voisine qui entr'ouvrait sa porte au coup de cinq heures, allant regarder par-dessus la rampe, comme si elle voulait lui rappeler qu'il devait être à ce moment dans l'escalier.

Un jour, leurs mains s'étaient jointes, et Ludovic, comme pressé de désencombrer la situation, lui avait fait sa biographie. Son père était mort deux mois à peine après la liquidation de la pension de retraite à laquelle il avait droit, comme ancien sous-chef aux archives de la ville où il avait précédé son fils sur ce grand chemin administratif qui peut mener à tout, bien que d'ordinaire il ne mène absolument à rien.

Les parents ignorèrent pendant plusieurs mois cette intrigue, née sur leur carré commun. La mère d'Antoinette avait laissé veuf le vieux professeur du lycée Charlemagne, quand leur enfant allait atteindre douze ans. Celle-ci s'était donc pour ainsi dire faite elle-même, et avait appris à ne compter sur d'autre appui

que sur le sien propre. Son père expliquait consciencieusement aux élèves du lycée la méthode de Descartes, mais avait négligé d'en appliquer aucune à l'éducation de sa fille, qui s'était vite accoutumée à s'élever toute seule en dehors de lui, se répétant mentalement, comme la Médée antique :

Moi, dis-je, et c'est assez !

Sans songer que quelquefois ce pouvait être trop.

Mais autant Antoinette avait vécu loin du bouquinisme parternel, autant Ludovic avait macéré jusque-là dans les jupes de sa maman, à qui il avait pris l'habitude filiale de ne rien cacher. Il se fût cru coupable d'adultère en lui taisant quinze jours de plus le sentiment doux mais solide qui l'entraînait le matin — au coup de neuf heures — et le soir — au coup de cinq — vers M^{lle} Alibert.

Au récit de ces amours d'escalier, la mère Fornerot résista à une forte envie de pleurer ; un peu jalouse de la tendresse juponnière de son Ludovic, elle aurait rêvé de ne le laisser s'émanciper que vers l'âge rassis de soixante-quatorze ans. Elle trouva qu'aimer ainsi à vingt-deux, c'était commencer terriblement jeune.

Elle entra donc tout entière dans les plans d'Antoinette quand il s'agit de modérer l'ardeur matrimoniale de l'impatient Ludovic. Elle lui fit observer qu'offrir ses maigres appointements à une jeune fille qui, comme la plupart des jeunes filles, — disons toutes — devait aimer la toilette, était une singulière façon

de lui prouver son amour. Il était infiniment plus raisonnable d'attendre qu'il fût arrivé au titre envié de commis-rédacteur et au chiffre éblouissant de deux mille quatre cents francs pour procéder à la cérémonie. En attendant, il la verrait constamment, puisqu'ils demeuraient porte à porte. Que pouvait-il désirer de plus ?

Et ce qu'il désirait de plus, il fût mort cent fois dans les plus horribles supplices avant d'oser l'avouer.

Mais M^{lle} Alibert n'était pas fille à se laisser perpétuellement talonner par ce monsieur. Quand elle eut l'inébranlable certitude qu'il était rivé à son char, sans évasion possible, et qu'elle retrouverait en toute occasion ce pis-aller, ce faute de mieux qu'elle gardait pour la soif comme une poire de bon chrétien, elle le régla impitoyablement à quatre heures par semaine, une le lundi soir, une autre le mercredi, une le vendredi entre six et sept et une le dimanche entre trois et quatre, laquelle s'allongeait parfois, bien qu'assez rarement, d'une promenade sur la route de Vincennes.

Le malheureux rationné réclama un supplément, dans un langage à la fois respectueux et suppliant. Il fut éconduit avec une bonne grâce qui n'excluait pas la fermeté.

— Non, mon ami, lui répondit Antoinette. Peut-être m'aimeriez-vous moins si nous nous voyions plus souvent.

Il assura qu'il était prêt à lui prouver le contraire, mais elle demeura inflexible; et quand il rentra chez lui après cette tentative infructueuse, le père Alibert, s'il eût été un peu moins sourd, eût pu

entendre sa fille Antoinette murmurer entre ses dents :

— Est-ce qu'il ne va pas nous laisser un peu tranquilles, cet imbécile-là?

La confiance de Ludovic dans la loyauté de son Antoinette frisait le fétichisme et tenait à plusieurs causes. D'abord, toujours à l'affût des aventures susceptibles d'influer sur son avenir, incessamment préoccupée des ambitions encore nébuleuses qui se choquaient dans sa tête, les yeux plongeant dans une ombre dont elle cherchait à pénétrer l'opacité, du matin au soir aux aguets et aux écoutes, M^{lle} Alibert ne riait que quand il lui était impossible de faire autrement. Il en avait conclu qu'il aurait une « femme sérieuse ». Or, chez nous, ce mot dit tout, bien qu'il ne signifie peut-être rien. Une femme légère vous trompe légèrement. Une femme sérieuse vous trompe sérieusement. Voilà la différence.

Mais le fils Fornerot avait un autre motif de sécurité, pour lui déterminant. Antoinette était protestante. Les dévots qui sont les comédiens ordinaires du catholicisme, ont si souvent menti à leurs vœux de chasteté, de pauvreté et d'humilité, que personne ne donne plus dans leurs panneaux, même ceux qui ont l'air d'y donner. Le protestantisme, en revanche, a laissé dans l'opinion, depuis les édits somptuaires de Calvin, une telle réputation de rigidité dans les mœurs que, pour beaucoup d'hommes, épouser une protestante équivaut à prendre une assurance sur l'honneur.

On reviendra de cette illusion. Constatons qu'elle règne encore.

En outre, un grand nombre de Français, élevés dans la foi catholique, s'imaginent que le protestantisme est un commencement d'émancipation religieuse et que le fait de communier sous les deux espèces, au lieu d'une seule, les rapproche des libres penseurs. Ludovic ressentait un certain orgueil à entrer dans cette voie d'indépendance. Il n'était certes pas homme à se faire enterrer civilement, mais il se disait mentalement que le jour où la religion de ses pères s'effondrerait sous la clameur générale, il aurait le droit de s'écrier :

« J'avais devancé mon siècle en épousant une protestante ! »

Antoinette put ainsi se lancer sur « l'océan du monde », sûre qu'elle était de trouver en cas de tempête un port pour s'abriter. Elle eut pour ainsi dire un mari à la caisse d'épargne. Elle l'y laisserait tant que la gêne ne la forcerait pas à l'en retirer. Quoi qu'il arrivât désormais, elle avait, comme les bons généraux, assuré sa ligne de retraite.

Et tandis que Ludovic se vouait à des calligraphies abondantes dans l'espoir de se faire « bien venir » de ses chefs, et qu'entouré d'une enceinte de cartons verts, il ne posait la plume des calculs administratifs que pour tomber dans les calculs amoureux, supputant le nombre de pièces que recouvrirait le toit conjugal, réglant par avance le budget de son ménage, celle à laquelle il se liait tous les jours plus indissolublement se répétait, tout en l'accueillant le sourire aux lèvres :

— Dieu ! pourvu que je n'en sois pas un jour réduite à m'appeler M^{me} Fornerot !

Et elle ajoutait :

Oui, mais si je ne m'appelle pas M^{me} Fornerot, comment m'appellerai-je ?





II

COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU

LUDOVIC étant acquis et « placé » à tant pour cent sur les brumes de l'avenir, elle se mit immédiatement à la besogne, car après avoir manipulé cet hymen de consolation, elle n'eut plus d'autre pensée que d'y échapper. Elle se reprochait chaque heure perdue, elle ne se pardonnait pas une course ou une visite dont le but n'était pas celui-ci : un beau mariage. Elle dressa, pour son usage exclusivement personnel, une liste d'hommes célèbres dont le dictionnaire Vapereau lui fournit l'état civil et les principaux titres à la considération de leurs contemporains.

Elle savait que, les soirs de premières représentations, les foyers de théâtres deviennent des pépinières d'illustrations de toutes sortes. Elle sacrifiait dix spectacles où elle n'aurait eu chance de rencontrer que du

fretin, pour une seule de ces solennités dramatiques où se coudoient les réputations de tout genre, depuis le banquier qui sautera à la Bourse le mois prochain, jusqu'à l'écrivain entré à l'Académie la semaine dernière.

Les belles places étant chères et d'ailleurs généralement prises à ces agapes littéraires, elle faisait bravement queue, de trois heures de l'après-midi à sept heures du soir, pour arracher à l'avidité du contrôle deux secondes galeries qu'elle partageait avec son père, dont l'accablement après quatre heures de station à l'extérieur et cinq heures de spectacle à l'intérieur, ne connaissait plus de bornes.

Soigneuse de se dissimuler au public pendant les actes, elle entraînait le vieil Alibert dans les couloirs, pendant les entr'actes, et s'attachait aux pas de tel habitué des premières qu'elle n'hésitait pas à se faire nommer par les ouvreuses. Elle attendait qu'une circonstance fortuite amenât un de ces élus de la fortune ou de la gloire à jeter les yeux sur elle, et ceux qu'on lui jetterait, elle était bien résolue à ne pas les laisser tomber à terre.

Mais la circonstance espérée ne se présentait pas. Les hommes passaient et repassaient dans les foyers ou le long des loges sans paraître se douter le moins du monde qu'elle savait trois langues.

Le Salon de 1875 devait, comme à l'ordinaire, s'ouvrir le 1^{er} mai. Elle se tint prête pour ce jour-là, mais son père avait sa classe du matin, et, dans l'après-midi, deux répétitions, qui l'enchaînaient au rivage. C'était une première comme une autre, plus impor-

tante qu'une autre, et Antoinette n'aurait pas commis la faute d'y manquer. Elle prit, pour l'accompagner au palais de l'Industrie, la bonne de la maison, une grosse Angevine qu'elle transforma par extraordinaire, et pour cette fois seulement, en femme de chambre, presque en camériste.

Elle lui prêta une de ses robes, la coiffa d'un de ses chapeaux dont elle enleva les fleurs, pour ne pas avoir l'air d'être avec une « amie », et emprisonna les doigts saucissonnés de cette fille de cuisine dans une paire de gants qui la serraient comme des menottes ; puis, elle partit devant, tenant sa suivante à la distance réglementairement respectueuse de trois pas.

Le reportage artistique avait signalé depuis quelque temps déjà, dans les bruits d'atelier, une nature morte d'un « ragoût » à réveiller un mort. On citait notamment, parmi les personnages de cette cuisine, un homard dont les pinces sortaient de la toile au point d'effrayer les dames.

Elle s'était munie de renseignements biographiques sur l'auteur de ce rutilant morceau. Il s'appelait Raynal, avait à peine vingt-quatre ans, et les connaisseurs admis à visiter son atelier avant l'exposition annonçaient en lui un futur rival de Vollon. Elle courut au tableau, sans donner un coup d'œil à aucun de ceux devant lesquels elle passait. Elle n'était pas là pour perdre son temps. La toile de Raynal rutilait à la cimaise et arrêtait par son état torride le flot des amateurs de peinture pimentée.

Antoinette se mêla aux groupes qui discutaient les qualités de cette œuvre étourdissante, et n'en quitta

plus les abords. Vers trois heures de l'après-midi, elle vit un jeune homme à cheveux longs s'approcher du fameux homard en compagnie de trois autres types dont le déhanchement spécial et les barbes hirsutes indiquaient suffisamment des artistes non encore arrivés, car l'artiste arrivé renchérit aujourd'hui d'élégance et de gomme sur les fils de famille les plus pommadés.

— Eh bien ! tu le tiens ton succès, cette fois ? dit au jeune homme à cheveux longs un grand garçon à l'œil noir et dont la chevelure n'était pas beaucoup plus courte. C'est étonnant, dans ton atelier je n'ai jamais pas ta machine. Ici, elle écrase tout.

L'interpellé ne répondait pas, mais s'épanouissait évidemment dans un triomphe qui avait surpris sa modestie. Il ouvrait l'oreille aux observations des appréciateurs et cherchait des yeux les critiques d'art qui allaient consolider son succès en le tirant à tant de milliers d'exemplaires.

Antoinette s'accouda un instant à côté de lui sur la barre protectrice qui tient les contemplateurs à une certaine distance, et dit en anglais à la bonne qui regardait surtout les cadres :

— Si le peintre est jeune, il a un bien bel avenir.

La fille de cuisine, qui ne comprenait couramment que le patois angevin, était naturellement hors d'état de répondre à cette apostrophe formulée dans une langue aussi étrangère.

Antoinette ne s'inquiéta guère de l'embarras de la malheureuse campagnarde et répéta sa phrase, en allemand cette fois, comme ne sachant plus dans quel idiome exprimer son admiration.

Raynal, curieux de happer au passage toutes les opinions qui se faisaient jour devant son tableau, regarda la jeune fille et parut désappointé de ne pouvoir profiter d'une observation dont il n'avait pu saisir le sens.

Alors elle continua, en italien :

— C'est superbe ; cependant, je n'aime pas beaucoup la serviette sur laquelle sont réunies toutes ces pièces. Elle est par trop grossière. On croirait qu'elle est sale.

— Oh ! oui, balbutia l'Angevaine succombant à l'ahurissement.

Le peintre Raynal avait habité deux ans l'Italie, et fut très surpris d'entendre parler le pur toscan à cette dame qui, l'instant d'avant, s'était exprimée en anglais. Mais il fut surtout lésé dans sa sincérité d'artiste par une critique qu'il trouvait injuste. Sans se demander si sa réplique arriverait à destination, puisqu'il ignorait quelle était au juste la langue maternelle de la visiteuse, il murmura en français :

— Ce n'est pas une serviette, c'est un torchon. Un torchon a bien le droit d'être grossier.

Il avait envoyé cette riposte par acquit de conscience et poussé par le besoin qui possède tout homme de se défendre contre une attaque subite, mais il ne supposait pas qu'il eût été entendu de la jeune étrangère à laquelle les labyrinthes de notre langue étaient probablement inconnus. Il resta tout étonné quand elle lui renvoya cet argument du ton et de l'organe les plus parisiens :

— Alors, si c'est un torchon, le peintre a eu tort

d'y ajouter des franges. Un torchon n'est pas frangé, il est ourlé.

Et, se tournant vers la bonne, elle lui dit en italien :

— *Andiamo!*

Ce qui signifie pour tout le monde : « partons », mais pour l'Angevaine ne signifiait rien du tout.

Il y avait un côté mystérieux chez cette toute jeune fille, qui se plantait résolument devant une toile à sensation, et l'appréciait à sa façon en quatre langues différentes, avec une telle facilité d'élocution qu'il eût été malaisé de deviner laquelle des quatre était la sienne.

Malgré lui et quoique tout entier à son début comme exposant, Raynal se retourna et suivit quelque temps des yeux cette grande demoiselle, traversant les salles de son pas résolu, sans paraître s'apercevoir qu'elle passait entre des rangées de tableaux, comme si elle n'était venue que pour celui-là seul.

Le soir, il raconta à ses amis qu'il avait eu maille à partir avec une jeune fille à la taille svelte qui lui avait reproché en quatre idiomes différents d'avoir peint des franges à son torchon au lieu d'un ourlet.

Peu de jours après, comme il côtoyait par hasard le pan de mur où était accroché son tableau (c'est toujours par hasard que les artistes se trouvent ainsi devant leur œuvre), il revit l'inconnue le bras sur la barre d'appui et détaillant d'un regard aussi profond qu'attentionné les beautés ou les défauts de sa nature morte, à ce moment, en pleine possession de la faveur publique.

Cette fois elle y était avec un vieillard qui ne pouvait être que son père ou son grand-père. Raynal s'arrêta près d'elle, flatté en somme de cette persistance à s'attacher à son ouvrage, dût-elle émailler ses éloges de quelques mauvais compliments.

En prenant place à côté du père et de la fille, il leva légèrement son chapeau par un mouvement qui pouvait constituer un salut. Antoinette s'inclina froidement, mais gracieusement, et continua à donner au vieil Alibert des explications sur cette rutilante peinture dont la chaleur semblait le laisser froid.

— Ne dites pas trop de mal de mon tableau, mademoiselle, dit Raynal galamment.

— Si je ne le trouvais pas à mon goût, je ne serais pas venue le revoir, répondit Antoinette sans lever les yeux.

— C'est que les observations justes sont les plus inquiétantes pour un artiste, fit-il moitié souriant, moitié contrit. Parmi les personnes qui regardent un tableau si peu y voient clair.

Et une conversation, bien entendu purement artistique, s'engagea entre Raynal et les Alibert, dans laquelle le père d'Antoinette cita à plusieurs reprises Maine de Biran, dont le peintre en natures mortes n'avait jamais entendu parler.

Au cours du dialogue, il avoua être l'auteur du tableau en discussion, ce dont Antoinette affecta d'être extraordinairement surprise.

— Et moi qui me suis permis, à propos de votre chef-d'œuvre, des observations si déplacées, fit-elle toute rougissante. Dieu ! si j'avais su ! Mais qui aurait

pu supposer que vous alliez être précisément celui qui les entendrait !

— Heureusement ! si elles étaient désagréables, elles ont dû échapper à la plupart du public, car vous les faisiez, si je ne me trompe, tantôt en allemand, tantôt en anglais, tantôt en italien, que seul je comprends un peu.

Ma fille sait trois langues, appuya le professeur.

Puis on fit le tour des salles, Raynal étant arrêté tous les quatre pas par des refusés et aussi des acceptés, qui le proclamaient le roi du Salon.

Il acceptait ces poignées de main avec l'embarras d'un homme qui, sachant ce qu'il pouvait faire, est honteux d'avoir si peu fait.

— Qui prouve que dans quelques années il ne sera pas chef d'école ? pensait Antoinette, que le triomphe de son compagnon de promenade atteignait dans une certaine mesure.

La chaleur était étouffante, au point qu'une sorte de buée se dégageait des toiles où le vernis n'avait pas encore eu le temps de sécher. Raynal, en ébullition et en sueur, proposa une station à une des tables du buffet. Puisque le hasard avait rendu M. et M^{lle} Albert témoins de son succès, il voulut célébrer cette journée, en remplaçant la bière que réclamait le papa par une bouteille de champagne dont le bouchon, en sautant, compléterait le feu d'artifice artistique, le saut du bouchon étant à près tout dans la réputation si incroyablement usurpée dont jouit cette mixture écœurante.

Tout en trempant timidement ses lèvres dans la coupe qui, pour le triomphateur Raynal, représentait celle des voluptés, Antoinette posait ses jalons.

— Tous les artistes sont désintéressés, se disait-elle, c'est même à cette seule condition qu'ils sont artistes. Ignoré il y a un mois, pauvre, évidemment pauvre, sa tenue l'indique, car il n'a pas eu encore le temps de la changer, il peut se laisser prendre aux regards et à l'admiration de celle qui arrivera première. Il s'agit seulement d'arriver première.

On se quitta vers quatre heures et elle eut soin de prévenir Raynal par ces mots jetés inconsciemment au vent de la causerie :

— Oh ! moi, je reviendrai ici tous les jours, je suis folle de peinture.

Et, en effet, quinze après-midi durant, M^{lle} Alibert, flanquée de son Angevine, hanta l'exposition où, presque invariablement, elle se croisait avec Raynal, avec lequel elle arrivait à se saluer amicalement et qui, deux ou trois fois, avait semblé sur le point de se laisser aller à un aveu qu'elle attendait de pied ferme.

Elle n'attendit pas longtemps. Comme le seizième jour elle se plaçait tant soit peu sur l'oreille un chapeau Grinsborough à infléchissures de haute fantaisie, son père lui remit un journal du matin où s'alignait l'information suivante :

« M. Raynal, le jeune peintre qui a conquis du premier coup, par sa nature morte du Salon de 1875, une place à part dans la phalange des célébrités artistiques contemporaines, épouse dans trois semaines M^{lle} Alice

Gautrot, fille d'un sous-bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine.

« Ce mariage, projeté depuis longtemps, n'avait été retardé que par suite de la position relativement précaire du futur. L'achat de la nature morte de M. Raynal par le comte Metzinki, pour le prix de huit mille francs, a aplani les dernières difficultés, et le mariage va s'accomplir.

« Le grand et si légitime succès de M. Raynal fera ainsi deux heureux au lieu d'un. »

La lecture achevée, Antoinette haussa les épaules et, sans autre réflexion qu'un pâle sourire, elle se dit :

— Il s'agit maintenant de passer à un autre.

Après quoi elle ôta son chapeau et renonça à se rendre au Salon où elle ne reparut plus.

Ce fut naturellement sur l'expéditionnaire Fornerot que tomba le poids de cette première déception. Pendant huit jours, il ne fut pas bon à jeter aux chiens. Il vérifiait consciencieusement les comptes des communes, se demandant en vertu de quel malheureux oubli de lui-même il avait pu démériter ainsi de son Antoinette, tandis qu'elle, humiliée de se voir forcée de retomber dans les dix-huit cents francs de cet îlot administratif, sentait s'élever contre lui dans son cœur l'antipathie qu'on éprouve pour une potion d'autant plus amère qu'elle est plus indispensable à avaler.

L'amour-propre entrant généralement pour la plus grosse part dans les combinaisons humaines, Ludovic finit par se persuader que la mauvaise humeur de sa promise tenait surtout à l'impossibilité où la maigreur de ses appointements d'employé de la ville la mettait

de le posséder sans délai. Il essayait, pour améliorer sa situation, de tout ce qui offrait chance d'attirer sur sa bonne conduite l'attention de ses chefs, arrivant à neuf heures, bien que la constatation de son entrée au bureau pour dix heures fût plus que suffisante ; signant le premier la feuille de présence en lettres de deux centimètres afin que le nom de Fornerot frappât les plus aveugles ; se plongeant sans scaphandre dans un océan de paperasses où la submersion était à craindre.

Mais il faut n'avoir jamais usé ses pantalons sur les ronds de cuir des administrations françaises, pour ignorer que ceux dont on s'occupe le moins sont précisément ceux qui travaillent le plus. Dans notre pays, où les mœurs sont restées essentiellement féodales, tout fonctionnaire, à quelque ordre qu'il appartienne, renonce à parvenir s'il ne se sait pas « poussé » par un protecteur. Or, celui qui arrive à son bureau vers neuf heures, pour n'en sortir qu'à cinq, n'a guère le temps matériel de courir après ce protectorat.

Seul l'employé qui fait au milieu de ses collègues une courte apparition d'une demi-heure par jour est sûr d'arriver à tout.

Un de ses collègues du bureau d'à côté, qui, grâce à ses absences de cinq heures par jour, venait de se faire nommer commis principal, lui expliqua cette théorie. Il connaissait un conseiller d'Etat qui lui avait donné ce conseil :

— Allez à votre travail le plus rarement possible. De cette façon on ne s'apercevra pas que vous êtes incapable de rien faire.

— Vous avez raison, avait répondu Ludovic très

excité, ce qui me manque, c'est une belle connaissance.

— Le soir, il expliqua avec une candeur à fendre l'âme pourquoi, plus il travaillait, moins il avançait, et il termina sa démonstration par ces mots plusieurs fois répétés :

— Il me faut un protecteur ! il me faut un protecteur ! il me faut un protecteur !

Et Antoinette, lui lançant un regard indéfinissable, mépris et pitié mêlés, le réconforta au moyen de cette fiche de consolation :

— C'est bien ! on tâchera de vous en trouver un.





III

MADAME MAUNOIR

Acette époque, le salon artistique qui s'ouvre chaque année au Palais de l'Industrie n'était pas plus assidûment et surtout plus brillamment fréquenté que le salon politique inauguré par la belle M^{me} Maunoir, dans son appartement du boulevard des Capucines. Elle s'était promis de rassembler sous ses lambris toutes les individualités remarquables qui illustraient Paris, qu'elles y séjournassent ou se contentassent de le traverser, et elle avait largement réalisé cette promesse.

Après avoir commencé par donner chez elle, entre deux tasses de thé, des lectures de ses poésies, elle avait su, par une transition remarquablement habile, passer des choses de l'esprit aux choses du gouvernement et faire, de la grande pièce meublée à la mauresque où elle recevait tous les mardis soir, le rendez-vous de

tous les diplomates en quête de nouvelles à transmettre à leurs souverains respectifs.

Des députés d'opinion républicaine, bien que de nuances diverses, s'y étaient rencontrés, bientôt suivis par des sénateurs, et à deux ou trois reprises, pendant la période aiguë de certaines crises parlementaires susceptibles de devenir sérieuses, le salon de M^{me} Maunoir était devenu le centre des informations et le refuge des hommes d'État qui avaient quelque peu perdu la boussole.

M^{me} Maunoir était poète, mais au contraire de la jolie femme dont parle le rimeur Lebrun :

Églé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers,

elle faisait ses vers et ne faisait pas son visage que la nature avait doté du masque grec et marmoréen de la Diane antique. Comme autrefois chez M^{me} Tallien et M^{me} Récamier, c'était chez elle que se démantelaient les ministères et se composaient les cabinets. Cette opinion, acceptée du public, qu'un homme politique ne pouvait décrocher la timbale ministérielle sans avoir passé par le salon de M^{me} Maunoir, avait développé dans des proportions étouffantes l'affluence qui se pressait à ses portes, les jours de réception.

D'ailleurs, elle était aussi séduisante de conversation que de tournure, et parmi les habitués de l'appartement du boulevard des Capucines, beaucoup étaient sérieusement amoureux d'elle et tous semblaient l'être. On lui avait naturellement prêté plus d'aventures qu'un évêque n'en bénirait, mais la médi-

sance était obligée de s'égarer sur tant de têtes à la fois, eu égard au nombre de ses visiteurs, que les diffamateurs les plus endurcis s'embrouillaient dans leurs comptes et que la réputation de M^{me} Maunoir avait fini par traverser victorieusement la foule, que M. de Chateaubriand a appelée un vaste désert d'hommes, et qu'elle avait été, après quelques discussions orageuses, proclamée une Diane sans Endymion.

Elle venait de publier chez l'éditeur Charpentier son second volume de poésies, qu'elle avait intitulé *Déceptions*, car, quoi que la faveur publique fasse pour elles, les femmes en ont toujours. Toute la presse qui, parfois, se prend aux cheveux à propos des résultats d'un scrutin, s'était comme réconciliée sur cette œuvre qui avait provoqué une telle trombe d'articles enthousiastes qu'elle ne savait plus auquel entendre et lequel remercier.

A l'instar de George Sand qui a mis en honneur le changement de sexe littéraire, elle signait ses productions d'un nom d'homme, pour tout le monde plus transparent que le cristal. Boulevard des Capucines elle s'appelait M^{me} Maunoir. Chez Charpentier, elle s'appelait Philippe Samper.

Antoinette avait déjà lu plusieurs fois dans les journaux à prix réduits, les seuls que se permit son père, des détails enivrants sur les fameux mardis de M^{me} Maunoir. La fumée de l'encens qui sortait des tenêtres de la maison du boulevard des Capucines pour s'épandre dans la ville, avait donné à M^{lle} Alibert des regains d'ambition et des ardeurs de jalousie qui la déchiraient sourdement.

— Est-elle heureuse cette femme ! pensait-elle. Tous les hommages ! toutes les réclames ! Non seulement elle jouit de sa célébrité, mais elle bénéficie de celle des autres. Et jolie ! par-dessus le marché, tandis que moi, je suis laide ou du moins pas belle, que j'habite rue Saint-Antoine, que personne ne fait attention à moi et qu'au lieu d'ambassadeurs, de sénateurs et de ministres, déposant à mes pieds leurs hommages, j'ai pour tout excitant les compliments ineptes d'un employé à dix-huit cents francs qui ne voudrait même plus de moi pour femme s'il avait assez d'intelligence pour voir clair dans mon cœur.

Un matin, elle vit collée sur les murs de Paris l'annonce des *Déceptions*, dont le coût était de trois francs cinquante, et ce qu'elle en lut dans les feuilles du soir la grisa de l'envie de parcourir ce volume fêté, non pas qu'elle tînt beaucoup à savoir si Philippe Samper rimait plus ou moins richement, mais pour se rendre compte de la somme de talent que le public exigeait d'une femme pour lui accorder la grande situation qu'occupait M^{me} Maunoir.

Elle étudia le livre à ce point de vue, puis une idée fixe s'accrocha à son cerveau, qu'elle se mit à lui ronger.

— C'est cela, se dit-elle, il faut que je me fasse inviter chez M^{me} Maunoir !

Mais par quel vol de sylphide franchir la distance matérielle et surtout morale qui sépare la rue Saint-Antoine du boulevard des Capucines ? Au moyen de quel passe partout, de quel rossignol forcer les portes de ces appartements qui ne s'ouvraient que devant des noms cotés à la Bourse de la célébrité ?

Elle passa en revue tous les procédés susceptibles de la mettre en rapport avec la femme à la mode. Elle alla jusqu'à se demander si elle ne l'attendrait pas à sa sortie de chez elle, afin de se heurter à sa voiture et de feindre d'avoir été renversée par son cheval.

M^{me} Maunoir ne pourrait moins faire que de la prier de monter dans son coupé et de l'inviter à venir prendre un verre d'eau sucrée chez elle. A moins cependant qu'elle ne se contentât de faire porter la fausse blessée chez le pharmacien.

Elle s'arrêta à ce projet : adresser non pas à la déesse, mais à l'auteur, non à M^{me} Maunoir mais à Philippe Samper, une épître exaltée où ses vers seraient gravés dans le marbre d'une admiration sans bornes. Seulement M^{me} Maunoir fine comme l'ambre, devinerait tout de suite que ce dithyrambe viserait la femme riche et adulée qu'elle était et ne se laisserait pas prendre à des flagorneries dont le but intéressé serait patent. Il était donc essentiel de l'intriguer par une apparence de candeur à toucher et à convaincre les plus sceptiques.

Antoinette ferait semblant de croire que Philippe Samper était, en effet, un homme et elle lui consacrerait une de ces pages délirantes comme les femmes, et spécialement les jeunes filles, en élaborent souvent en l'honneur des poètes qui, la plupart du temps, les lisent moins chastement qu'elles n'ont été écrites.

Elle s'assit au vieux bureau, style Directoire en acajou avec filets de cuivre, sur lequel son père préparait les sujets de dissertations à dicter à ses élèves et mit au net la lettre suivante dont elle avait recommencé trois fois le brouillon :

« Monsieur,

« Je n'ai pas dix-huit ans et je ne connais de vous que votre récent volume *Déceptions*, qu'une de mes amies de pensions m'a prêté. C'est sous le coup d'une émotion violente et sincère que je me laisse aller à vous écrire, moi ignorée de vous comme de tous et qui rirez peut-être de ma naïveté.

« Mais j'ai besoin de vous dire à quel point vos vers charmants, que je sais déjà par cœur, m'ont pour ainsi dire enlevée au ciel. Vous avez dû bien souffrir, monsieur, pour trouver dans les déchirements de votre cœur de pareils accents. Que c'est beau la poésie ! Mon amie m'assure que vous êtes de l'école d'Alfred de Musset. Je l'ignore pour ma part, mon père ne m'ayant jamais permis de jeter les yeux, fût-ce un instant, dans les œuvres de ce célèbre écrivain.

« Tout ce que je sais, c'est que jamais langage ne m'a été à l'âme comme le vôtre. Dans quel encre sympathique trempez-vous donc votre plume pour en laisser découler des choses à la fois si navrantes et si douces ?

« Moi aussi, en me pénétrant de vos délicieux vers, j'avais eu l'idée de vous consacrer quelques rimes bien pauvres, hélas ! et que, toute réflexion faite, je renonce à vous faire parvenir. Au moins, si j'ai conscience de mon infériorité n'aurai-je pas à en rougir devant vous.

« La seule prière que, dans mon audace, j'oserai vous adresser, c'est de jeter pour moi à la poste deux mots que je garderai comme le précieux autographe

d'un des rares écrivains qui soient dignes de ce nom.

« Agréez, monsieur, avec mes excuses pour ma témérité de jeune fille, l'expression de toute mon admiration et de tout mon dévouement.

« Antoinette ALIBERT,
« 126, rue Saint-Antoine, »
« Paris. »

Elle porta elle-même à la boîte cette lettre juvénile et attendit.

M^{me} Maunoir, après l'avoir décachetée, s'amusa beaucoup, dès les premiers mots, de l'erreur de cette jeune pensionnaire qui la prenait pour un homme, et ne fut que plus flattée de cet hommage indiscutablement sans apprêt comme sans arrière-pensée. Les articles à guirlandes dont ses amis la saturaient et dont les feuilles quotidiennes débordaient depuis la mise en vente des *Déceptions*, n'étaient peut-être que le prix des excellents soupers dont la réputation était établie parmi ses hôtes. Ce billet, parti d'un cœur de jeune fille impressionnée par ses premières lectures au point de ne pouvoir contenir l'expression de son enthousiasme, la toucha plus que tous les alinéas dont la collection montait en pyramide sur le coin de sa table de travail.

Elle montra à plusieurs de ses invités ce monument d'innocence, et pour mener la comédie jusqu'au bout, elle rédigea à destination de M^{lle} Alibert cette réponse fallacieuse :

« Bien chère mademoiselle,
« J'ai, en effet, beaucoup souffert et mon livre n'est

qu'un écho de mes douleurs. Cependant, plus calme aujourd'hui, marié avec celle que j'aimais et père de deux enfants qui ont été ma consolation, je serais bien heureux de vous remercier en personne des lignes si pénétrées et si gracieuses que vous avez bien voulu m'envoyer.

« Mardi prochain, ma femme et moi réunissons quelques amis. Monsieur votre père et vous, consentez-vous à nous donner votre soirée ? Vous serez peut-être un peu surprise en voyant ce Philippe Samper dont vous vous êtes fait, je le crains, une idée trop flatteuse.

« Enfin, tel qu'il est, il sera heureux de vous recevoir, comme il l'est de se dire, en attendant,

« Votre ami,

« Philippe SAMPER. »

M^{me} Maunoir s'était donnée comme un homme marié afin de ne pas effaroucher sa jeune correspondante et de lui permettre d'accepter sa politesse.

— Il paraît qu'on peut être une femme et se laisser attraper par une gamine de dix-sept ans, se dit Antoinette en froissant, dans un mouvement de triomphe, l'invitation que le concierge venait de lui monter.

Elle n'avait que trois jours pour apprendre vers par vers une des pièces capitales du volume, intitulée *Melancholia*, par un *h*, tout poète qui se respecte mettant cette consonne entre le *c* et l'*o*.

Le morceau était long, mais Antoinette avait autant de mémoire que de volonté. Elle avait deviné que l'éloge le plus hyperbolique ne vaut pas auprès d'un

auteur une page de lui apprise par cœur et récitée au moment psychologique.

Puis, elle composa sa toilette comme un chef de cuisine.eût composé un dîner de noces, ne laissant rien au hasard, mettant en délibération jusqu'aux rosettes de ses bottines. Il fallait que son costume répondît à son épître et que son maintien se conformât à la candeur de son style.

Elle qui ne dédaignait pas l'excentricité dans sa mise et qui s'était fabriqué pour ses visites au Salon une « tête d'artiste », elle choisit dans sa mince garde-robe une petite robe en taffetas gris à carreaux noirs qui représentait une sorte de retour de distribution de prix.

Un col de fausse Valenciennes s'avancait de chaque côté jusqu'aux épaules et sur le devant jusqu'au creux de l'estomac. Pas un bijou, naturellement, et les cheveux presque lissés sur les tempes, coiffure rigide qui faisait d'elle une quakeresse en bas âge ; du temps de Cromwell, on aurait dit une tête ronde, ce qui cadrerait merveilleusement avec sa qualité de protestante.

La veille du jour où elle devait faire son entrée dans cet inconnu, elle prit son père à part et lui raconta que la célèbre M^{me} Maunoir avait bien voulu promettre à une amie de pension à elle, Antoinette, de s'occuper de Ludovic et de son avancement qui avançait si peu. Elle allait, le lendemain, prendre chez elle cette obligeante amie et, de là, se rendre en sa compagnie chez la dispensatrice des grâces et des portefeuilles, qui n'aurait vraisemblablement qu'un désir à exprimer pour faire de l'expéditionnaire For-

nerot une des lumières administratives les mieux appointées.

Le père Alibert, enchanté de voir enfin son futur gendre un peu désenguignonné, délégua l'Angevaine pour accompagner sa fille dans ces pérégrinations pleines de promesses, et Antoinette fut sous les armes le mardi, dès six heures du soir.

Les autres femmes l'écraseraient de leur luxe, mais elle les écraserait de sa simplicité.

Ludovic, pénétré de tant de sollicitude, assista dans la mesure des convenances à la toilette de celle qui, en attendant qu'elle devînt sa femme, se constituait sa bienfaitrice. Comme elle se dévouait bravement ! Comme elle triomphait de sa timidité native ! C'est lui qui n'aurait pas voulu être à sa place ! Au risque de passer pour un crétin, jamais il n'aurait osé ouvrir la bouche devant un aréopage à faire rentrer sous terre les plus audacieux.

Tout en la regardant descendre l'escalier pour aller, suivie de la bonne, gagner la voiture qu'il était allé chercher pour elle, il lui cria à travers la cage :

— Sous-chef ! Tâchez que je sois bientôt sous-chef. Nous aurions quatre mille cinq.

Mais Antoinette roulait déjà vers le boulevard des Capucines et se répétait à elle-même, pour être bien sûre que ses sens ne la trompaient pas :

« Enfin, je vais donc me trouver dans le milieu que je rêve depuis si longtemps ! »

M^{me} Maunoir et les intimes de sa société attendaient avec une certaine impatience la visite de cette jeune provinciale (pour le boulevard des Capucines, la rue

Saint-Antoine, c'est la province) qui, croyant se rencontrer avec un auteur qu'elle s'était probablement figuré en cheveux tombants et en moustaches larmoyantes, allait voir arriver au-devant d'elle une femme blonde, jolie et de l'abord le plus gai, malgré des *Déceptions* dont le coût était de trois francs cinquante.

On prémédita de lui laisser quelques instants son erreur. On la ferait entrer dans le salon, puis quelqu'un annoncerait : M. Philippe Samper ! Et M^{me} Maunoir apparaîtrait avec tous ses diamants et décolletée jusqu'à la naissance d'une foule de très jolies choses.

On se réjouissait de constater l'effet produit par ce subterfuge sur cette âme évidemment naïve et primesautière.

Antoinette, qui tenait à jouer jusqu'au bout son rôle de dupe, prit la précaution de demander au concierge, avant de monter l'étage en haut duquel elle était déjà signalée :

— Monsieur Philippe Samper, s'il vous plaît ?

— Au premier ! répondit le concierge, probablement prévenu, et qui d'ailleurs recevait souvent des lettres d'éditeurs avec cette suscription.

Elle monta, toujours suivie par sa camériste, et elle n'avait pas eu le temps de sonner, que la porte s'ouvrit devant elle.

— Qui dois-je annoncer ? demanda un domestique en livrée orange et en bas d'un blanc ultra-cérémonieux.

— Mademoiselle Alibert ! répondit Antoinette d'un ton ferme.

— Mademoiselle Alibert ! cria le domestique d'une voix qui semblait partir du fond de ses bas blancs.

Le Rubicon était franchi, il fallait entrer dans Rome. Elle y entra d'un pas qu'elle s'était étudiée plusieurs jours à rendre timide et alla s'asseoir dans un fauteuil vide à la gauche du spectateur, aurait écrit un vaudevilliste.

Alors M^{me} Maunoir qui avait bon cœur ne se sentit pas le courage de confusionner plus longtemps cette pauvre jeune fille venue là confiante et enthousiaste. Elle s'avança dans toute sa grâce vers Antoinette et lui dit d'une voix gaiement affable :

— Vous vouliez me voir ? Eh bien, regardez-moi, mon enfant !

— M^{me} Samper ? interrogea Antoinette en se levant.

— Non, pas M^{me} Samper, il n'y a pas de M^{me} Samper ; M^{me} Maunoir, au pseudonyme de qui vous vous êtes trompée, mais qui, homme ou femme, ne vous est pas moins profondément reconnaissante des ravissantes lignes que son méchant livre vous a inspirées.

— Comment ! dit Antoinette avec toutes les marques du plus profond étonnement, vous seriez... je serais chez M^{me} Maunoir, cette toute-puissante dame dont les journaux parlent tant !...

— La toute-puissante dame dont les journaux parlent tant, c'est moi-même, dit en riant la maîtresse de la maison.

Antoinette resta comme étranglée par la confusion. M^{me} Maunoir fit tous ses efforts pour la remettre à flot.

— Rassurez-vous, ma chère enfant, lui répéta-t-elle.

Tout en me prenant pour un homme, vous ne m'avez rien écrit qu'une femme ne puisse lire.

Puis, elle la présenta à son monde où elle faisait tâche, dans sa petite robe de taffetas à carreaux, sur les jupes de satin roses ou bleues qui se mêlaient aux habits noirs. Il y avait ce soir-là trois Anglais, membres tous trois de la chambre des Communes, et un ancien ministre du dernier cabinet italien. Antoinette leur conta, dans leurs langues respectives, son erreur, en s'excusant de sa niaiserie, ce qui la fit trouver charmante, d'autant qu'elle n'était pas assez jolie pour inquiéter sérieusement les dames de l'entourage.

Elles ne pouvaient au contraire se défendre d'un mouvement de sympathie envers cette jeune fille qui devait avoir vécu jusque-là singulièrement séquestrée, pour ignorer que Philippe Samper et M^{me} Maunoir ne faisaient, en deux personnes, qu'une seule et même déesse.

Beaucoup des plus décolletées de la société admiraient sincèrement cette fleur d'innocence et faisaient malgré elles ce retour muet sur leur passé :

— Dire que j'ai été comme ça !

M^{lle} Alibert possédait un don précieux, et que bien des femmes eussent acheté un prix fou : elle avait la faculté, tout en tenant les yeux absolument baissés, de dévisager les gens du regard, comme si elle tenait les yeux grands ouverts. Elle faisait glisser sa prunelle sous sa paupière, et la dardait du côté qui l'intéressait, sans qu'il fût possible de supposer qu'elle ne regardait pas en face, si bien que, quoiqu'elle eût en somme les

yeux petits, on aurait pu sans hyperbole affirmer qu'ils lui faisaient le tour de la tête.

Sans cesser d'être à la riposte, elle eut donc le loisir d'examiner un à un tous les hauts barons de la célébrité qui défilèrent soit sur ses côtés, soit devant elle. Elle s'arrangea pour se les faire nommer tous et constata que si la richesse ne fait pas le bonheur, la réputation ne fait pas la beauté. Deux ou trois lui plurent, mais cependant le hasard voulut qu'ils fussent précisément les moins importants parmi les invités, car, fût-ce dans un parterre de rois, comme à Tilsitt, on se heurte toujours à des inconnus, à des « faufileurs » entrés là on ne sait par quelle porte, et qu'on tolère parce qu'il faut bien des humbles pour servir de repoussoir aux illustres.

Mais que l'homme dont elle rechercherait le nom fût un Apollon ou un Esope, Antoinette s'en souciait peu. Elle voulait sortir de son obscurité et de sa misère et ne s'inquiétait guère de savoir si elle aimerait ou n'aimerait pas celui qui lui rendrait le service de l'en tirer.

Tandis qu'elle passait une revue sévère des troupes qui composaient le brillant état-major de M^{me} Maunoir elle ne perdait pas une des réflexions qui s'échangeaient aux alentours et, au milieu des conversations les plus variées, elle entendait revenir à intervalles inégaux sur les lèvres de beaucoup d'hommes et de plusieurs femmes cette phrase d'apparence insignifiante :

— Viendra-il ce soir ?

Ou cette autre, qui appartenait évidemment à la même famille :

— Pensez-vous qu'il vienne ? Moi, je ne le crois pas.

De qui s'agissait-il ? Antoinette ne savait à qui s'adresser pour l'apprendre. Enfin un coup de sonnette attardé — car il était près de onze heures et elle se disposait à envoyer l'Angevine restée dans l'antichambre chercher une voiture pour la ramener — la rassit dans son fauteuil, et les mots : « C'est lui ! c'est lui ! » concentrèrent ses oreilles et ses yeux sur la porte du salon, où un passage se fit tout à tout, malgré un encombrement à s'écraser mutuellement les pieds.

Il parut.

Il, c'était l'homme du jour, l'orateur qui tenait les foules suspendues à ses lèvres, et dont on chuchotait le nom, comme si l'avenir de celui qui le portait était plein de mystères. Grand, blond et mince, il eût été distingué de tournure sans l'insouciance qu'il apportait aux choses de la toilette, négligence qui peut-être tenait à sa nature foncièrement distraite, peut-être aussi à la conscience de sa grande situation qui lui permettait de se dire :

— Je n'ai pas besoin de me gêner pour les autres, étant chez moi partout.

Il entra dans le gros des invités qui instinctivement firent la haie, et distribua des poignées de main à droite et à gauche, sans même regarder à qui appartenaient les phalanges qu'il serrait machinalement.

La dame du lieu avança elle-même un vaste fauteuil qui, avec l'adjonction d'un daïs, aurait pu passer pour un trône, un de ces fauteuils spéciaux qu'on

sent ne devoir servir qu'à une personne désignée d'avance.

— Nous ne comptons plus sur vous ! lui dit M^{me} Maunoir.

— Pourquoi donc ? puisque je vous avais promis de venir.

— C'est qu'il est onze heures.

— Bah ! je croyais qu'il était neuf heures, tout au plus. Dieu ! que j'ai chaud ! Je boirais bien n'importe quoi.

Vingt bras armés de vingt verres de sirops, punch, limonade, se tendirent vers lui.

Il en prit un rempli de quelque chose de rouge, en avala une gorgée et le remit à son plus proche voisin ; puis, sans transition et comme si le dé de la conversation ne pouvait appartenir qu'à lui, il se prit à discuter l'attitude de la Russie qui n'envoyait pas pour rien des roubles en Asie, car elle en envoyait des quantités, c'était indiscutable. Dans les villes de l'Afghanistan, les seigneurs ne payaient plus qu'en monnaie russe.

— Quel est donc ce monsieur ? fit Antoinette, en se penchant vers une jeune dame à la robe et au teint roses, que l'apparition de « l'homme du jour » semblait avoir transportée dans des régions translunaires.

— Comment ! mademoiselle ! vous ne savez pas !... vous ne connaissez pas !... vous n'êtes donc pas de Paris ? repartit la dame rose, sans essayer de dissimuler sa stupéfaction.

— Je suis de Paris, madame, mais je sors si peu !

fit Antoinette en affectant des petits airs de sœur cloîtrée.

— Mais c'est Talazac ! reprit la voisine, nous sommes assises près de Talazac.

Ce nom magique expliquait l'émotion et justifiait toutes les minauderies de ces dames. M^{lle} Alibert demeura comme éblouie des gerbes de lumière que ce simple nom projetait autour de lui. Ainsi elle était en présence, et à trois chaises à peine, de ce gladiateur politique que les journaux nommaient en moyenne quinze fois par numéro, ce qui, étant donné le nombre toujours croissant des feuilles quotidiennes, l'écartelait quotidiennement à plusieurs cent mille exemplaires.

Il règne sur les hommes à grande situation une espèce de légende fabuleuse qui leur refuse le droit d'être bâtis sur le modèle des autres. Ils seraient plus réussis qu'Adonis et plus forts qu'Hercule qu'il leur suffit d'avoir deux jambes, deux bras et une tête comme le premier venu, pour que les néophytes qui, pour la première fois, les voient passer, s'écrient instinctivement :

— Comment ! ce n'est que cela !

Après s'être fait dans un silence d'un soliloque mental cette réflexion saugrenue à propos de Talazac, Antoinette se mit à le dévorer des yeux, bien que pour tout le monde elle continuât à compter les carreaux de sa jupe, sur laquelle elle tenait ses regards obstinément fixés.

Il avait alors trente-cinq ans, ce qui, en France, est non pas la jeunesse, mais l'adolescence politique. Pitt fut ministre à vingt ans. Chez nous, tout son génie

n'eût pu aboutir pour lui, à cet âge tendre, à autre chose qu'une place d'auditeur de troisième classe au Conseil d'Etat. Comme orateur, Talazac était à la fois fougueux et modéré. Comme homme il était en même temps sceptique et crédule.

Il se disait saturé de louanges et de courbettes; et quand il était resté un jour sans recevoir sa provision d'hommages, il se serait plutôt relevé la nuit pour aller en recueillir dans les cafés qui restent ouverts jusqu'à quatre heures du matin.

Toute sa journée avait été prise par l'élaboration d'un discours sur le libre échange, puis par une conversation avec un reporter américain, qui l'avait interrogé minutieusement sur ses opinions, ses projets, ses espérances, et avait transmis par le télégraphe à son journal, à raison de deux francs le mot, la scène dialoguée qui s'en était suivie.

— Est-il marié? demanda Antoinette.

— Lui? Il ne manquerait plus que cela? répondit la dame rose, comme si le mariage de Talazac eût dû être pour elle une injure personnelle.





IV

LE 16 MAI

QN'était alors au 15 mai 1876. Des bruits indéterminés circulaient à la Bourse, qui connaît presque toujours les événements longtemps avant tout le monde, ceux qui les préparent ayant depuis l'Empire pris la lucrative habitude de les exploiter d'avance au profit de leur fortune personnelle.

Déjà la veille, une certaine agitation s'était manifestée à Versailles, dans la galerie des Tombeaux, où les députés erraient comme des ombres. On se racontait, en riant un peu, qu'au dernier conseil des ministres, présidé par le « maréchal », M. Jules Simon avait été tellement malmené par ledit maréchal et les gens de son entourage, que le premier ministre avait quitté le conseil les larmes aux yeux, et une fois dehors, s'était écrié, en levant son portefeuille au ciel :

— Est-il permis de traiter de cette façon-là un président du conseil !

On flairait un mauvais coup, et le centre gauche surtout était indigné.

— Si la moindre tentative se produit, s'était écrié un des membres les plus modérés de ce groupe qui passait pour la modération même, le sort en est jeté, je descends dans la rue.

— Vous descendrez même probablement un peu plus bas, avait riposté Talazac.

— Où cela ?

— Dans la cave.

Ce fut donc avec une curiosité surexcitée au plus haut point, mais sans grande surprise, qu'on vit entrer tout à coup, chez M^{me} Maunoir, un jeune député de l'extrême gauche qui se précipita dans le salon en s'écriant :

— Ça y est !

Il raconta alors, en s'épongeant le front où la sueur perlait, qu'un ouvrier, employé à l'imprimerie de l'*Officiel*, venait d'accourir chez lui pour lui annoncer que, le lendemain matin, le journal du gouvernement contiendrait une lettre du maréchal au chef du cabinet, remercié dans des termes dont la grossièreté égalait la bêtise. L'*Officiel* contiendrait en même temps la composition du nouveau ministère, dont MM. de Broglie et Fourtou constitueraient les colonnes... torsés.

Ce fut un hurrah dans le salon. La nouvelle était fausse. Le maréchal avait assez de sa chute de cheval à Sedan, il n'allait pas de gaieté de cœur s'étaler de nouveau par terre.

— D'ailleurs, elle est invraisemblable, fit observer un habitué de la maison Maunoir. Comment le maréchal aurait-il écrit une lettre, puisqu'il ne sait pas écrire ?

— La nouvelle est vraie, dit Talazac, il y a trois jours que je l'attends.

— Mais alors, que faire ? demanda un député de l'école des irrésolus.

— Ce que nous avons toujours fait : rien du tout, répondit en riant Talazac.

Mais l'effrayante nouvelle, répercutée dans les trois salons de M^{me} Maunoir, provoqua dans la foule qui s'y étouffait, un grouillement d'inquiétude. Trois directeurs de journaux s'éclipsèrent pour aller remanier leurs premier-Paris qui, si le bouleversement ministériel était authentique, n'avaient plus aucune raison d'être.

Antoinette assista, muette, à ce brouhaha dont elle n'essaya pas de mesurer la portée ; car si un événement lui était égal, c'était le remplacement d'un cabinet Jules Simon par un cabinet de Broglie.

Tout ce qui la frappa, ce fut l'agitation qui se concentra tout à coup autour de Talazac, à qui plusieurs de ses amis et M^{me} Maunoir elle-même, qui cependant ne s'effrayait pas facilement, conseillèrent vivement de prendre de sérieuses précautions. Rien ne prouvait qu'il ne serait pas arrêté le lendemain, le changement de ministère n'étant que le prélude de beaucoup d'autres changements.

— Bah ! le maréchal est trop bête ! fit négligemment le grand orateur.

— Précisément ! En politique, plus on est bête, plus on est dangereux, riposta M^{me} Maunoir.

Au milieu du trouble semé dans la réunion par ce coup de tonnerre, Antoinette s'évada sans que son départ fût remarqué. Elle rentra, un peu désappointée, dans l'appartement poussiéreux de la rue Saint-Antoine.

Elle avait espéré que l'occasion se présenterait pour elle de réciter à M^{me} Maunoir sa jolie pièce *Melancholia*, afin de lui démontrer tout l'effet produit par ses vers sur son jeune cerveau.

Elle avait aussi un peu compté sur une présentation à Talazac. Il lui semblait que pouvoir se répéter à elle-même :

— Il m'a parlé !

l'eût relevée du stage obscur qu'elle accomplissait si impatiemment.

Mais Talazac avait eu des regards pour trois ou quatre dames qui, d'ailleurs, les avaient audacieusement quêtés, et elle n'était pas parmi ces dames quêtées. Il eût été pourtant étrangement séduisant et flatteur d'être admise, elle si humble, au rang des satellites de cet astre, près duquel elle eût fait alors tous ses efforts pour rester le moins de temps possible à l'état de nébuleuse.

Oh ! amener un pareil homme à faire d'elle sa femme ! porter son nom avec toutes les glorioles et les privilèges y annexés ! De protégée qu'elle avait tant besoin d'être, ne fût-ce que pour ce piètre Ludovic, devenir à son tour protectrice ! M^{me} Maunoir serait éclipsée, elle aussi, par M^{me} Talazac. Elle aussi ou-

vrirait alors un salon, et, à côté des ministres et des ambassadeurs, qui sait si elle n'y rencontrerait pas des princes héréditaires ?

Elle se sentait faite pour recevoir, pour traverser des masses compactes sous des regards respectueux et sollicitateurs. Elle n'était pas jolie, elle était pauvre, mais son élévation n'en serait que plus originale, et son triomphe plus complet. Tout le monde se dirait :

— Qu'a donc cette femme de si subjuguant pour avoir, sans beauté, et par la seule élégance de sa tournure ou de son esprit, captivé un personnage de cette puissance et de cette valeur ?

Et elle croyait voir s'étaler dans les journaux des avis au public dans ce genre :

« Le bal que doivent donner M. et M^{me} Talazac promet d'être des plus brillants. Le bruit court que le prince de Galles doit y assister. »

Mon Dieu ! Pourquoi pas, après tout ? La beauté n'a d'importance que le premier jour. Qu'un homme cause seulement quatre fois avec une femme, et il s'habitue à sa figure au point de ne plus se rendre compte de ses traits. C'est un courant magnétique à établir entre deux électricités. Seulement la première tentative pour nouer le fil qui aurait pu les rattacher, Talazac et elle, n'avait pas été heureuse. Non seulement il ne l'avait pas regardée, mais il est probable qu'il ne l'avait pas aperçue. C'était la faute de la dame rose qui la couvrait tout entière de sa jupe à traîne, et qui s'exhibait devant lui avec une impudence voisine de l'impudeur.

C'était aussi la faute de M^{me} Maunoir. Au moment où il allait sans doute tourner la tête vers elle, Antoinette, la maîtresse de la maison, le distrayait par quelque mot spirituel, et le coup d'œil commencé d'un côté s'achevait d'un autre.

Elle la détestait, cette M^{me} Maunoir, devant qui tout le monde inclinait le front et fléchissait le genou, et à qui il suffisait de promener un instant son sourire sur un groupe masculin pour épanouir tous ceux qui s'y trouvaient mêlés. Quant à elle, pauvre Antoinette, elle aurait bien promené ses petits yeux sur cinq cents hommes alignés en bataille, que pas un peut-être ne fût sorti des rangs pour lui porter ses hommages.

Enfin, s'il y a l'art de saisir l'occasion, il y a aussi l'art de l'attendre. Ce n'était certainement pas la dernière fois qu'elle avait foulé la moquette des salons de l'auteur des *Déceptions*. Elle serait de nouveau invitée à ses mardis.

Elle n'avait même pas besoin de l'être, puisqu'elle lui devait une visite pour l'assurer que les deux tasses de chocolat qu'elle avait prises chez elle ne l'avaient incommodée en quoi que ce soit. Il était donc plus que probable qu'elle y reverrait de nouveau Talazac.

Le lendemain matin, elle lut dans le *Petit Journal* cet entrefilet qui fit du pot au lait de la veille un amas de tessons :

« M^{me} Maunoir part, dit-on, dans trois jours pour l'Espagne et ne reprendra qu'au mois d'octobre prochain ses soirées si courues. »

Les sous-Morny qui avaient risqué le 16 Mai, n'osant pas, quoiqu'ils en eussent passablement envie,

faire arrêter les députés dans leurs lits, non plus qu'à la tête de leurs troupes les généraux soupçonnés de républicanisme ou simplement d'honnêteté professionnelle, ils s'étaient contentés de commencer deux mille cinq cents procès de presse et de parole, de révoquer un nombre invraisemblable de juges de paix et de faire destituer beaucoup d'employés de chemins de fer.

Terroristes en carton, Trestaillons en pain d'épice, ils ne faisaient pas verser le sang, ils faisaient verser des amendes. Presque tous, d'ailleurs, fortement engagés à la Bourse, ils annonçaient des résolutions terribles, qui leur permettaient de se mettre à la baisse et d'attendre résolument les liquidations de fin de mois. Ils s'occupaient, en résumé, de déport beaucoup plus que de déportation.

Louis Bonaparte, dès le lendemain du Deux-Décembre, avait volé vingt-cinq millions à la Banque. Ses pâles imitateurs commençaient par voler à la Banque, ce qui leur enlevait tout courage pour recommencer le Deux-Décembre.

Les députés, un moment assez peu rassurés sur leur liberté individuelle, reprenaient donc visiblement confiance, et nul ne peut prévoir jusqu'où ces hommes généralement prudents auraient poussé l'imprudence, si un vote solennel du Sénat ne les avait arrêtés dans leurs audaces dantoniques en prononçant la dissolution.

Antoinette se fit expliquer les diverses phases de cette politique finassière et financière par son père, qui tremblait que sa qualité de protestant ne provo-

quât à court délai sa révocation de professeur au lycée Charlemagne, et ne prononçait plus qu'en frissonnant les noms des philosophes plus ou moins jansénistes dont il était, par état, tenu d'expliquer les doctrines, car ces colonnes de la Bourse étaient en même temps des colonnes de l'Eglise et communiaient continuellement sous toutes sortes d'espèces.

Elle avait aussi recours aux informations de Ludovic, qui s'occupait de politique pour la première fois et prenait même violemment parti contre les intrus qui lui avaient subitement coupé les ailes au moment où, grâce au généreux concours de M^{me} Maunoir, il se disposait à prendre un prodigieux essor.

M^{lle} Alibert l'envoyait chercher les journaux, tous débordant d'indiscrétions sur l'attitude de Talazac qui, pendant cette crise, gardait tout son sang-froid et dont on répétait des mots sanglants contre le maréchal, lequel se sentait parfois bien découragé et, comme Antée qui reprenait des forces en touchant la terre, ne retrouvait d'énergie qu'en absorbant des verres d'absinthe.

Après les élections du 14 octobre et l'écrasement de la coalition cléricale, tout paraissait fini pour le cabinet de Broglie. Il ne lui restait qu'à se retirer. Aussi ne se retirait-il pas.

La réaction, par la voie de ses journaux, poussait ouvertement à un coup de force. Les anecdotes les plus bizarrement inquiétantes couraient Paris. On racontait que le maréchal était décidé plus que jamais à aller jusqu'au bout ; qu'il avait été battu, mais que

les défaites l'effrayaient d'autant moins qu'il en avait plus l'habitude. On ajoutait que tous les jours il prenait trois verres d'absinthe de plus que la veille, ce qui était sa manière à lui de prendre des résolutions.

Un comité extra-parlementaire, dont faisait naturellement partie Talazac, avait été constitué pour la défense des rues et la rédaction d'un appel aux armes, au cas où les vaincus des élections voudraient se rattrapper sur les électeurs.

— L'armée marchera-t-elle ou ne marchera-t-elle pas contre le peuple ?

— Est-on sûr de tel régiment d'artillerie ?

— Les colonels sont-ils plus républicains qu'en 1851, et jusqu'à quel grade est-il possible de compter sur l'appui des troupes ?

Toutes ces questions qui roulaient de bouche en bouche sans solution et sans réponse établissaient surabondamment que tout dépendait de l'attitude des militaires et démontraient à quel point la force continue à primer le droit.

Il était indiscutable qu'en cas de tentative criminelle sur la représentation nationale, Talazac était un des premiers, le premier peut-être, dont on essaierait de s'assurer, ce qui ne serait sans doute pas difficile, étant donné l'insouciance invétérée dont il avait toujours fait preuve et le peu de lecteurs dont il s'entourait.

On se réveilla enfin un matin avec un nouveau ministère que le maréchal, dans une lettre qu'il n'avait d'ailleurs pas écrite, présentait à la nation comme un

« ministère d'affaires. » Seulement, on se gardait de nous apprendre de quelles sortes d'affaires il allait être chargé, et pour intriguer le pays de plus en plus, le chef de ce cabinet d'affaires n'était ni un avoué, ni un notaire, ni même un huissier, c'était un général.

En outre, ledit général avait déjà pris part à une « affaire » célèbre qui n'était autre que le bombardement de la maison Sallandrouze. C'était sur cette recommandation qu'il prenait possession de la présidence du conseil.

Seules les natures extrêmement défiantes eussent été capables de ne pas se sentir absolument rassurées.

Ce fut alors qu'on vit des gens qui, jusque-là, avaient passé pour la bravoure même, faire leurs paquets, boucler leurs valises, et faire passer à l'étranger les valeurs sur lesquelles la baisse s'accroissait du reste avec une obstination croissante.

Deux hommes qui se rencontraient en étaient à se dire :

— Savez-vous si c'est pour demain ?

Où :

— Il paraît que c'était pour hier soir, mais que c'est remis pour cause d'indisposition.

Enfin, une après-midi, cette rumeur sillonna Paris, comme un carreau de feu dans un ciel d'orage :

« Talazac est arrêté ! »





V

L'ANGEVINE

L'ALERTE était fausse, mais peut-être avait-elle été donnée par le gouvernement lui-même, dans le but de tâter l'opinion pour le jour où la nouvelle serait vraie.

Cette arrestation, affirmée, puis démentie, mais en tout cas possible, prochaine peut-être, ouvrit à Antoinette des horizons qu'elle n'avait pas encore sondés. Une circonstance pouvait donc survenir où ce tout-puissant, constamment entouré, au point que pénétrer jusqu'à lui était un problème, se verrait calfeutré seul dans quelque cellule d'où la peur écarterait probablement tout le monde. Peut-être serait-ce alors le moment de lui dire : « Me voilà, moi ! Je serais heureuse de me dévouer pour vous. Comment faut-il m'y prendre ? »

Elle essaierait de lui faire passer des communications. Elle lui apporterait, comme sa parenté, un pâté

dans la charcuterie duquel se dissimulerait une lime susceptible de scier les barreaux les plus épais. Car, dans son ignorance des nouvelles constructions pénitenciaires, elle s'imaginait qu'une lime, c'était la clef des champs.

Les services rendus à un captif, les conspirations ourdies en vue de sa liberté, constituent des souvenirs ineffaçables et créent, entre l'obligé et l'obligeur, de ces intimités qui ne se refroidissent guère. Au besoin, elle aurait mis dans la confiance de ses projets d'évasion M^{me} Maunoir, qui eût ainsi inconsciemment servi d'intermédiaire entre elle et Talazac, non pour un rapprochement, puisque le brillant orateur n'avait pas seulement fait attention à elle le jour où ils s'étaient rencontrés dans le même salon, mais pour les garanties et la recommandation dont elle avait besoin auprès de lui avant de prendre la liberté de lui offrir l'assurance de son dévouement.

Elle regretta donc qu'il n'eût pas été aussi victimé que la rumeur en avait couru un instant, et elle était occupée à se demander par quelles combinaisons elle se mêlerait, elle infime, aux grands événements qui menaçaient tant de têtes illustres, lorsqu'en fourrageant machinalement et distraitemment dans le tiroir de la cuisine, elle rencontra sous sa main un papier qu'elle tira et qu'elle lut. C'était la reconnaissance d'un couvert d'argent engagé au Mont-de-Piété depuis environ deux mois.

Depuis cette époque, en effet, ce couvert avait disparu ; mais comme elle comptait l'argenterie à intervalles assez éloignés, elle l'avait supposé ou perdu de-

puis longtemps ou prêté à quelque voisine, à M^{me} Fornerot, peut-être, et n'avait pas éclairci la question.

Cette reconnaissance, établissant l'engagement du couvert, et serrée au fond du tiroir de la table de la cuisine, ne laissait aucun doute sur l'improbité de la cuisinière.

Antoinette se présenta à l'improviste devant elle, le papier vert à la main.

— C'est bien vous qui avez engagé la cuillère et la fourchette que je cherche depuis deux mois ? demanda-t-elle à l'Angevine suffoquée.

— Mademoiselle...

— C'est vous, évidemment, puisque votre nom est sur la reconnaissance... Mon père et moi nous allons vous faire immédiatement arrêter.

— Mademoiselle ! grâce ! pardon ! fit la cuisinière, qui tomba à genoux sur le carreau de sacuisine, encore humide d'un lavage récent.

— Ah ! vous êtes une voleuse ! C'est très bien ! continua Antoinette, que cet accablement de la coupable n'attendrissait guère.

— Mademoiselle !... j'ai eu besoin de vingt-cinq francs... pour donner à mon frère... qui est jardinier. Mais j'avais l'intention de retirer le couvert sur mes gages.

— En attendant, vous avez commis un abus de confiance qui va vous mener en police correctionnelle. J'en suis fachée, ma fille, mais nos moyens ne nous permettent pas d'offrir nos couverts d'argent à votre frère... qui est jardinier.

L'Angevine s'humilia, se traîna par terre, s'anéantit.

Antoinette demeura inflexible. Puis, quand elle vit cette *gazza ladra* plongée dans l'abrutissement que provoquait chez elle l'évocation du spectre de la justice, des juges en robe noire et des gendarmes en buffleries jaunes, M^{lle} Alibert lui dit à brûle-pourpoint :

— Je vous tiens. Ce soir, si je veux, vous coucherez en prison. Eh bien ! je consens à vous épargner cette honte, à une condition.

— Quoi ! mademoiselle, quoi ! balbutia la fille. Je ferai tout ce que vous voudrez. Oh ! que vous êtes bonne !

Antoinette prit la reconnaissance accusatrice entre le pouce et l'index, en fit miroiter les couleurs verdâtres aux yeux de la cuisinière, puis alla serrer solennellement cette pièce de conviction dans le secrétaire en acajou qui se dressait le long du mur de droite de sa chambre à coucher.

Elle en tourna bruyamment la clef qu'elle mit ostensiblement dans sa poche.

— Maintenant, fit-elle en revenant vers l'Angevaine à la fois effarouchée et attendrie, vous m'appartenez. Tout ce que je vous ordonnerai de faire, vous le ferez sans observation ; vous m'obéirez en tout, ou à la première résistance je fais chercher un sergent de ville qui vous emmène séance tenante.

La cuisinière atterrée écouta ce discours sans l'interrompre autrement que par des mouvements de tête acquiesceurs et approbateurs, qui témoignaient de son empressement à signer ce traité anodin.

— Tout ce que mademoiselle voudra ! trouva-t-elle enfin la force de balbutier ; tout, tout au monde !

— Eh bien ! à ce prix-là, personne ne saura qui vous êtes, conclut sévèrement Antoinette. J'aurai peut-être besoin de vous bientôt. Et si vous me servez comme je l'entends, vous ne vous en repentirez pas.

La cuisinière, qui entrevit sans doute d'autres couverts à engager, répondit à cette absolution conditionnelle par un sourire qui sentait déjà la complicité.

Elle ne douta pas que sa jeune maîtresse n'eût quelque intrigue masculine en cours d'opération et qu'il ne s'agît de protéger ses amours.

Aussi fut-elle tout à fait surprise de ne pas avoir immédiatement à porter et à recevoir de ces lettres voluptueusement pliées, qui contiennent tant de choses sous un si petit volume.

Seulement Antoinette restait quelquefois campée des heures sur un coin du divan en reps, les yeux à cinq pas devant elle, comme absorbée par un calcul de mathématiques. Subitement elle s'arracha un matin à sa rêverie, commanda à Clémence de se coiffer pour sortir, descendit silencieusement l'escalier avec elle, et l'emmena « d'un pas sévère » jusqu'au square de la Tour-Saint-Jacques, dont elle fit trois fois le tour.

Après cette promenade hygiénique, elle rentra dans la rue Saint-Antoine, remonta ses quatre étages, et, ayant sur le carré même donné à son chapeau un léger coup en arrière, elle fit irruption dans la salle à manger, où son père, piétinant sur place, n'attendait que le retour de sa fille pour se mettre à table devant un déjeuner qui refroidissait.

— Papa ! papa ! cria-t-elle dans un désordre de langage conforme à celui de sa toilette. Tout est perdu !

C'est pour ce soir. Ferme toutes les portes, que personne ne puisse nous entendre.

Et elle courut à la porte d'entrée, où elle mit le verrou comme poursuivie par une escouade de sbires.

— Quoi! Que se passe-t-il? demanda vivement Alibert en jetant sa serviette qu'il avait déjà dépliée.

— C'est affreux! Il faut absolument que nous empêchions ce malheur! continua sa fille.

L'Angevine restait muette et immobile, comprenant que son rôle commençait. Antoinette, haletante, raconta alors à son père que le hasard venait de la mettre sur une piste imprévue. Elle était sortie avec Clémence pour acheter une balayeuse chez une mercière qui demeure près de la caserne Lobau, car c'était effrayant ce qu'elle usait de balayuses. A chaque pas qu'elle faisait, elle marchait dans la sienne et la déchirait. Souvent elle était obligée d'en acheter deux par semaine pour la même robe.

Le vieux professeur écoutait fort intrigué, malgré toute sa philosophie, ce récit entrecoupé de digressions incohérentes.

— Tout à coup, continua Antoinette, je sens mon bas qui tombe; ma jarretière s'était détachée. J'entre dans une allée, et je me place derrière la porte de la maison pour qu'on ne me voie pas du dehors relever mon bas. Au même instant, comme Clémence était près de moi, occupée à arracher un cordon de son jupon pour me remplacer ma jarretière dont la boucle était partie, voilà que nous entendons... n'est-ce pas, Clémence?

— Oui, mademoiselle.

— Nous entendons deux hommes qui causaient au bas de l'escalier, sans se douter que nous étions là. Tu saisis bien, papa, nous nous tenions entre le mur et la porte ouverte qui nous cachait complètement.

— Mais oui, mais oui, je comprends, fit Alibert, qui voulait venir au fait.

— Le plus rapproché de moi, qui avait une petite voix claire, reprit Antoinette, disait à l'autre :

— N'oubliez pas que c'est pour deux heures précises. Il faut que tout soit terminé avant le jour. — Mais il fera résistance, répondit l'autre sourdement.

— Eh bien ! vous avez votre revolver d'ordonnance.

— Bah ! fit la voix sourde, il faudra donc aller jusque-là ?

— Vous connaissez bien les ordres, répliqua la voix claire : mort ou vif ?

Puis ils ont gagné la porte de la rue et se sont séparés sur ces mots prononcés par je ne sais lequel des deux :

— Du reste, ce soir, au rapport, tout sera définitivement convenu.

— C'est grave, en effet, décida Alibert. Et quel aspect avaient-ils, ces deux hommes ?

— La bonne pouvait les voir mieux que moi, qui me renfonçais entre le mur et la porte, répondit Antoinette. Dites-nous, Clémence, n'avaient-ils pas de longues redingotes boutonnées jusqu'en haut avec de hautes cravates, sans apparence de cols de chemise ?

— Oui, mademoiselle, c'est comme ça qu'ils étaient habillés, dit l'Angevine sans barguigner.

Antoinette avait assisté à une représentation de la

Fille de M^{me} Angot, et copiait ses personnages sur celui du Louchard de l'opérette.

— Ce sont des agents de police ! fit observer le père Alibert, sans s'apercevoir du plagiat. Mort ou vif ? De qui parlaient-ils donc ?

— De qui ? Comment, papa, tu ne devines pas ? se récria Antoinette. De M. Talazac ! Évidemment de lui, qui, en ce moment, ne soupçonne pas le moins du monde ce qui lui arrivera cette nuit.

— Et si on l'arrête, il ne sera certainement pas le seul, ajouta le professeur. On fera comme en 1851. On prendra tous les députés du même coup de filet.

— Que faire ? que faire ? C'est épouvantable ! gémit Antoinette. Ce M. Talazac a l'air si bon ! Ils seraient capables de le fusiller. Si nous l'envoyions prévenir ?

— On ne le trouvera pas chez lui à cette heure. D'ailleurs, sa maison doit être surveillée de près. On suivrait notre émissaire, on le verrait revenir chez nous, et je serais destitué en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, déclara Alibert que le spectre de la révolution poursuivait sans relâche.

— Mais, riposta Antoinette, s'évertuant à semer autour d'elle le plus d'agitation possible, rien n'empêche que quelqu'un ne se rende dans les bureaux du *Patriote français*, le journal de Talazac. Les rédacteurs une fois prévenus préviendront à leur tour le public. C'est le meilleur moyen de faire avorter le complot.

— C'est une idée ! approuva Alibert ; mais il faudrait un homme sûr. Or, un homme sûr, rien n'est plus rare.

— Eh bien ! et M. Fornerot ? Est-ce que tu le crois capable de trahir ?

— Non, mais il est à son bureau, et nous n'avons pas le temps d'attendre qu'il en revienne.

— En effet, mais pourquoi Clémence n'irait-elle pas le chercher !

Clémence tourna sur ses talons, prête à prendre la porte.

— Elle lui dirait que je le demande : que j'ai besoin de le voir tout de suite, pour une affaire autrement urgente que les bêtises qu'il copie toute la journée, insista Antoinette de ce ton de mépris qu'elle avait invariablement adopté pour parler du dédaigné Ludovic.

L'Angevine prit sa course sans demander à sa supérieure aucune explication sur la série de mensonges dans lesquels elles s'étaient embourbées toutes les deux. Elle s'était engagée à ne pas broncher, et elle ne bronchait pas.

Ludovic reçut le message avec attendrissement et inquiétude. Son Antoinette demandait à le voir, quel bonheur ! Mais elle l'envoyait chercher au milieu de la journée, à son bureau même, au risque de le déconsidérer aux yeux de ses chefs.

Cependant, il n'y avait pas à répliquer. Il dépouilla son paletot de travail, endossa son paletot de ville, prit résolument son chapeau et suivit l'Angevine sous les regards de ses camarades stupéfaits de ce dérangement inattendu.

Il n'était pas au haut de l'escalier qu'elle lui criait pour l'empêcher de se reconnaître, car il était important qu'il ne se reconnût pas :

— Vite ! Faites-vous mener bride abattue dans les bureaux du *Patriote français*. Il est midi et demi, le journal paraît à quatre heures du soir. Nous avons le temps.

— Le temps de quoi ? interrogea Ludovic, peu préparé à une excursion à ce sanctuaire fermé aux profanes, dont le public qui en paye les frais n'approche qu'avec une terreur superstitieuse, et qu'on appelle un bureau de rédaction.

— Le temps d'avertir ces messieurs que Talazac, votre protecteur, sera arrêté cette nuit. Vous ne savez donc pas ? dit Antoinette trépignant d'impatience comme si chaque minute perdue était un pas vers la mort.

— Je ne sais pas ! Non, je ne sais pas, grommela Fornerot qui était possédé de la manie explicative. Et comment voulez-vous que je sache ? Toute la journée je suis enfermé dans un...

— C'est bien ! dépêchez-vous, interrompit M^{lle} Alibert. Vous êtes au courant de ce que vous devez dire, n'est-ce pas ?

— Je ne suis au courant de rien, fit l'employé. Vous me répétez : Dépêchez-vous ! Pourquoi voulez-vous que je me dépêche ?

Elle lui narra sommairement l'histoire dont le vieil Alibert avait eu la primeur. Ces deux hommes étaient sincères et véridiques, puisqu'ils ignoraient qu'on les écoutait. Cette nuit, à deux heures, la razzia était accomplie, Talazac arrêté, et, qui sait ? probablement exécuté dans les fossés de Vincennes, comme le duc d'Enghien, ou derrière le Luxembourg, non loin du jardin Bullier, comme le maréchal Ney.

Les cheveux de Ludovic se dressèrent sur sa tête. Elle n'attendit pas qu'ils se fussent affaissés de nouveau.

— Voici donc ce que vous allez faire immédiatement, lui dit-elle : Vous vous rendez au *Patriote*. Vous demandez à parler au rédacteur en chef. Vous lui racontez que vous avez entendu deux hommes de la police, car le doute n'est pas possible à cet égard, discuter l'arrestation de Talazac, laquelle a été décidée en conseil des ministres, tout le démontre.

— Comment, que j'ai entendu?... fit remarquer l'expéditionnaire; mais je n'ai rien entendu, puisque j'étais à mon bureau, tout tranquillement.

— C'est vrai ! Mais aimez-vous mieux apprendre à toute la rédaction que c'est moi qui ai recueilli la nouvelle, pendant que je remettais, dans une allée, ma jarretièrè dont la boucle avait sauté ? Dieu ! que vous êtes drôle, mon pauvre ami.

— Je comprends, je comprends. Je ne suis pas un imbécile, répliqua Ludovic, en se rebiffant. Mais, si l'on me demande des détails ?

— Des détails, vous n'en manquez pas, puisque je vous en donne depuis une demi-heure. Nous avons eu assez peur, Clémence et moi. N'est-ce pas, Clémence ?

— Oui, mademoiselle, psalmodia l'Angevine, hantée par le souvenir de son couvert d'argent.

— C'est-à-dire, conclut Ludovic, que, vis-à-vis de ces messieurs de la rédaction, ce sera moi qui aurai surpris le complot.

— Naturellement. Vous trouveriez peut-être plus convenable que je fisse moi-même irruption au milieu

de huit ou dix journalistes, qui me prendraient pour je ne sais qui ?

L'idée que son Antoinette courût le risque d'être prise « pour je ne sais qui » par des folliculaires, glaça le sang du jeune employé. Il se déclara prêt à faire son rapport comme s'il l'avait rédigé *de visu*. D'ailleurs, qui dit l'homme dit la femme. M^{lle} Alibert était la sienne, et, ce qu'elle avait vu et entendu, il ne pouvait moins faire que de le voir et de l'entendre aussi. Enfin, il était urgent de sauver à la fois la vie de Talazac et la réputation d'Antoinette.

Les zèbres qui traversent les plaines brûlées de l'Arabie heureuse ou pétrée, ne jouent pas plus rapidement des jambes que n'en joua Fornerot entre le n° 126 de la rue Saint-Antoine et le n° 5 de la rue Coq-Héron, où s'imprimait le *Patriote*. Il ne trouva à la rédaction que le garçon de bureau, qui mangeait une côtelette panée sur une tartine de pain, comme si les destinées de la patrie n'étaient pas en jeu le moins du monde.

Le secret qui pesait sur la poitrine du jeune homme l'étouffait à ce point qu'il n'hésita pas à s'en décharger en partie sur ce mercenaire.

— Tout de suite ! tout de suite ! il faut que je voie M. Talazac, dit-il.

— M. Talazac n'est pas ici, répliqua avec hauteur le garçon, surpris qu'un être humain s'imaginât que Talazac dit « l'homme de la situation » était ainsi aux ordres du premier visiteur.

— Mais il y a urgence ! s'écria Fornerot. Je venais l'avertir qu'on va l'arrêter.

— M. Talazac !

— Oui, cette nuit, à deux heures. C'est une affaire décidée.

— Arrêter M. Talazac ! Ah ! bien, ce serait du joli ! fit le garçon de bureau. Il faut empêcher ça. Attendez-moi. Je vais chercher M. Babouinat qui déjeune au café en bas. Vous pourrez causer.

Et, ouvrant la porte, il glissa le long de la rampe, tandis que Ludovic, tout ému de l'importance de sa mission, épongeait la sueur absente, qui aurait certainement perlé sur son front si, au lieu d'être au 9 décembre, on eût été seulement au 15 juillet.

Le célèbre Babouinat, qui aimait à se laisser surnommer le « bras droit » de Talazac, apparut bientôt et enveloppant d'un coup d'œil défiant le timide Ludovic, car à ce moment on voyait des espions partout, il lui demanda à brûle-pourpoint, et sans prendre la peine de lui dissimuler l'aigreur de ses soupçons, sur quels renseignements il se basait pour supposer en danger immédiat le grand orateur sur lequel jusqu'à ce jour aucune main téméraire n'avait osé s'abattre.

L'employé, profondément troublé, tant devant la qualité de rédacteur en chef que devant l'abdomen majestueux de Babouinat, qui se rattrapait de sa calvitie sur ses favoris démesurés, balbutia un moment, au point de provoquer chez son ombrageux interlocuteur un second regard circulaire.

Enfin, il se remit — sans se remettre, — et commença le récit que lui avait dicté Antoinette, et dont il revendiqua toutes les responsabilités. Les deux agents (c'en étaient, il en était sûr) se trouvaient pla-

cés comme ceci, lui comme cela. Les paroles qu'ils avaient subrepticement échangées n'étaient que trop claires. Il fallait aviser.

Le rédacteur en chef du *Patriote français* n'avait guère besoin d'être confirmé dans les trances où il s'agitait depuis huit jours, au sujet de son inspirateur politique. Il fut bouleversé par les renseignements que lui fournissait Ludovic, et ne dissimula point son bouleversement.

— Je le lui disais toute la journée, s'écria-t-il. J'étais sûr qu'ils finiraient par tenter un mauvais coup. Mais il est l'imprudence même. Comprenez-vous qu'il ne veut même pas se précautionner d'un revolver ?

Sans désespérer, il s'assit à son bureau et devant l'aspirant commis-rédacteur, émerveillé d'une telle facilité de rédaction, il traça sans rature les lignes suivantes :

« De sourdes rumeurs circulaient ce matin. On parle de conspirations militaires, d'arrestations clandestines, de violation possible de la représentation nationale. Qu'on le sache et qu'on ne l'oublie pas : nous ne sommes plus à la veille du Deux-Décembre, quand les soldats, grisés par l'eau-de-vie et les promesses, faisaient de leur drapeau, du drapeau de la France ! la nappe où ils étalaient leurs victuailles.

« Aujourd'hui nos malheurs ont éclairé l'armée comme ils ont éclairé le peuple. Elle ne se fera pas complice de la police. Elle a été réorganisée après Sedan, après Metz, pour défendre et non pour étrangler la République. Elle connaît son devoir. Nous sommes convaincu qu'elle n'y faillira pas.

« Cependant, nous n'hésitons pas à le dire aux représentants du peuple, véritables dépositaires de la volonté de la nation : Veillez, car l'ennemi veille !

« *Caveant consules !* »

Ludovic, justement enorgueilli d'avoir inspiré de tels accents, accompagna jusqu'à la porte de l'imprimerie Babouinat, qui remit son cri d'alarme entre les mains des compositeurs, puis il reprit sa course, une course de conspirateur poursuivi par une légion de sbires, et reparut tout fumant sur le seuil de l'appartement où Antoinette l'attendait, comme un général attend son aide de camp, parti en reconnaissance.

Elle l'écouta, puis le congédia, lui recommandant de retourner à son bureau et d'y reprendre ses occupations avec le calme d'un employé qui revient simplement de jouer une partie de billard à l'estaminet voisin.

Dès qu'il fut hors de sa présence, elle passa à l'Angevine.

— Clémence, lui dit-elle, vous monterez tout à l'heure dans votre chambre mettre des draps propres à votre lit. Vous la balayerez soigneusement. Vous tâcherez enfin qu'elle soit présentable en cas de besoin. Vous m'entendez ?

— Oui, mademoiselle.

— Ah ! est-ce que d'autres bonnes que vous couchent dans les mansardes d'en haut ?

— Non, mademoiselle. Les deux bonnes du second et du troisième avaient leurs chambres en haut, à côté de la mienne, mais la concierge s'est aperçue qu'elles y recevaient leurs amoureux. Alors, on les fait cou-

cher dans les appartements des maîtres où on les enferme à clef, la nuit.

— Bien. Allez vite rapproprier votre chambre, et surtout ne sortez pas de la journée ni de la soirée. J'aurai probablement besoin de vous.





VI

VISITE NOCTURNE

Le hasard voulut qu'il fût impossible ce jour-là de mettre la main sur Talazac. Une jeune dame, que tout le monde considérait comme mariée, puisqu'elle avait son mari, mais qui ne s'en considérait pas moins comme libre, avait arrangé, pour toute l'après-midi, un tête-à-tête avec l'orateur populaire dans une petite Tour de Nesle qu'elle avait louée Chaussée-d'Antin, au fond d'une cour, et où quelques Buridans avaient déjà passé.

Talazac savait qu'il n'avait pas essuyé les plâtres de la maison, non plus que ceux de la dame, mais il ne s'inquiétait ni de ses prédécesseurs, ni de ses successeurs. Cette Marguerite de Bourgogne et surtout de Champagne — frappé — l'amusait par sa dépravation, et, de temps à autre, il allait déposer quelques hommages à ses pieds — déchaussés.

Il avait ainsi dans son arsenal cinq ou six femmes qui l'amusaient par leur dépravation. C'est ce que par euphémisme on appelait autour de lui « se distraire des graves soucis de la politique. »

Sa distraction avait duré depuis onze heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et il ignorait tout ce que pendant cette journée de flirtage s'étaient amoncelées de tempêtes sur sa tête quasi proscrite. Neuf heures venaient de sonner. Il était chez lui, dans son appartement de la rue de Ponthieu, qu'il habitait depuis six ans et que sa gloire naissante n'avait pu le décider à abandonner.

L'arrangement en était d'une simplicité qui confinait au désordre. Les quatre pièces dont se composait ce logement fantaisiste se ressemblaient toutes, en ce sens que les meubles et le parquet disparaissaient partout sous des monceaux de journaux, parmi lesquels il ne retrouvait jamais celui qu'il cherchait.

Une pendule en onyx algérien, posée sur la cheminée du salon, émergeait seule de ces paperasses. La cheminée était essuyée rarement, et la pendule n'était jamais remontée.

Sa bonne, une vieille valétudinaire, qui respectait trop les papiers de son maître pour y toucher, était allée voir sa nièce, et, sachant Monsieur parti pour une de ces expéditions excentriques d'où il revenait généralement tard, quelquefois pas du tout, ne se hâtait pas de rentrer.

Exténué par la conversation vive et animée de l'après-midi, il s'était étendu sur un canapé dont il avait oublié la couleur, tant il restait enfoui sous des

amas de feuilles publiques, lorsqu'on frappa à sa porte dont il n'avait pas retiré la clef.

— Entrez, cria-t-il sans se déranger.

Il entendit crier la serrure, puis des pas relativement légers traverser l'antichambre, la salle à manger, et atteindre le seuil du salon où il somnolait vaguement.

Il releva ses paupières lourdes et vit, plantée droite dans l'encadrement de la porte, une grande jeune fille dont la tête disparaissait dans un large chapeau de feutre, et le visage sous l'épais treillis d'un voile noir plié en deux.

— Monsieur, dit-elle en lui tendant le numéro du *Patriote* fraîchement paru, avez-vous pris connaissance de cet entrefilet ?

— Non, mademoiselle, répondit Talazac, qui inspirait les articles mais qui ne les lisait guère.

Et il parcourut rapidement les lignes que Babouinat, sous le coup de la révélation apportée par Ludovic, avait tracées d'une main tremblante de fièvre.

— Ce n'est pas tout, reprit Antoinette, la lecture finie... Un de mes parents, un cousin, a appris par le plus singulier des hasards que votre arrestation a été décidée pour cette nuit.

— Allons donc ! fit Talazac en haussant les épaules. Et, supposant que la visite de cette jeune inconnue avait sans doute un but moins politique qu'elle n'essayait de le faire croire, il la saisit prestement par la main et la fit asseoir presque de force sur le canapé, dont les ressorts rebondirent sous la pression de ce corps brusquement entraîné.

Mais elle se redressa aussitôt, recula de trois pas et,

relevant tout à fait son voile sur la coiffe de son chapeau :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, monsieur, dit-elle, j'ai pourtant eu l'honneur de passer la soirée avec vous chez M^{me} Maunoir.

Talazac comprit qu'il avait fait un « impair », et, d'une voix un peu gênée, il alla déranger un fauteuil qu'il offrit respectueusement à Antoinette, dont il se remémora tout à coup les traits.

— Merci, monsieur, fit-elle sans affectation de dignité, je n'ai qu'un mot à vous dire; c'est pour cette nuit à deux heures. Le saviez-vous ?

— Non ! répondit-il. Mais vous-même, mademoiselle, qui donc a pu vous renseigner ?

— J'avais juré par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne confier à personne, pas même à vous, de qui je tiens cette affreuse nouvelle ; mais, puisque vous semblez si peu y croire, je vais tout vous confesser. Vous n'abuserez pas de la confiance, n'est-ce pas, monsieur ? Il s'agit du pain quotidien d'un pauvre homme qui perdrait instantanément sa place si on se doutait qu'il a trahi son administration, car c'est une véritable trahison de sa part.

— Et ?... interrogea Talazac, pour qui les renseignements prenaient enfin une tournure.

— Eh bien ! notre bonne a un frère qui est agent de la police secrète. Elle me l'a avoué, il y a seulement huit jours. Mon Dieu ! vous savez, elle n'en est pas moins une très brave fille. Elle a souvent entendu prononcer votre nom à la maison, comme d'ailleurs on le prononce partout. Cette fille savait en outre l'intérêt que je... que nous...

Et elle s'arrêta au milieu de la phrase, qui s'acheva dans un balbutiement d'embarras.

— Cette fille, dites-vous, mademoiselle, a donc un frère attaché à la police ?

— Oui, et, il n'y a qu'un instant, il l'a avertie dans le plus grand mystère qu'il avait été commandé pour une capture qui aurait lieu cette nuit rue de Ponthieu. Ma bonne, qui m'est très dévouée et devant qui nous discussions constamment depuis quelques jours vos chances d'arrestation, m'a immédiatement transmis l'avertissement de son frère. Au reste, je l'ai amenée avec moi. Elle est restée à la porte de l'antichambre. Me permettez-vous d'aller la chercher ? Elle vous mettra, elle même, au courant.

Sans attendre la réponse de Talazac qui, en présence de faits aussi précis, commençait à ouvrir l'œil, elle sortit du salon et y entra un instant après, poussant devant elle l'Angevaine, qui semblait répugner fortement à cette démarche obligatoire.

Le député, menacé dans des libertés bien autrement précieuses à ses yeux que celle de la tribune, se saisit de la domestique et la questionna minutieusement sur tous les détails à elle apportés par son frère. Il s'engagea par serment, non seulement à ne jamais déclarer de quelle bouche il les tenait, mais, en outre, à faire obtenir à ce révélateur providentiel un avancement chaque année plus rapide.

Alors l'Angevaine, stylée mot par mot, confirma, en y ajoutant quelque peu d'inédit, tout ce que sa maîtresse avait jugé à propos de réciter — après l'avoir appris par cœur — à l'orateur républicain.

C'était clair et tangible. Talazac se demanda s'il devait, ou non, se laisser arrêter et si son emprisonnement, qui consommait le coup de force, n'était pas le plus efficace en même temps que le moins périlleux des appels aux armes.

Mais, avec sa grande connaissance de l'histoire contemporaine, il se rappela que beaucoup d'hommes politiques, non moins populaires que lui, avaient été dans diverses circonstances fourrés à Sainte-Pélagie ou à Mazas, où ils étaient restés quelquefois très longtemps sans que les foules cherchassent à les arracher des mains de leurs geôliers.

Toutefois, devant deux femmes, il crut utile à sa cause d'envelopper ses hésitations d'une dédaigneuse indifférence.

— Il est neuf heures et demie, dit-il; d'ici à deux heures du matin, ils réfléchiront probablement à la gravité de leur crime, et, au dernier moment, ils reculeront.

— C'est ce qu'on soutenait avant le Deux-Décembre, riposta énergiquement Antoinette. On a vu plus tard s'ils ont reculé.

— N'importe! s'écria Talazac en frappant du poing sur sa table de travail, ils n'auront pas la satisfaction de me voir fuir devant eux.

— Mais vous n'êtes pas seul en danger; on en arrêtera d'autres en même temps que vous, soyez-en sûr. N'est-ce pas, Clémence, c'est bien dans ce sens que votre frère s'est exprimé?

— Oui, mademoiselle, appuya l'Angevaine.

— Raison de plus pour partager le sort de mes amis, dit fièrement Talazac.

— Au contraire, raison de plus pour rester libre, afin de pouvoir prendre leur défense, fit observer Antoinette qui suivait son idée sans s'en écarter d'une ligne. Avez-vous quelque endroit où vous puissiez vous réfugier, ne fût-ce que pour cette nuit ? Quand ce ne serait que pour jouir de leur exaspération quand ils trouveront ici visage de bois.

C'était un point de vue sous lequel Talazac n'avait pas encore examiné la situation. Il y avait peut-être, en effet, intérêt majeur à ce qu'il se dérobat à l'emprisonnement qui l'attendait. Réfugié chez un ami, n'importe où, dans un grenier, dans une cave, il lui serait du moins permis de lancer de là, comme Marat, quelque proclamation susceptible, étant donné le nom du signataire, d'armer les bras les plus timides.

Il est vrai que, pour s'armer, il est indispensable de posséder des armes et que ses amis, et lui-même, avaient contribué au désarmement général de la population après la Commune ; car certains timorés prévoient toujours les 18 Mars et jamais les 16 Mai.

Enfin des armes on en trouverait et, en cas de tentative criminelle du pouvoir, son rôle était d'engager le peuple à en chercher.

— Soit, fit-il, vous avez peut être raison, mademoiselle. C'est le cas de dire que je serai plus utile dehors que dedans. Je ne passerai pas la nuit ici.

— Et où irez-vous ? demanda Antoinette, que l'importance du service qu'elle venait de lui rendre autorisait à cette indiscretion.

— Oh ! les cachettes ne me manqueront pas. Chez Babouinat, par exemple.

— Y pensez-vous ? s'exclama Antoinette. On vous y découvrirait tout de suite. Vous ne pouvez douter que vous êtes surveillé.

— C'est juste. Alors, dans la maison d'une de mes tantes, qui habite le faubourg-Montmartre.

— Ce ne serait guère plus prudent. La première pensée des conspirateurs sera d'aller vous appréhender chez vos parents, fit observer judicieusement la jeune fille.

— Mais alors, où ? Dans un hôtel ?

— Oh ! ça serait pis que tout le reste ; vous, dont la figure est connue comme par une.

— En ce cas, je resterai chez moi. Je ne peux pas me promener toute la nuit dans les rues, comme un vagabond.

C'est à ce moment qu'Antoinette, adoptant l'attitude réfléchie d'une femme qui creuse un projet instantanément germé dans sa tête, lui jeta cette proposition comme si elle venait d'en faire la trouvaille :

— Mais au fait, monsieur, je n'y songeais pas : j'ai peut-être votre affaire. Vous n'êtes pas difficile, je suppose, sur la retraite qu'on vous offrira. Pour une ou deux nuits, une simple chambre, ce sera suffisant.

— Plus que suffisant, répondit en riant Talazac. Quelle qu'elle soit, je la regarderai toujours comme préférable à une cellule de Mazas.

— Alors, tout va bien ! s'écria joyeusement Antoinette. Clémence, notre bonne, couche au sixième, dans une chambrette absolument isolée. Personne n'habite sur le carré. Elle vous la prêtera avec un plaisir énorme. N'est-il pas vrai, Clémence ?

— Oh ! oui, mademoiselle, avec bien du plaisir, corrobora Clémence, la tête basse.

— Eh bien ! et elle ? fit observer Talazac, un peu inquiet à l'idée d'être obligé de partager avec cette rougeaude une mansarde, vraisemblablement remarquable par son étroitesse.

— Elle dormira dans l'appartement. On lui dressera un lit dans le salon, arrangea tout de suite Antoinette. Et se tournant vers l'Angevaine, comme si cette combinaison était déjà adoptée par tout le monde, elle reprit :

— Mais vous savez, Clémence, personne autre que nous deux ne doit se douter de quoi que ce soit. Vous vous lèverez de très bonne heure et vous emporterez immédiatement votre lit, afin que mon père n'ait pas l'ombre d'un soupçon. Puis, s'adressant à Talazac :

— Maintenant, partons, je vous en prie. Je tremble toujours qu'ils n'aient avancé l'heure.

Le futur proscrit alla à la fenêtre et se heurta à des vitres ruisselantes, depuis un quart d'heure il pleuvait à verse.

— Quel temps épouvantable ! dit-il. Jamais nous ne trouverons de voiture.

— Mais, riposta immédiatement Antoinette, il est essentiel que nous soyons à pied ; une voiture ferait remarquer votre fuite, sans compter que le numéro d'un fiacre se retrouve toujours. Vous relèverez le collet de votre habit et je prendrai votre bras. Cette pluie nous sera très favorable. Personne ne songera à nous dévisager, et si la police vous cherche quelque part, ce ne sera certainement pas rue Saint-Antoine, 126, au sixième étage.

Bien qu'occupé spécialement de lui-même en ce moment décisif, Talazac ne pouvait s'empêcher d'admirer l'intelligent dévouement de cette jeune fille, aussi distinguée dans ces manières que décidée dans ses actes. Il se reprocha vivement la brusquerie indécente avec laquelle il l'avait assise sur le canapé. Il aurait voulu s'en excuser. Il n'osait pas.

— Clémence, vous nous suivrez à quelque distance, ajouta, en guise de dernières instructions, M^{lle} Alibert qui se dirigea vers la porte, et si vous aperceviez que nous sommes suivis, passez près de nous sans affectation en nous jetant seulement ces mots :

« On vous suit. »

Puis, elle gagna l'escalier, précédant le jeune député qui ne se précautionna ni de linge ni de vêtements de rechange, car il comptait bien ne pas passer plus d'une nuit hors de son domicile. Sa domestique n'était pas encore rentrée, précieux hasard qui le dispensait de confier à une quatrième personne un secret destiné à rester entre eux trois.

En atteignant la porte cochère déjà fermée, et pour laquelle Antoinette demanda elle-même le cordon, de peur de laisser planer dans l'esprit du concierge un doute sur la sortie de Talazac, elle avança la tête au dehors et regarda anxieusement à droite et à gauche, comme pour épier les alguazils, peut-être postés aux alentours.

L'exploration terminée, Talazac se risqua sur le trottoir, parfaitement désert par cette pluie diluvienne, la rue de Ponthieu étant, du reste, rarement peuplée à dix heures du soir, fût-ce par les plus beaux temps.

Ils longèrent les Champs-Élysées, abrités sous un même parapluie, passant entre les arbres avec une rapidité inquiète, car la visite de M^{lle} Alibert n'avait d'excuse que dans sa frayeur. Elle se retournait toutes les cinq minutes, comme si elle se sentait talonnée par toute une escouade, à ce point que Talazac lui dit plusieurs fois :

— Du sang-froid ! Regarder partout avec une pareille insistance, c'est le vrai moyen de nous faire découvrir, si par hasard on est à nos trousses.

En chemin, elle lui développa minutieusement ses recommandations. Arrivés à la maison de la rue Saint-Antoine, elle passerait devant avec l'Angevine, et s'arrêterait un instant devant la loge du concierge située à l'entresol. Talazac se fauflerait alors et monterait sans débrider jusqu'au sixième étage où les deux femmes l'auraient bientôt rejoint. La bonne lui ouvrirait la porte de sa mansarde et l'introduirait dans ce sanctuaire, meublé d'une malle sur laquelle elle s'asseyait et d'un lit de sangle sur lequel elle se couchait ; puis, toutes deux redescendraient au quatrième, après lui avoir souhaité la meilleure nuit possible.

De temps en temps Antoinette arrêtait la marche, attendant la bonne qui suivait derrière, trempée comme une soupe, car on n'avait qu'un parapluie pour trois, et lui disait d'une voix tremblante :

— Rien de suspect ?

— Rien, mademoiselle, répondait l'Angevine.

Et la course reprenait de plus belle.

On atteignit enfin le bienheureux 126, et la manœuvre s'opéra avec la précision d'une charge en douze

temps. En quelques enjambées, Talazac se vit sur les hauteurs où Clémence arriva seule après lui, Antoinette n'ayant pas jugé convenable d'assister à l'installation d'un homme dans la chambre d'une fille.

Le jeune député, tâta le lit qu'il trouva assez habitable, et s'assit sur la malle qu'il trouva dure. Mais il était si étrangement préoccupé des événements annoncés pour le lendemain, qu'il honora à peine d'un coup-d'œil une lithographie représentant un petit Savoyard partageant son déjeuner avec son chien.

S'il avait consenti à déguerpir, ce n'était évidemment pas par peur d'une arrestation. C'était pour que la résistance sût autour de qui se grouper. Mais il était essentiel, pour son honneur et pour sa cause, que tout le monde le comprît ainsi. Son appel au peuple serait donc d'autant plus excitateur qu'il partirait d'un refuge qui pouvait sembler plus sûr. Il était d'ailleurs résolu à devenir le centre du mouvement et, au besoin, à payer de sa personne.

— Il y a assez longtemps que les républicains avancés nous reprochent notre modération, pensait-il, nous sommes forcés de leur prouver que, dans les moments solennels, nous ne reculons pas plus qu'eux.

Puis, il s'assit sur sa malle, et se mit à rédiger et à écrire au crayon, — car l'Angevine avait rejeté le luxe inutile d'une plume et d'un encrier, — le placard qu'il ferait afficher, et qu'au besoin il afficherait lui-même, le lendemain, sur les murs de Paris. Il se demandait seulement quel imprimeur aurait assez « d'estomac » pour prêter ses caractères à une telle témérité.

Tandis qu'il était plongé dans cette besogne insur-

rectionnelle, Antoinette complétait ses moyens d'attaque de façon à mettre toutes les chances dans son jeu. Ludovic, inquiet de sa longue absence, l'avait à peine entendue rentrer qu'il s'était précipité chez le père Alibert, lui-même assez tourmenté.

— C'est affreux ! s'écria-t-elle en arrivant. On ne parle que d'émeute. Ah ! mon pauvre monsieur Ludovic, nous jouons réellement de malheur. M. Talazac arrêté cette nuit, c'est votre avancement encore retardé et notre mariage dans l'eau. M^{me} Maunoir m'avait si bien promis que, par lui, nous obtiendrions tout au monde.

— J'ai envie d'attendre, pour être le premier à savoir, gémit le fils Fornerot, navré par cette parole décourageante. D'abord, à quoi bon me coucher ? Je ne pourrais pas dormir.

— C'est cela ! fit Antoinette. Si vous voulez, nous ne nous coucherons pas, et vers deux heures du matin vous irez jusque chez M. Talazac vous informer si réellement il a été arrêté, quoiqu'il soit inviolable puisqu'il est représentant du peuple.

— J'irai, dit héroïquement Ludovic.

— Mais pas seul... Emmenez le portier avec vous, insista-t-elle ; qu'au moins si vous tombiez par hasard dans les mains des agents, vous puissiez faire immédiatement constater votre identité. Vous monterez tous les deux. Vous sonnerez et vous demanderez à sa bonne ou à son domestique si M. Talazac est toujours là. S'il y est, ne craignez pas de le mettre au courant de ce que nous avons entendu, Clémence et moi. Peut-être, lui si imprudent, se décidera-t-il, sur votre récit, à prendre quelques précautions.

Elle tenait essentiellement, en effet, à ce qu'à deux heures, moment annoncé pour l'arrestation, deux hommes se présentassent chez le député. Il fallait que ces deux inconnus eussent en bas le fiacre traditionnel dans lequel, les nuits de coups d'Etat, on emmène la représentation nationale, car il était nécessaire que la vieille domestique de Talazac fût, à la rentrée de celui-ci dans son domicile où il n'avait jamais couru le moindre risque, en mesure de lui raconter que deux étrangers avaient pénétré chez lui, sur le coup de deux heures, en demandant à lui parler en particulier.

Ludovic descendit retenir le père Girard, le concierge, ancien sergent de ville blanchi sous le harnois et qui avait gardé toute la raideur de son ancien état. Il était convenu que si Talazac était arrêté, ils reviendraient avertir, sans desespérer, Antoinette, qui, elle aussi, avait pris la détermination de veiller toute la nuit, tant elle se sentait incapable de fermer l'œil.





VII

HEURES DE PRISON

CE fut un quart d'heure au plus après le départ de son maître que la vieille Marie, la cuisinière, réintégra sa cuisine. L'absence de Talazac, qui se contentait de rentrer « quelquefois », lui parut tellement normale que vers minuit et demi elle se coucha sans peur et s'endormit sans reproche.

Elle était dans un sommeil aussi profond que peut l'être celui d'une femme de soixante-dix ans, lorsqu'un tintement accéléré de la sonnette la fit se dresser sur son matelas de crin végétal.

C'était évidemment monsieur qui avait oublié sa clef et carillonnait pour se faire ouvrir. Elle passa un jupon, enfila de ses pieds parcheminés une paire de pantoufles béantes au pied de son lit, et sans plus de toilette alla tourner en dehors la clef qui était tournée en dedans.

Le pène retiré, la porte sembla céder sous une violente pression extérieure et la vieille Marie se trouva subitement en présence de deux étrangers, l'un jeune, l'autre fort âgé, hagards et effarés tous deux, qui lui demandèrent sans le moindre exorde :

— M. Talazac est-il chez lui ?

La cuisinière blêmit d'effroi. Elle referma aux trois quarts la porte qui resta entrebâillée, et tout en la maintenant d'une main encore vigoureuse, elle répondit par le courant d'air :

— Non, messieurs, il n'est pas rentré.

— Il n'est pas rentré ? s'écria le plus jeune. Il n'y a plus de doute, c'est fait !

— Que lui voulez-vous ? continua la vieille Marie, rétrécissant encore l'espace par où les deux indiscrets visiteurs faisaient mine de tenter de se faufiler.

— Mais puisque je vous dis qu'il n'y est pas ! reprit-elle. Venir voir les gens à des heures pareilles ! On n'a pas idée de ça. Descendez vite, ou j'appelle !

Et elle referma tout à fait la porte sur les deux intrus qui, demeurés dans une obscurité aveuglante, eurent toute les peines du monde à redescendre l'escalier et à retrouver la porte cochère.

C'était clair, le grand orateur avait été appréhendé au moment où il rentrait chez lui, car ni Ludovic ni le père Girard n'en étaient à supposer qu'un homme pût être, sans ce motif de force majeure, ailleurs que dans son lit à deux heures et demie du matin qui venaient de sonner à toutes les horloges bien réglées.

— Le crime est consommé, dit Fornerot à Antoinette qu'il retrouva tout éveillée dans un fauteuil. La

bonne de M. Talazac ne l'a pas vu de la soirée. Elle nous a répondu qu'elle ignorait où il pouvait être.

— C'est épouvantable! fit Antoinette qui ajouta aussitôt : Qu'à dû penser la pauvre femme lorsque vous avez fait irruption dans son domicile à deux heures passées? Elle vous a probablement pris pour des voleurs... ou des agents de police.

— Je le crois, répliqua l'employé, car elle nous a reçus comme des chiens, on peut même dire qu'elle nous a mis à la porte.

— Et vous n'avez pas essayé de lui expliquer que vous étiez des amis? interrogea la jeune fille avec une certaine anxiété.

— Ah bien ! oui, elle nous a laissés sur le carré sans seulement vouloir nous écouter. Elle est désagréable, cette vieille-là, grommela Ludovic.

C'était tout ce qu'elle désirait savoir. Elle congédia l'expéditionnaire qui n'avait jamais cru prendre sa part d'une pareille expédition, et gagna sa chambre, rêvant à la journée peut-être décisive qui allait suivre cette nuit tourmentée.

Dès qu'il fit jour, elle fit lever la bonne, qui monta à sa mansarde prendre les ordres de leur prisonnier.... sur parole. Il ne s'était même pas couché et écrivait encore quand l'Angevaine se présenta.

— Eh bien ! quoi de nouveau? demanda-t-il, s'attendant au récit d'événements d'un intérêt capital.

— Je ne sais rien, je sors de mon lit, répondit la fille, mais mademoiselle m'a commandé d'aller voir chez vous si on n'est pas venu vous arrêter.

— C'est cela, vous verrez Marie, à qui je vais écrire un mot pour la rassurer et lui dire qu'elle peut avoir pleine confiance en vous. Si le concierge de ma maison vous questionne, vous répondrez simplement que vous montez au second, chez M. Chambly. C'est mon voisin de dessus. Justement il cherche une bonne.

L'Angevaine partit, remit à la vieille Marie le bout de billet griffonné par son maître aux premières lueurs de l'aube et reçut en échange une lettre que la cuisinière parvint à mener à bien à force de besicles. L'Angevaine, jalouse d'effacer les dernières traces de son crime d'argenterie, remit religieusement à Talazac la missive de sa domestique.

Voici ce que celui-ci eut quelque peine à y lire :

« Monsieur et cher maître,

« J'ai eu bien peur cette nuit. Deux hommes de mauvaise mine sont venus sonner, comme il pouvait être deux heures, deux heures et demie. J'ai ouvert croyant que c'était vous. Alors, ils ont demandé si vous étiez là. Ils ont essayé d'entrer, mais j'ai tenu la porte, il fallait voir. Quand ils ont su que vous n'étiez pas là, le plus jeune a dit à l'autre :

« — Bon ! c'est fait ! »

« Et comme je leur ai fermé la porte au nez, ils sont partis. Défiez-vous, monsieur et cher maître. Je n'ai pas autre chose à vous dire.

« Votre domestique dévouée,

« MARIE CAPRON. »

— Le renseignement que M^{lle} Alibert est venue me

donner hier au soir était parfaitement exact, dit Talazac. Ces hommes étaient envoyés pour m'arrêter.

Il en fut presque content, car cette révélation nouvelle justifiait à ses propres yeux, comme aux yeux des autres, la précaution qu'il avait prise d'évacuer son appartement pour cette nuit-là.

Vers dix heures et demie, la porte en volige de la chambrette du sixième frissonna sous un coup léger. Il ouvrit. C'était Antoinette, très élégante de tournure dans sa robe de chambre traînante, les cheveux ébouriffés, les joues un peu pâles d'une femme qui s'est mise au lit pour rêver, non pour dormir.

— Vous devez mourir de faim, dit-elle en entrant le sourire aux lèvres, car elle souriait quelquefois mais ne riait jamais, à cause de ses dents. Je viens de donner à Clémence l'ordre de vous monter un peu de café, en attendant le déjeuner de midi.

— Eh bien ! fit Talazac, que s'est-il passé cette nuit ?

— Rien, dit elle, il est probable que, quand ils auront vu que vous les aviez dépistés, ils auront ajourné leur coup. Car c'est surtout vous qu'ils ont intérêt à tenir. Du moment où vous leur échappiez, l'affaire était manquée.

— Vous devez être dans le vrai, répliqua Talazac, très étonné de la précision qu'une jeune fille aussi mineure apportait dans ses raisonnements.

Et il lui montra la lettre qu'il venait de recevoir de la vieille Marie.

— Tout s'est passé comme l'avaient annoncé les deux hommes que j'ai surpris causant dans cette allée,

fit observer Antoinette. C'est bien à deux heures qu'on a sonné chez vous. Il est probable que ce sont les mêmes. Ils ont dû être furieux de ne pas vous trouver là.

Et elle ajouta gaiement :

— A quoi pourtant tiennent les destinées des empires ! Si le hasard n'avait pas voulu que j'entrasse dans cette allée plutôt que dans une autre, à cette heure vous seriez assurément à Mazas, vous et d'autres.

La bonne monta le café que M^{lle} Alibert versa elle-même et servit à l'homme d'Etat. Elle lui demanda s'il le trouvait trop sucré, ou pas assez. Elle lui fit apporter les journaux, s'offrant à lui faire chercher tout ce dont il exprimerait le moindre désir, l'entourant de soins, d'inquiétudes, de sollicitude et de respect.

Sans les préoccupations résultant pour lui de la situation tendue qui se compliquait sans doute au dehors, il se fût amusé de cet emprisonnement préventif dans une cellule desservie par deux geôlières aussi attentionnées. Au déjeuner de midi, Antoinette, qui avait trouvé un prétexte pour ne pas manger avec son père, monta de nouveau auprès de Talazac, à qui Clémence avait apporté la table en bois blanc, de la cuisine, et deux chaises en paille.

On fit ensemble un repas qui ressemblait à une dinette. On commença par le grave et on finit par le plaisant. On causa sérieusement d'abord, puis gaiement, et ce déjeuner des Girondins s'acheva sur des calembours.

Cependant Talazac ne pouvait guère ne pas s'intéresser à Antoinette, qui s'intéressait tant à lui. Il l'interrogea tout à la fois discrètement et amicalement sur son état présent et sur ses projets d'avenir. Il lui donna gracieusement à entendre qu'une jeune fille aussi particulièrement distinguée n'était pas destinée à l'existence végétative d'une petite bourgeoise, fille d'un petit bourgeois. Il alla jusqu'à lui demander si on ne l'appellerait pas bientôt madame.

Au lieu de baisser les yeux, M^{lle} Alibert les releva sur lui et répondit d'un ton mêlé de mélancolie et de fermeté :

— Oh ! moi, ma route est toute tracée ; je resterai vieille fille.

— Ah ! par exemple ! s'écria Talazac, car ce mot de vieille fille a quelque chose d'offusquant pour celle à qui on l'applique.

— Non pas que l'occasion de me marier me manquera peut-être, objecta Antoinette, mais parce que j'ai pris la résolution de refuser sans distinction tous ceux qui auraient l'envie de se présenter.

— Quel âge avez-vous ? fit Talazac.

— Dix-huit ans.

— C'est cela, reprit-il ; à dix-huit ans les jeunes filles font quelquefois le serment de ne pas se marier, et elles sont désolées, à vingt et un ans, de n'avoir pas profité de l'occasion d'y manquer.

— Non, dit Antoinette, avec une franchise qui ruisselait d'innocence, ce n'est pas que j'aie de l'antipathie pour le mariage, mais je suis sans fortune ; épouser un homme de ma classe me coûterait horrible-

ment. Or, comment voulez-vous que moi, ajouta-t-elle, qui ne sors jamais, je puisse, un jour, être épousée par un homme qui ne serait pas du milieu où je vis ? Pour se marier brillamment, il faut être en vue d'abord, et ensuite gagner à ce qu'on vous voie, ce qui, fit-elle avec une gaieté un peu triste, n'est malheureusement pas mon cas.

— C'est vrai, pensa Talazac, il n'y a guère que des cocottes qui épousent des princes.

Antoinette affecta alors de changer la conversation et attaqua la littérature étrangère, ce qui lui permit de mettre en relief ses connaissances linguistiques. Il comprit alors qu'une jeune fille aussi instruite aurait, en effet, quelque peine à associer sa vie à celle d'un obscur commerçant, qui la forcerait à se tenir à son comptoir et à y débiter des denrées ou des aunes de rubans.

Le nom de Ludovic Fornerot ne fut, d'ailleurs, pas une seule fois prononcé. Elle le tenait dans une boîte fermée à double tour, dont elle gardait prudemment la clef dans sa poche. Elle ne le ferait sortir que si la fatalité l'y obligeait.

Quand deux heures sonnèrent, Talazac eut un soubresaut.

— La Chambre se réunit en ce moment à Versailles, se dit-il, et moi je suis à Paris, au quatrième étage d'une maison de la plus maigre apparence ! Puisque je suis libre et que les efforts de mes ennemis ont échoué, c'est bien le moins que je profite de ma liberté pour faire mon devoir, c'est-à-dire pour aller m'installer à mon banc. Il est absolument certain, du reste,

qu'ils ne tenteront pas une arrestation sur moi, en plein jour.

Il profita d'un instant de solitude pour tromper l'aimable surveillance dont il était l'objet, et ouvrit la porte de sa casemate. A peine dans l'escalier il se heurta, car il descendait vite, à Antoinette qui poussa un cri de terreur en voyant l'oiseau prendre aussi résolument son vol.

— Rentrez ! rentrez ! je vous en supplie, le conjura-t-elle en joignant les mains comme pour implorer le Dieu de Calvin et de Mélanchton.

— Laissez-moi, lui dit-il en se dégageant. Je ne sais pas si je serai arrêté, mais je tiens surtout à ne pas être ridicule. Tous mes collègues sont à la Chambre ; il serait étrange que, seul, je n'y parusse pas.

Et, malgré les objurgations menaçantes d'Antoinette, il glissa le long de la rampe jusqu'au bas de l'escalier.

Quelques vigoureux efforts qu'elle eût tentés pour le retenir, elle ressentit une certaine satisfaction à le voir s'éloigner, tant elle éprouvait un besoin de solitude et de recueillement. Enfin ! grâce à son génie à elle, hier encore simple fillette, elle l'avait donc tenu enfermé toute une nuit et à peu près tout un jour, sous sa direction et presque à sa merci, cet homme célèbre et redoutable, dont l'éloquence renversait ou maintenant à son gré les ministères ; devant qui les ambitieux s'inclinaient à cause de son influence. et les désintéressés aussi, à cause de son talent.

Jamais il ne saurait au juste d'où venaient et dans quel but étaient venus ces deux noctambules qui ren-

daient leurs visites à deux heures du matin. Il pourrait éternellement supposer qu'ils s'étaient présentés pour l'arrêter et que c'était à l'intelligence comme au dévouement de la fille d'un humble professeur qu'était dû l'avortement du complot.

Désormais, quoi qu'il lui arrivât dans sa vie marquée pour des agitations de toute nature, il lui serait impossible d'oublier ces dix-huit heures passées pour ainsi dire en tête-à-tête avec une jeune fille inconnue de lui la veille et qui, au milieu des amis qu'il comptait par centaines, s'était la première offerte pour le défendre contre le péril, au risque de sa réputation et de sa sécurité à elle.

Dans ses rêveries les plus fantastiques, lorsque son imagination, d'autant plus ardente que son cœur était plus froid, la transportait dans le pays des ambitions irréalisables, elle n'avait pas aspiré à un plus brillant début dans la vie. C'était désormais à elle à ne pas laisser l'oubli ou la négligence couper ce fil qu'elle avait si adroitement noué.

Son droit absolu était de faire demander à Talazac des nouvelles et de lui-même et de la marche de choses. Cependant, pour ne pas sembler chercher à jeter les bases d'une liaison dont le but eût été mal défini, elle résolut de mettre son père dans la combinaison en lui confiant l'aventure dont le jeune et illustre député avait été le héros et elle l'héroïne.

Elle prit à part le père Alibert, et, après lui avoir fait jurer sur les mânes de Maine de Biran qu'il ne révélerait de sa vie, à qui que ce fût, le secret qu'elle allait déposer dans son sein paternel, elle lui fit part

de son expédition de la veille sur les hauteurs de la rue de Ponthieu, non loin de la barrière de l'Etoile. Elle ne lui cacha ni le rôle qu'elle avait accepté dans ce sauvetage, ni ses terreurs quand elle avait accompagné Talazac jusqu'à la mansarde de l'Angevine, ni le café au lait du lendemain.

Le père Alibert n'en revenait pas.

— Si les affaires tournent bien, fit-il immédiatement observer, c'est la fortune de Ludovic. Après le service que tu as rendu à M. Talazac, il ne pourra moins faire que de récompenser par une place de sous-chef, chef de bureau peut-être, le futur époux de celle qui l'a si courageusement protégé.

— Oh ! je pensais bien à M. Fornerot, va, papa, tout en m'occupant de M. Talazac, dit-elle d'un petit air fin que son père trouva adorable.

— Mais, ajouta-t-il tout à coup, puisque notre protecteur, que tu protégeais à ton tour, était installé dans la chambre de la bonne depuis dix heures du soir, il était bien inutile d'envoyer Ludovic, accompagné du concierge, à deux heures du matin, chez M. Talazac.

Antoinette, qui attendait cette question, en tenait la solution toute prête.

— Nous voulions savoir, répondit-elle, si on n'avait pas fait une perquisition chez lui, si même on n'avait pas mis sa domestique en état d'arrestation ; alors l'idée m'est venue d'envoyer M. Ludovic rue Ponthieu. Je l'ai soumise à M. Talazac qui l'a approuvée. Et il a été tout à fait rassuré en apprenant que rien d'inquiétant ne s'était encore produit chez lui.

— Ah ! tu es une tête solide ! conclut le vieux professeur. Tu n'as pas perdu un instant ton sang-froid.

— Dame ! il en fallait, répliqua-t-elle. Si quelqu'un au monde s'était douté que M. Talazac s'était réfugié dans notre maison, nous étions tous coffrés avec ou sans lui.

Le lendemain au soir, la vieille Marie vint remettre à Antoinette une lettre portant cet exergue sur le cachet : *Chambre des députés*. Sa poitrine se souleva. Est-ce que déjà ce serait le commencement d'une correspondance ? Oh ! elle avait le rembarrier énergiquement, tout en lui laissant, bien entendu, une porte ouverte au repentir.

Mais elle n'eut pas à se gendarmer. Le billet de Talazac respirait un respect inaltérable.

« Mademoiselle, lui écrivait-il, j'ai quitté si brusquement l'asile que vous avez eu la générosité de m'offrir que je n'ai eu ni le temps ni le plaisir de vous témoigner toute ma gratitude. Tout danger est maintenant passé, les poltrons mélangés d'imbéciles, entre les mains desquels j'ai failli tomber (j'en ai maintenant la certitude), ayant manqué au dernier moment de l'audace nécessaire pour mettre à exécution leurs projets élaborés avec tant de bravade.

» Un changement de ministère est imminent. C'est la fin de la crise. J'aurais été bien heureux, mademoiselle, de vous raconter de vive voix les derniers événements dans lesquels vous avez failli, par dévouement pour notre cause, vous trouver quelque peu jetée. Mais aller vous présenter mes hommages, ce serait

avouer à votre famille, qui l'ignore sans doute, la part que vous avez prise à mon salut. Je suis donc obligé, à mon bien profond regret, de vous les adresser sous enveloppe.

» Croyez, mademoiselle, qu'il n'en sont pas moins sincères, et veuillez agréer l'expression de la respectueuse reconnaissance de

» Paulin TALAZAC »

Antoinette ne laissa pas repartir la domestique avant de lui avoir donné un papier contenant ces quelques mots :

« Monsieur le député,

» Le péril une fois écarté, la discrétion était inutile. J'ai tout raconté à mon père qui, lui aussi, sera singulièrement heureux et fier de serrer la main à l'homme sur lequel a les yeux tout ce qui porte un cœur français.

» Votre toujours dévouée,

» Antoinette ALIBERT. »





VIII

LA LETTRE ANONYME

Du moment où le père a été mis au courant de l'aventure, pensa-t-il, après lecture de la réponse de la jeune fille, je suis tenu, sous peine d'être le plus mal élevé des hommes, d'aller lui faire une visite de remerciement, presque de digestion, puisque que j'ai déjeuné chez lui... à son insu.

Et il renvoya de nouveau Marie avertir de sa part M. le professeur Alibert que M. Talazac aurait l'honneur de passer chez lui, le lendemain même, vers les trois heures, trois heures et demie.

Ce qu'on épousseta le reps algérien du salon en attendant l'arrivée du grand homme, ce n'est rien que de le dire. Le professeur de philosophie sortit de leur boîte ses périodes les plus alambiquées, de véritables phrases de concours général, pour souhaiter la bienvenue à l'illustre orateur qui avait rompu le pain de

l'hospitalité, sinon avec lui, du moins avec sa fille.

Talazac ne fut pas en reste de congratulations, mais son étonnement fut vif de ne pas voir dans le salon M^{lle} Antoinette qui avait joué, dans le drame de son arrestation manquée, le principal personnage.

En effet, au moment où le coup de sonnette attendu avait retenti à la fois dans l'antichambre et dans le cœur du père Alibert, elle s'était éclipsée avec une prestesse indiquant son intention de ne pas assister à l'entrevue.

— Ma fille est un peu souffrante, se hâta d'intervenir le brave homme de père. Toutes ces péripéties, si émouvantes par elles-mêmes, l'ont particulièrement énervée. Que voulez-vous ? Ce n'est qu'une femme, presque une enfant.

— Qui a eu un courage et une perspicacité que bien peu d'hommes eussent montrés dans des circonstances analogues, riposta le député. Nous lui devons beaucoup, mes amis et moi, et j'aurais été heureux de la saluer et de la remercier en leur nom comme au mien.

Puis, comme on ne peut pas toujours se confondre en saluts, la conversation prit une tournure moins cérémonieuse. On causa latinité. Talazac, qui avait fait de bonnes études, parla de ses succès au concours. Mais l'absence d'Antoinette, sur qui Alibert avait compté pour mouvementer l'entretien, creusait des vides dans la causerie.

Tout à coup, la porte s'entr'ouvrit et M^{lle} Alibert entra à moitié dans le salon. Nous disons à moitié, parce qu'à peine y eut-elle posé un pied, qu'elle se retira

vivement en poussant un petit cri de fauvette effarouchée.

Talazac, qui s'était levé en l'apercevant, resta debout, se demandant pourquoi cette retraite et cette frayeur, aussi peu motivées l'une que l'autre.

Le professeur, non moins étonné, alla à la porte de la pièce et, rappelant sa fille dont la robe bruissait dans le corridor comme celle d'une femme qui s'enfuit, il l'obligea à rentrer, toute penaude.

— Eh bien ! dit-il très contrarié, c'est ainsi que tu reçois M. Talazac, qui veut bien se souvenir de ce que tu as essayé de faire pour lui, et qui prend la peine de venir t'en remercier ?

Comme réponse, elle leva sur Talazac des yeux si notoirement humides, qu'il devina qu'elle avait pleuré.

Cette découverte l'intrigua, mais il y a pour une femme, du matin à trois heures de l'après-midi, tant d'occasions de pleurer qu'il ne songea pas à s'attribuer cette preuve d'émotion.

Enfin elle s'assit ; Talazac reprit sa place dans le fauteuil, que le professeur avait avancé au milieu de la chambre comme un siège législatif, et les deux hommes reprirent la discussion universitaire au point où ils l'avaient laissée.

Mais Antoinette continuait à se capuchonner dans un mutisme frappant de contraste avec la bonne humeur loquace, qu'elle avait si largement déployée pendant toute l'opération du sauvetage de la veille.

Le débat tomba ensuite sur les livres rares, dont le vieil Alibert eût été fort amateur, si ses moyens lui

avaient permis de satisfaire sa bibliomanie. Sa fille, qui n'avait pas ouvert la bouche, l'ouvrit alors pour dire :

— Montre donc à M. Talazac cette ancienne édition des *Pensées* de Pascal, que tu as trouvée dernièrement à si bas prix. Elle est dans ton cabinet de travail, au premier rayon de la bibliothèque.

Le père Alibert, enchanté d'exhiber ce trésor, le seul qu'il lui eût été donné jusque-là de découvrir, sortit du salon et courut à ses livres, parmi lesquels il chercha assez longtemps la fameuse édition princeps.

Comme il ne revenait pas et qu'Antoinette persistait dans son attitude silencieuse et recueillie, Talazac se crut obligé de lui dire :

— Est-ce que réellement, mademoiselle, vous seriez plus souffrante que votre excellent père ne se l'imagine ?

— Je ne suis pas malade du tout, répliqua-t-elle.

— Alors, vous avez eu certainement quelque contrariété ?

Elle commença de la tête un mouvement négatif ; puis, comme emportée par la franchise de sa nature, elle tira de son corsage une lettre pliée en quatre, aux coins déjà salis, et, la lui mettant dans la main :

— Lisez ! fit-elle.

Avant que le père Alibert, qui retournait ses bouquins sans pouvoir y discerner le volume des *Pensées*, eût mis la main sur le précieux exemplaire, Talazac eut le temps de déchiffrer les lignes ci-dessous, dont l'écriture et l'orthographe n'avaient rien d'engageant :

« Ma petite demoiselle,

« Quand on fait la bégueule ou la prude, il faut au moins ne pas se laisser prendre. En résumé de tout ça, vous voulez vous faire passer pour une vertu, et on vous rencontre avec un beau monsieur dans les Champs-Élysées, à de drôles d'heures pour une jeune personne.

« Et avec ça qu'il ne vous embrassait pas tout le temps, sous votre parapluie. Non, il se gênait. Vous savez, si on le racontait à votre père, ce ne serait pas drôle pour vous.

« Eh bien ! celui qui vous prendra pour femme aura une jolie chance. Je t'en moque.

« UNE BONNE PETITE CAMARADE. »

Talazac eut un cri de stupéfaction :

— Ah ! c'est abominable !

Antoinette se leva de sa chaise et, tirant son mouchoir, elle alla à la fenêtre, feignant de regarder dans la rue, pour cacher des larmes qu'elle essuyait silencieusement.

Enfin, après avoir tamponné ses yeux rouges, elle se retourna du côté de Talazac, et lui dit d'une voix non encore raffermie :

— Je me suis creusé la tête pour deviner d'où cette infamie pouvait venir, moi qui ne connais à peu près personne.

— C'est peut-être moi, non pas vous, qu'on aura reconnu, fit observer Talazac, désolé d'avoir ainsi jeté

le trouble dans cette famille si simple, si obligeante, et à laquelle il ne voulait que du bien.

Il se trouvait, en outre, passablement gêné devant cette jeune fille, à laquelle il s'était bien gardé d'adresser le moindre compliment qui pût être interprété dans un sens seulement douteux. S'il y a au monde une situation ridicule, c'est celle d'un homme vis-à-vis d'une femme à qui il n'a jamais glissé un mot de travers, et qu'on l'accuse d'avoir séduite.

Il est, en effet, très délicat d'être obligé d'invoquer en ces termes le témoignage de sa prétendue victime :

« Vous êtes là pour attester que de ma vie je n'ai fait attention à vous. »

En ce qui concernait Antoinette, dont il était l'obligé, il n'avait pas cru devoir mêler la politique à la galanterie, voilà tout. Sa retenue était une marque de sa haute considération envers une honnête fille, dont le dévouement pour lui, ou plutôt pour les idées et les principes qu'il représentait, était évidemment pur de tout alliage.

La rentrée du père Alibert, apportant son Pascal finalement retrouvé dans le tiroir de la table de nuit, vint les tirer d'embarras. Le député, qui avait hâte de terminer sa visite, se récria sur la rareté de l'exemplaire et prit congé, non sans avoir insisté sur l'admiration respectueuse que lui inspirait la généreuse conduite de M^{lle} Alibert à son égard.

Elle le reconduisit, en compagnie de son père, jusque sur le palier, et l'accompagna d'un regard à la fois bienveillant et triste, dont le sens était :

« Ma réputation est flétrie, mais que la volonté de Dieu soit faite ! »

Cette lettre, aussi bête qu'anonyme et aussi dégoûtante que bête, le préoccupa quelque temps. En effet, elle ne pouvait venir d'une amie de cette jeune fille si distinguée, et qui, d'ailleurs, ne voyait certainement que des gens convenables. Il en conclut que la dénonciation partait de quelque ancienne maîtresse à lui, car il en avait eu dans tous les mondes, et il s'en rappelait qui étaient parfaitement capables de rédiger un morceau de ce goût et de cette littérature.

— Il suffit pourtant d'une scélérate de ce calibre pour perdre l'enfant la plus droite et la plus honnête. Voilà cette pauvre demoiselle bien récompensée de toutes les peines si désintéressées qu'elle a prises pour moi !

A quelques jours de là, il aperçut M^{lle} Alibert et son père à l'Assemblée, dans une tribune. Elle était tout en noir, avec un petit chapeau bloqué sur les yeux, comme pour protester par la sévérité de sa mise contre les racontars de la calomnie.

Talazac envoya aux Alibert un salut vague, qui aurait aussi bien pu s'adresser à tout autre spectateur. Il craignit de l'afficher par des politesses trop accentuées.

Antoinette était très pâle, avec des yeux très cernés. En sortant, la séance finie, il se rencontra dans le grand escalier avec le vieux professeur, qui avait peine à suivre sa fille, partie en avant pour aller retenir une voiture.

— Vous le voyez, je cours, Antoinette marche d'un vite !

— Et, interrogea Talazac avec quelque anxiété, mademoiselle votre fille se porte toujours bien ?

— Non, répondit le père Alibert, elle m'inquiète un peu. Elle est pâlotte, et puis triste, mais triste comme un bonnet de nuit.

Un bonnet de nuit, c'était tout dire. Le jeune député, à son tour, ne se montra pas beaucoup plus en train que cet objet de toilette, pendant toute la durée du trajet de Versailles à Paris, d'où plusieurs de ses collègues conclurent que les choses allaient de plus en plus mal et que le maréchal se préparait sans doute à faire encore des siennes.

Les révélations sur le complot de Limoges, la réponse patriotique du major Labordère à la tentative d'embauchage qu'il avait repoussée avec indignation, démontraient à quel point on avait eu raison de s'inquiéter.

— Nous avons évidemment côtoyé le coup d'Etat, pensait Talazac, et qui sait si l'échec de mon arrestation préméditée n'est pas une des causes de leur reculade de la dernière heure ? Il serait singulier que ce fût cette brave et si intéressante jeune fille qui nous eût sauvés tous. Franchement, pour ce que son énergie et sa vigilance lui ont rapporté, on ne peut pas dire qu'elle y ait mis la plus petite ambition personnelle.

Et, songeant à sa pâleur et à l'amincissement de ses joues, il eut un vrai remords.

— J'aurais bien pu me dissimuler avec un peu plus de précautions, se répétait-il, quand je la tenais accrochée à mon bras. C'était bien le moins, puisqu'elle avait si bien veillé sur moi, que je veillasse moins.

légèrement sur elle. Mais qui diable aurait pu soupçonner que, par cette pluie battante, quelqu'un allait nous reconnaître tous les deux ? Il faut qu'on nous ait épiés et suivis.

Ce fâcheux dénouement d'une aventure si heureusement engagée l'affectait d'autant plus qu'il était irréparable.

Deux mois se passèrent sans qu'il entendît parler de la généreuse enfant qui, après ce temps écoulé, avait plus que probablement repris sa sérénité, en voyant à quel point la calomnie avait peu su l'atteindre. Il descendait à pied la grande avenue des Champs-Élysées, se rendant à la Chambre, quand il remarqua, à dix pas, une grosse fille rouge, en tablier blanc, qui venait au devant de lui en souriant.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-elle quand elle fut à portée de la voix.

— Non.

— C'est moi que je suis la bonne de M^{lle} Alibert.

— En effet, je me demandais où je vous avais vue. Et vos maîtres vont bien ?

— Très bien ! dit l'Angevaine, excepté mademoiselle, qui est bien malade.

— Comment ! M^{lle} Alibert est malade ! Depuis bien peu de temps alors ? interrogea Talazac tout bouleversé.

— Oh ! mais malade à ne pas croire, insista la bonne. Voilà quinze jours que ça lui a pris. Elle tousse ! elle tousse ! On dit qu'elle veut rendre ses poumons.

Il se rappela alors la pâleur et l'amaigrissement d'Antoinette à cette séance déjà lointaine de l'assem-

blée, et son estomac se serra. Est-ce que par hasard cette lettre inepte, qui ne portait même pas de signature, aurait influé à ce point sur le moral de la pauvre enfant? Ce serait d'autant plus triste qu'il serait alors, lui, l'obligé de M^{lle} Alibert, la cause déterminante de sa maladie. Il pressa de questions l'Angevine, qui expliqua sa présence sur les hauteurs de la barrière de l'Etoile par la nécessité d'aller faire exécuter, par un pharmacien spécial, une ordonnance que le médecin venait d'écrire. Dans huit jours, si mademoiselle n'allait pas mieux, elle partirait pour Nice, parce que ces maladies-là se guérissaient seulement à Nice, que Clémence prononçait *Nix*.

— Elle est phthisique ! c'est navrant, se dit Talazac attendri, mais n'osant communiquer son émotion à la bonne qui s'empresserait sans doute de la recommander à sa maîtresse.

— Et elle n'est pas alitée ? demanda-t-il.

— Elle se lève dans l'après-midi et on la fait asseoir contre la fenêtre, le temps que je refais son lit, expliqua Clémence.

— Et si j'allais la voir, croyez-vous qu'elle me recevrait ? fit le député ; décidé à se rendre compte en personne de la nature de cette maladie si rapide.

— Bien sûr que mademoiselle vous recevra. Et puis, il y a monsieur. Venez à deux heures. Vous trouverez toujours quelqu'un.

Et l'Angevine repartit à la recherche de son pharmacien.





IX

LE TÉLÉGRAMME

Trois semaines auparavant, Antoinette avait convié la soumise Clémence à un tête-à-tête, dans sa chambre à coucher, fenêtres et portes closes.

— Vous savez, lui avait-t-elle remémoré en la regardant en pleine figure, que si je veux, vous serez arrêtée demain et dans quelques jours condamnée à six mois de prison ? Le savez-vous bien ? •

— Oui, mademoiselle, avait répondu la bonne, faute d'avoir autre chose à répondre.

— Ça suffit, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un frère ?

— Qui est jardinier. Oui, mademoiselle.

— Et où habite-t-il, votre frère ?

— Il est en place dans le département du Cher, tout près de Vierzon.

— Sait-il seulement lire et écrire ?

— Oh ! mademoiselle, s'exclama l'Angevine, froissée de ce doute. Pensez qu'il était fourrier dans son régiment, et qu'il tenait tous les comptes de sa compagnie. Il écrit comme un ange. Un ange n'écrit pas mieux.

— Et il met l'orthographe ?

— Oh ! pour l'orthographe, personne ne peut lutter avec lui.

— Alors, il vous écrit quelquefois ?

— Souvent, mademoiselle. Vous savez, nous sommes deux honnêtes paysans, et nous...

— Ne parlez pas de votre honnêteté, et montrez-moi une de ses lettres.

L'Angevine bondit jusqu'à sa mansarde et tira d'un meuble jaune, plaqué en citronnier, un paquet de lettres maintenues dans leur ordre chronologique par une faveur bleue.

Elle redescendit, tenant à la main cette correspondance, dont Antoinette dénoua flegmatiquement les cordons.

Ces épîtres fraternelles étaient prétentieuses en diable, mais orthographiées et moulées d'une main jalouse de faire apprécier en dehors ses mérites calligraphiques.

— Avec un peu moins d'application, ça pourra aller, dit-elle tout haut, quoiqu'elle se parlât à elle-même.

Puis, s'adressant à Clémence, elle reprit :

— Votre frère connaît-il dans le pays les personnes riches ou nobles dont il pourrait vous envoyer les noms ?

— Oh ! répliqua la bonne, là-bas il n'y a que la noblesse. Il m'a souvent nommé plusieurs de ces messieurs, mais vous me pardonneriez, mademoiselle, je n'ai pas du tout la mémoire des noms.

— Eh bien ! écrivez-lui qu'il vous envoie une liste des personnes importantes du pays, avec leur âge et, approximativement, le chiffre de leur fortune. Je vous apprendrai plus tard ce que vous aurez à faire.

Et elle congédia la bonne, qui transmit le soir même à son frère le jardinier les prescriptions de mademoiselle, en le suppliant de s'y conformer religieusement.

Peut-être l'aventure des couverts était-elle arrivée jusqu'à lui. Le fait est que, le surlendemain, Clémence recevait tous les documents demandés, de telle sorte que sa maîtresse n'eut que l'embarras de choisir, parmi les noms de la noblesse locale, celui qui lui sembla le plus sonore et le plus respectable au point de vue du chiffre de rentes qui s'y rattachait.

Elle s'arrêta à celui de M. Francisque d'Alaman, qui était comme âgé de vingt-huit ans, portant le titre de vicomte et possédant en bien-fonds une soixantedizaine de mille livres de revenu.

Elle tira de sa poche le brouillon d'une lettre toute préparée, dont elle remplit quelques blancs laissés à dessein, et qu'elle signa Francisque d'Alaman.

— Vous allez immédiatement faire parvenir ce papier à votre frère, dit-elle délibérément à l'Angevaine. Vous le prierez de le recopier d'une écriture plus rapide que celle de ses lettres ordinaires qui semblent venir d'un professeur d'écriture. Il insérera sa copie

dans une enveloppe sur laquelle il mettra cette adresse :

Mademoiselle Antoinette Alibert,
126, rue Saint-Antoine.

Après quoi, il la cachètera soigneusement et la jettera à la poste.

Vierzon serait une grande ville, si l'importance d'une cité se jugeait au nombre des ragots qui s'y échangent et à la quantité de bavardages que le Cher roule dans ses flots rarement tumultueux. Les départements de l'Indre, du Cher, de l'Indre-et-Loire et la majeure partie du Berri auquel le fils cadet de Charles X a emprunté le titre nobiliaire sous lequel le sellier Louvel n'a pas hésité à le mettre à mal, ont, plus qu'aucune autre portion de la France, gardé le culte de nos rois légitimes. Nous avons connu là de véritables druides de monarchie et de catholicisme. On y recueillerait des détritüs avec lesquels un Cuvier politique reconstruirait des siècles de féodalité.

Les légitimistes de ces contrées ne sont pas militants comme les Bretons ou fanatiques comme les Avignonnais; mais pour être plus obscurs, ils n'en sont que plus convaincus. L'opposition à la République, et naguère encore à l'Empire, s'y est manifestée par une abstention digne et une simple lutte de salons, où les armes étaient chargées à sel, un sel d'épigrammes et de bons mots qui nous paraîtraient d'un autre âge, mais qui n'en sont peut-être que plus respectables.

Parmi les irréconciliables dans cette hostilité qui

n'arrivait pas jusqu'à ceux qu'elle visait, faute de chemins de fer suffisants, le vicomte Francisque d'Alaman se distinguait entre tous. Rien n'eût été plus conforme à ses appétits sensuels et à ses goûts mondains, que d'aller manger ses soixante-dix mille francs de rente dans les restaurants des boulevards, mais il « boudait » Paris. Il voulait ignorer ce qui s'y passait. Quand on prononçait devant lui le nom d'un des hommes qui occupaient l'attention publique, il se tenait les côtes, en s'écriant :

« Qu'est-ce que c'est encore que ce monsieur-là ? »

Il s'était fait chasseur, comme si ses sentiments, froissés par le spectacle de l'orgie révolutionnaire, n'avaient plus d'autre refuge que les forêts et leur solitude. D'ailleurs, porté aux aventures, et promenant chez la noblesse du département des cheveux châtains et des yeux bleus qui y étaient fort appréciés.

Jean Goulard avait quelquefois porté des pêches au château du vicomte, et, sans se rendre compte des motifs qui avaient dicté à sa sœur la lettre où elle lui demandait de lui composer un petit annuaire de la gentilhommerie du département, il avait mêlé à la liste le nom de M. d'Alaman, à qui, du reste, il n'avait jamais parlé et qui ne l'avait jamais honoré d'un regard.

Jean Goulard fut extrêmement surpris d'avoir à écrire de sa main une lettre signée du vicomte à M^{lle} Alibert chez qui servait Clémence, sa coupable sœur. Il aurait bien réclamé d'elle quelques explications, mais l'Angevaine n'eût été capable de lui en fournir qu'à la condition d'être elle-même renseignée

par mademoiselle, qui ne confiait ses petites affaires à sa domestique que quand elle ne pouvait absolument pas faire autrement.

Il fallait donc qu'il s'exécutât comme Clémence s'était exécutée, sans comprendre.

Antoinette s'écrivit ainsi cinq lettres, qu'elle se fit adresser de Vierzon, sous la signature adoptée. La première était une déclaration respectueuse, la seconde un aveu brûlant, la cinquième une demande en mariage.

Quand le stock épistolaire lui parut suffisant, elle fit prévenir un matin son père qu'elle désirait lui parler, avant qu'il partît pour sa classe. Le père Alibert, peu habitué à ces façons solennelles, se hâta d'aller au devant de sa fille, qui venait précisément à lui, et tous deux entrèrent dans la pièce inculte où le vieux professeur entassait ses bouquins et ses sophismes.

— Il y a une chose que je ne t'ai pas dite, commença Antoinette : A la distribution des prix du lycée Charlemagne, j'étais placée sur une banquette un peu à droite, au quatrième rang. Te rappelles-tu ?

— Oui, oui, je me rappelle très bien, puisque nous étions ensemble, fit Alibert.

— Alors, continua-t-elle, tu as très probablement remarqué un jeune homme, de vingt-huit ans environ, qui était à deux banquettes plus loin et qui, après le discours du proviseur, a changé de place pour venir s'asseoir à côté de moi ?

— Non, ça, non, répondit le père... Ah ! attends donc ! Un gros blondin ?

— Je ne sais pas au juste... se hâta de dire Antoinette, je l'ai si peu regardé.

— Et ce jeune homme ? insista Alibert.

— Il m'avait adressé deux ou trois paroles. Il avait son frère... ou son cousin parmi les lauréats le plus souvent nommés. Il me l'a montré... C'était un charmant enfant à l'air tout à fait intelligent.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il y a un mois, ce jeune homme, dont je ne connaissais ni le nom ni la famille, et que je ne reconnaîtrais même pas dans la rue... tu vas rire... j'en ai ri moi-même...

— Non, je ne rirai pas... va toujours !...

— Ce jeune homme m'a écrit plusieurs lettres auxquelles je n'ai jamais répondu, naturellement, et que je n'ai pas voulu te montrer parce que je n'y attachais aucune importance et aussi parce que j'étais un peu honteuse.

— Bah ! que te disait-il donc ? demanda le professeur en ouvrant de grands yeux.

— Des stupidités et des folies ; mais hier, j'ai reçu un billet très court, celui-là, quoique très significatif, dit-elle en riant, car il m'y demande ma main.

Et tendant à son père ébahi un paquet d'enveloppes... habitées, elle ajouta :

— Tiens ! voilà toute sa correspondance.

Toujours méticuleux, le père Alibert procéda par ordre de dates, et se cabra d'étonnement autant que d'émotion, à l'énumération des titres et des biens-fonds que ce gentilhomme de... rencontre étalait sous ses yeux charmés.

— Comment ! s'écriait-il avec candeur, soixante-dix mille livres de rente, et il veut t'épouser !

— Mais, dame ! il paraît que oui, répondait Antoinette. Je t'ai prévenu parce qu'il est probable qu'après m'avoir ainsi avertie, il va t'adresser, à toi, personnellement, une demande officielle.

— Oh ! mais c'est un rêve, s'exclamait le bonhomme démonté par le sang-froid de sa fille. Et que devrais-je répondre ? fit-il malicieusement.

Les regards d'Antoinette se voilèrent, et elle égreña d'une voix tremblante ces mots qui jetèrent le vieux professeur hors de lui :

— Tu lui répondras que je refuse.

— Tu refuses?... ah ! oui ! je devine... à cause de Ludovic ? Voilà qui est bien ! voilà qui est très bien ! fit Alibert, les larmes aux yeux.

Mais Antoinette eut un mouvement de tête mélancolique, qui fit comprendre au vieil Alibert que Ludovic n'était pour rien, ou presque rien, dans la résolution de sa fille.

— Je n'épouserai pas plus M. Fornerot que le vicomte d'Alaman, dit-elle. Mon parti est pris. Je ne me marierai pas.

— Ah ! mon Dieu ! quel chagrin tu me fais ! dit le professeur affolé. Comment ! pas même Ludovic ?

Ce « pas même Ludovic », signifiait pour lui et pour elle : ce Ludovic est de si peu d'importance qu'on peut en faire son mari sans que ça engage à quoi que ce soit.

Le père Alibert, décontenancé par ce changement de front, essaya inutilement de recourir à la méthode de Descartes, pour en déduire les motifs. Les questions qu'il posa à sa fille restèrent sans réponse, et,

comme il devenait de jour en jour plus pressant dans ses interrogatoires, après avoir pris le parti de n'épouser ni le vicomte ni Fornerot, elle en prit un autre : celui de tomber malade...

Elle se mit à tousser, à tousser comme une jeune malade qui n'attend que la chute des feuilles pour faire ses paquets. Ce fut alors qu'Alibert parla de l'envoyer à Nice, que Clémence persistait à appeler *Nix*.

Cependant, cette phtisie, toute pulmonaire qu'elle pût être, n'empêcha pas la moribonde de signifier à sa bonne, devenue son esclave, cet ordre sans réplique :

— Vous irez, après le déjeuner, vous promener aux Champs-Élysées, au dessous, non au-dessus, de la rue Ponthieu. Vous arpenterez l'avenue jusqu'à deux heures et demie, et, si vous rencontrez M. Talazac se rendant à la Chambre, vous l'aborderez, ou plutôt vous ferez en sorte qu'il vous aborde. Vous lui raconterez alors que je suis très souffrante, et que les médecins m'ont ordonné de passer le reste de l'hiver dans le Midi. Vous ajouterez que mon père serait très heureux de le recevoir.

Et l'Angevaine ayant accompli sa mission avec cette intelligence que développe la peur de coucher le soir aux Madelonnettes, on n'attendait plus rue Saint-Antoine, 126, au quatrième, à gauche, que la visite du grand orateur, à l'énergie et à la prévoyance duquel on attribuait généralement l'insuccès du complot mac-mahonien.

Il arriva, en effet, très anxieux sur l'état de santé de sa jeune amie, et un peu préoccupé de la situation

que le hasard lui avait créée vis-à-vis d'elle. Mais ses remords firent place à une profonde pitié, quand il vit cette grande jeune fille qui, peu de temps auparavant, avait parcouru avec lui d'un pas allègre la distance qui sépare la rue de Ponthieu de la rue Saint-Antoine, affalée, blafarde et émaciée dans un fauteuil, entre les oreillettes duquel elle semblait près de disparaître tout entière.

Le mouvement de surprise douloureuse, qu'il eut quelque peine à réprimer, fut immédiatement relevé par Antoinette qui lui dit d'une voix résignée :

— Vous me trouvez changée, n'est-ce pas ? Pensez donc : je tousse toujours et je ne mange pas, de sorte que mes forces s'épuisent sans qu'il me soit permis de les réparer.

Son père, debout, la main sur le dossier du fauteuil, regarda alternativement Antoinette et Talazac, comme pour consulter celui-ci sur l'état morbide de celle-la.

Ce regard voulait certainement dire :

— Avouez franchement qu'elle est perdue.

Aussi le visiteur n'y répondit-il pas, et se contenta-t-il de scruter cette figure, naguère encore si vivante et maintenant sans expression et sans éclat. Depuis leur dernière entrevue, les yeux de la jeune fille s'étaient cernés et creusés à croire qu'on les avait enfoncés avec le pouce. La poitrine s'était rentrée, la voix s'était éteinte. Que de ravages en quelques semaines !

Lui, si loquace à l'occasion, il ne savait absolument que dire.

— Ce ne sera rien, répétait-il au hasard. Dès que

les chaleurs reviendront, vous reprendrez toutes vos couleurs.

L'Angevaine allait et venait, très affairée, apportant des potions qu'elle remuait avec de petites cuillères et qu'Antoinette repoussait d'un geste fatigué, comme une femme condamnée à mort, qui refuse dédaigneusement les sursis qu'on lui offre.

Elle détourna la conversation de ses propres misères pour s'inquiéter des modifications politiques dues aux élections récentes :

— Eh bien ! dit-elle, vous voilà heureux. Tout marche à merveille maintenant ; ni vous ni les vôtres n'avez plus rien à craindre.

Mais Talazac eût rougi de faire intervenir sa personnalité au milieu du désastre qui menaçait la famille Alibert.

— Une fille unique, pensait-il ; pauvre homme !

Ce qui le navrait, c'était le peu d'illusions que se faisait Antoinette ; car, contrairement aux malades atteints de phtisie, et qui font pour l'avenir des projets d'autant plus brillants que la mort est plus proche, elle rejetait obstinément tout espoir de guérison.

— A quoi bon me monter la tête, monsieur Talazac ! En mettant les choses au pire, comme elle y sont peut-être, je n'en aurai qu'une surprise plus agréable, si j'en réchappe.

Il ouvrait la bouche pour répondre, sans trop savoir ce qu'il répondrait, quand un coup de sonnette lui rendit le service d'arrêter sa réplique au passage.

C'était un employé du télégraphe qui apportait une dépêche pour M^{lle} Alibert.

Celle-ci l'ouvrit, jeta les yeux sur la signature et laissa tomber de sa main débile le télégramme, que Talazac s'empressa de ramasser.

— Laissez donc ! laissez ! monsieur. supplia Antoinette. Je sais ce que c'est. Ne vous donnez pas la peine !

Mais le père Alibert avait pris la dépêche des mains du député, et la parcourut d'un regard.

— Comment ! c'est de ce monsieur ! et il se mit en position pour la lire tout haut.

— Papa ! papa ! je t'en prie. M. Talazac n'est pas venu ici pour s'occuper de ces enfantillages.

— M. Talazac est un ami, répliqua le professeur. Je suis sûr qu'il ne demandera qu'à nous prêter, dans cette délicate affaire, l'appui de son jugement si sain et si désintéressé.

Et il lut les vingt mots suivants :

« Mademoiselle Alibert, 126, rue Saint-Antoine.

» Serai après-demain Paris. Tiens à me présenter à monsieur votre père.

« D'ALAMAN. »

Alors, malgré les : « Tais-toi ! » et les : « Je t'en prie ! » de sa fille, il expliqua au député en visite que ce « d'Alaman » était simplement un millionnaire qui exprimait dans cette dépêche laconique l'intention de venir demander en personne la main d'Antoinette, qu'il avait déjà demandée par lettres. La jeune fille, pressée et sollicitée par son père, avait résolument répondu : Non ! Peut-être M. Talazac arriverait-il à lui faire changer d'avis.

— En effet, dit celui-ci. Un millionnaire devient une rareté qui mérite peut-être de fixer quelque temps l'attention... Ah ! je vois ce que c'est, ses millions ne sont pas à la hauteur de ses années...

— Mais non ! Puisque vous voulez tout savoir, il est jeune, vingt-huit ans, fit Antoinette d'une voix détachée des biens de ce monde.

— Il est jeune ? Et bien ?

— Très bien, autant que je me le rappelle, dit-elle avec un sourire.

— Alors, il veut vous calfeutrer là-bas, dans le Cher, au fond de quelque vieux château à mourir d'ennui.

— Il m'a, au contraire, assuré qu'il viendrait s'installer à Paris le lendemain de notre mariage.

— Mais alors, je ne vois plus de prétexte à refus, conclut Talazac étonné.

— Cela tient, répondit-elle, à ce que vous m'avez tout demandé, excepté si je l'aimais.

— Oh ! un millionnaire ! on l'aime toujours assez pour l'épouser, répliqua-t-il gaiement.

— Oui, mais je m'aime trop, moi, pour en faire mon mari.

Et, pour couper court à ce dialogue qui, tout léger qu'il fût, semblait lui devenir de plus en plus pénible, elle dit sèchement à son père :

— Demain, ou même ce soir, tu me feras l'amitié d'écrire au vicomte d'Alaman que sa visite est inutile et que tu le pries de vouloir bien s'en abstenir. Il est vrai que le plus sûr moyen de le guérir serait de me montrer à lui dans l'état où je suis... Il retournerait bien vite dans sa province.

— Allons donc ! dit Talazac, est-ce qu'un peu de pâleur a jamais enlaidi une jeune fille ? Songez, mademoiselle, que vous seriez vicomtesse.

— Je ne connais qu'une noblesse : celle du talent, dit Antoinette, en dardant sur le jeune et illustre orateur des yeux pénétrants.

Ce regard fut pour lui comme la clef du mystère.

— Ah ! ça, se dit-il, pour ne pas épouser celui-là, en aimerait-elle un autre ? Et cet autre ? est-ce que, par hasard... ?

Et, en y réfléchissant, en effet, elle n'aurait pas sacrifié au premier venu un jeune homme aussi avantagé de la naissance, de la nature et de la fortune. Un millionnaire du talent avait seul qualité pour le disputer à un propriétaire aussi foncier. Or, en regardant autour d'elle, il ne voyait que lui dont la réputation fût susceptible de contrebalancer dans l'esprit de la jeune fille du professeur les lingots du beau Vierzonnaï. Il sonda instantanément cet abîme, et le trouva d'une profondeur vertigineuse.

— Comment ! cette fille exaltée aurait rêvé de moi, au point de briser, sans regret, en mon honneur, un avenir inespéré ! Mais, ce serait fou de sa part et épouvantable pour moi !

Et, procédant par induction et par déduction, il pensa que sa maladie avait vraisemblablement la même source que son refus. C'était très peu de temps après sa rentrée, à lui, dans le monde politique, après une éclipse de deux jours, qu'elle avait senti les premières atteintes de son mal. Il le savait par l'Angevine, qui le lui avait confié quand ils s'étaient rencontrés sur l'asphalte des

Champs-Élysées. Cette fille qui arrivait de son village avait évidemment dit la vérité. La phtisie et la ruine, tels étaient les fruits amers que cette intelligente et presque héroïque jeune personne avait recueillis de son dévouement, et ces fruits, c'était lui-même qui les lui offrait, de sa main inconsciemment criminelle.

A partir de cette révélation muette, sa visite ne fut plus qu'une tentative d'évasion. Il ne savait plus que répondre aux compliments onctueux du père Alibert, et dévalait insensiblement vers la porte.

— Adieu, mademoiselle, adieu, dit-il enfin dans une sorte d'étrangement. Partez pour Nice et revenez-nous tout à fait forte. C'est la force qui vous manque, ce n'est pas le courage.

— Du courage, vous avez raison, il m'en faut, et beaucoup; adieu, monsieur, répondit Antoinette en se replongeant la tête dans les oreillettes de son fauteuil.

Talazac, à peine dehors, se jeta dans une voiture fermée, dont il baissa les stores, pour s'isoler davantage encore dans ses réflexions, car il ne pouvait risquer quatre tours de roues dans la rue sans être appréhendé par quelque solliciteur ou quelque ami qui ne le lâchait plus.

Il se sentait envahi par une grande tristesse, et ne pouvait arracher sa pensée de cette enfant, étendue blafarde, une couverture sur les genoux, et grelottant de ce froid de la maladie contre lequel tout chauffage est impuissant. Était-il possible que ce fût là son œuvre ! Non, cela n'était pas. Elle portait évidemment en elle les germes de la phtisie qui la dévorait, quand elle l'avait vu pour la première fois chez M^{me} Maunoir. Ses

élans, ses besoins de sacrifice, la hâte qu'elle avait mise à aller jusqu'au fond de la rue de Ponthieu, par la pluie qui menaçait, lui offrir protection et asile en cas d'attentat, tout cela indiquait une femme agissant sous l'empire d'une sorte d'ébranlement nerveux.

Qu'elle l'eût connu, ou non, elle serait morte tout de même. Le malheur était qu'il fût devenu, sans s'en douter et sans le vouloir, l'idée fixe sur laquelle se concentrait sa maladie. Cependant elle avait toutes les apparences de la santé. Elle le voit, et, juste le lendemain même, elle tombe malade et s'alite. Coïncidence à jamais déplorable !

Pourtant, que faire ? Il n'allait pas, à coup sûr, s'amuser à l'épouser pour réparer une faute qu'il n'avait jamais commise, lui qui réparait d'ordinaire si peu celles qu'il commettait. D'ailleurs, le mariage et lui n'avaient jamais passé par la même porte. D'autre part, laisser dépérir de consommation cette pauvre et brave jeune fille dont le seul crime était, l'ayant cru en danger, d'avoir voulu le sauver, c'était un puits de remords qui se creuserait chaque jour plus profondément sous ses pas.

Puis, en passant la revue mentale des nombreuses femmes qui s'étaient déjà jetées à ses pieds... et à sa tête, il en arriva à se tenir ce raisonnement criminel, mais bien humain :

« Ma foi, du moment où elle s'est éprise pour moi d'une passion qui la pousse à refuser des partis de soixante-quinze mille livres de rente, et met, de plus, sa vie en danger, pourquoi n'en ferais-je pas ma maîtresse, puisque mon horreur du mariage m'interdit

d'en faire ma femme? Elle est malade, et tous les remèdes ont échoué jusqu'à présent. Qui sait? celui-là réussira peut-être.

Il trouva quelque charme à cette idée saugrenue. Si elle l'aimait aussi profondément qu'il était tenté de le croire, elle accepterait cette solution qui, toute imparfaite qu'elle fût, était certainement préférable au trépas qui la menaçait. Si elle la repoussait, c'est que son amour ne la possédait pas tout entière, puisqu'il n'était pas de force à lui faire tout sacrifier, même l'honneur, que les femmes, d'ailleurs, sacrifient presque toujours avant tout le reste.

Dans ce second cas, sa conscience retrouverait le repos, car ce ne serait plus lui qui la tuerait, mais bien elle qui voudrait mourir. Il avait, en outre, le droit de supposer que cette petite bourgeoisillonne ne poussait pas l'audace jusqu'à prétendre à porter son nom, et qu'elle serait peut-être extrêmement honorée qu'il laissât tomber sur elle un de ses regards, comme il en avait tant fait tomber sur d'autres.

Enfin, M^{lle} Alibert n'était pas quelconque. La résolution qu'elle avait déployée, au moment où les bruits de coup d'État agitaient Paris, la mettait hors de pair avec tant d'autres qui n'auraient su que gémir et trembler. Elle n'était pas jolie, mais au bout de huit jours toutes les femmes se ressemblent pour celui qui les possède. Puis, avantage à considérer, elle serait à lui seul, ce qui le changerait.

Il se rappela heureusement que le père Alibert, au début de la conversation qu'il avait eue avec lui, avait recommandé chaudement un jeune employé dont lui,

Talazac, avait promis de s'occuper, ce qui ne l'avait pas empêché d'oublier son nom. Aller le redemander était un prétexte à une seconde visite. Il avait appris, de la bouche même du philosophe, que de deux à quatre heures, sauf le jeudi, il était invariablement dans sa chaire du collège Charlemagne, dans les attributs d'un homme nourri aux sources les plus pures de la philosophie cartésienne.

Il avait donc la certitude de rencontrer M^{lle} Alibert seule, dans son fauteuil. Il la prierait de le renseigner sur l'employé auquel son père semblait prendre un si vif intérêt et, quand l'occasion s'en présenterait, il saurait bien aborder un autre sujet plus palpitant pour tous deux.

Le lendemain, il retourna rue Saint-Antoine, comme un homme qui a oublié un parapluie dans une maison visitée la veille, et qui vient le rechercher. Le parapluie, c'était le nom du jeune expéditionnaire, qui encore une fois se rendait utile sans s'en douter, et servait inconsciemment aux combinaisons de celle à qui il élevait des autels dans son cœur.

Quand l'Angevaine annonça M. Talazac à Antoinette, qui profitait de l'absence de son père pour manger une aile de poulet froid, grâce à laquelle elle aurait le droit de ne pas toucher à son dîner, elle s'essuya vivement les lèvres, passa au salon dans sa robe de chambre, et tomba sur son fauteuil, dans la pose qu'elle avait adoptée depuis son commencement d'agonie.

— Mademoiselle, dit Talazac, entrant, l'excuse à la bouche, voudrez bien me pardonner. Monsieur votre

père... Mais, comment allez-vous depuis hier ? Vos couleurs paraissent un peu revenues.

— Elles sont revenues pour repartir, répondit Antoinette, laissant ainsi supposer au député que l'émotion provoquée par sa présence subite lui avait ainsi teinté les joues.

— Monsieur votre père, reprit-il, m'a hier recommandé un ami de votre famille, expéditionnaire à l'Hôtel-de-Ville, au bureau... au bureau... je ne sais plus trop à quel bureau... et qui se nomme... qui se nomme...

Antoinette ignorait que son père eût traité avec Talazac la question de l'avancement de Ludovic. Elle trembla qu'il n'eût en même temps abordé celle du mariage projeté entre elle et ce chevalier du grattoir.

— Je ne connais pas plus que vous le nom que vous cherchez, dit-elle, c'est quelque ami de mon père, qui l'aura chargé de s'occuper de cette petite affaire. Elle n'a aucune importance. Ne vous en tourmentez pas, je vous prie.

Elle tenait, en outre, à ce que l'infortuné Fornerot n'obtînt, à aucun prix, une amélioration pécuniaire qui, en modifiant sa position, eût rapproché d'autant la réalisation de ses rêves de futur époux. Elle le lâcha donc avec tout le sang-froid dont elle était capable :

— Vous devez être accablé de demandes de ce genre, fit-elle. Je ne comprends pas comment vous avez le courage, et surtout la bonté, de vous occuper de tous ces solliciteurs.

— J'avais pensé que vous vous intéressiez à celui-

là. répondit-il gracieusement. Il n'en fallait pas plus pour que je m'y intéressasse également.

— Vous voyez comme je m'y intéresse, riposta-t-elle, je ne puis même pas vous dire son nom.

Cependant Talazac s'était assis, sur le coin d'une chaise placée près d'elle, dans l'attitude d'un médecin qui se penche sur sa malade pour lui tâter le pouls. Il lui prit en effet la main, qu'elle lui laissa prendre.

— Toujours un peu de fièvre? demanda-t-il.

— Toujours. Mais ce n'est rien maintenant. Ce sont les nuits qui sont terribles.

Il sauta sur cette confidence pour lui raconter que, lui aussi, il avait eu la fièvre, sans motif apparent, pendant la soirée de la veille. Il avait tourné dans son appartement, piétinant pendant plus de trois heures sans pouvoir rester en place.

— Je vous revoyais constamment, ajouta-t-il, allongée comme maintenant dans votre large fauteuil, où vous tenez si peu de place. Il me semblait que j'étais encore à côté de vous. C'était une espèce d'hallucination.





X

VAINES TENTATIVES



ANTOINETTE, redevenant subitement petite fille, affecta d'écouter ce récit avec le plus sympathique intérêt.

« Comment ! il avait eu la fièvre ! Il fallait qu'il se soignât. C'était si atroce. Voir passer des ombres devant ses yeux, sentir ses tempes battre à vous faire éclater le crâne, passer d'une chaleur étouffante à un froid glacial, rien de plus anéantissant. Elle connaissait cela, elle qui subissait ce supplice douze heures sur vingt-quatre. »

Talazac, désarçonné par tant de candeur, se leva pour sortir, puis, se rassit, après avoir rapproché sa chaise.

Alors le contact le grisa peu à peu. Il reprit les choses du commencement, c'est-à-dire du moment où elle était entrée chez lui, le soir, quand il s'attendait à

tout excepté à cette visite, d'autant plus charmante qu'elle était plus imprévue. Il s'excusa profondément de l'impardonnable grossièreté dont il avait fait preuve en lui prenant brutalement la main, pour la forcer à s'asseoir sur le même canapé que lui...

— Ne parlons pas de cela, interrompit-elle, comme pour éloigner un souvenir douloureux.

— Parlons-en, au contraire, et affirmez-moi que vous ne m'en voulez plus.

— Je vous pardonne, car si quelqu'un a eu tort, c'est moi. J'aurais pu me contenter de vous écrire et de vous faire porter mon mot par la bonne. Mais j'ai eu peur de quelque maladresse de cette fille, et comme il s'agissait de votre liberté, de mieux peut-être, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis embarquée pour aller en personne vous trouver chez vous. Maintenant, je puis vous l'avouer, ajouta-t-elle avec une gaieté amicale, j'ai redescendu trois fois votre escalier avant de me décider à sonner à votre porte.

— Je vous effrayais donc bien ? demanda-t-il d'un ton qui sollicitait une réponse à double entente.

— Non, vous m'imposiez. Enfin je ne sais pas pourquoi, mais j'avais une belle peur.

Talazac rapprocha encore sa chaise, au point qu'elle ne faisait plus qu'un avec le fauteuil. Puis, il devint éloquent. Il reprocha à une jeune fille intelligente et distinguée, comme elle, de se consumer dans un milieu qui n'était pas le sien. Elle avait été créée pour autre chose que de surveiller une bonne. Est-ce qu'elle ne sentait pas de temps en temps le besoin de changer d'atmosphère intellectuelle ? Ce n'était réellement pas

la peine de savoir trois langues pour n'arriver à en parler aucune, car, pour les paroles qu'elle échangeait, pendant les repas, avec son père, on pouvait dire que la langue française elle-même ne lui servait pas.

Antoinette, confiante comme on l'est à son âge, lui avoua qu'en effet, la source de sa maladie était probablement dans l'ennui profond que la solitude où elle vivait répandait autour d'elle. Si seulement elle avait eu une sœur ! oh ! comme elle l'aurait aimée ! Mais voilà. Elle n'avait pas de sœur.

— Et, hasarda Talazac, ce jeune homme ? L'existence qu'il vous aurait faite aurait cependant rompu la monotonie de celle que vous menez.

— J'aurais pu aimer une sœur, répondit gravement Antoinette, mais jamais je n'aimerai un homme. Si je suis triste, au moins suis-je seule avec ma tristesse, c'est déjà quelque chose.

— Cependant, il vous adore, car il ne faut pas moins qu'une réelle adoration pour qu'il vous ait demandé votre main, lui qui est riche, noble et jeune, à vous qui, en somme, n'avez aucune fortune.

— Peut-être est-ce parce qu'il m'adore que je ne peux pas le souffrir, répondit-elle pour terminer un débat pénible.

— Et que vous écrit-il donc ? interrogea curieusement le jeune député, désireux de voir comment on pouvait bien s'y prendre pour demander la main d'une femme.

— Il m'écrivait des choses qui m'étaient si parfaitement indifférentes que j'ai laissé inachevées la plupart de ses lettres.

— Eh bien ! montrez-les moi, nous les achèverons ensemble. Voulez-vous ? fit-il, pensant qu'une fois sur le terrain des déclarations d'amour, ils s'arrangerai facilement pour prendre la place du vicomte d'Alaman.

Elle résista longtemps, arguant qu'elle en avait perdu plusieurs ; que d'ailleurs elle les avait remises à son père, et qu'enfin, c'était si niais, ce genre de littérature, qu'elle ne pourrait pas supporter, sans rougir jusqu'au blanc des yeux, la lecture des enfantillages qu'elle avait inspirés.

Enfin, comme il n'en démordait pas, elle lui indiqua d'un geste ennuyé un coffret, placé sur un guéridon en acajou déverni. C'était là que dormaient les épîtres signées du beau Francisque. Talazac en récolta cinq, qu'il déplia et lut posément l'une après l'autre, ce qui était un prétexte pour prolonger sa visite. Antoinette était la première à tourner en ridicule les phrases brûlantes, qu'elle avait échafaudées elle-même dans le silence de la chambre à coucher. Elle lui faisait remarquer tout ce que ces expressions, qu'on trouverait peut-être ravissantes venant d'un être aimé, ont d'émphatique et de fastidieux émanant d'un inconnu.

— En résumé, dit-elle en reficelant le paquet, vous voyez comme tout cela sent la province.

Talazac, au contraire, était extrêmement frappé d'une telle persistance de passion chez un jeune homme de race et de plaisirs, à qui les distractions ne manquaient certainement pas. Il en conçut pour Antoinette une sorte de ce respect admiratif qu'on éprouve pour toute personne qui semble posséder en elle un charme, quelque chose comme un don d'enivrement

auquel il est presque impossible de se soustraire. Il n'y aurait plus rien d'étonnant à ce qu'il s'y laissât prendre puisqu'un autre s'y était pris, et pour l'avoir regardée une heure durant, à la distribution du lycée Charlemagne.

Il est vrai que, ce que n'ont pas assez souvent les belles, elle avait l'étrangeté. Les circonstances dans lesquelles il lui avait été donné de la connaître ajoutaient, du reste, une forte dose de piment à la bizarrerie de cette nature indépendante qui, sans un sou vaillant, crachait sur des millions.

Tout en subissant le contre-coup de la situation qu'Antoinette avait su se créer auprès de lui, il resta assez maître de lui-même pour essayer de « l'entortiller. » Il lui donna à entendre qu'ils étaient l'un et l'autre trop au-dessus du vulgaire pour ne pas trouver en se concertant les moyens de s'arracher, lui, à sa vie bruyante en venant s'isoler auprès d'elle, elle, à sa vie contemplative en consentant à aller se distraire auprès de lui.

Elle l'écouta attentivement égrener son chapelet de galanteries, et déployer toutes les ressources d'un art oratoire où il ne comptait que des triomphes. Ses différents exordes par insinuation aboutirent enfin à une déclaration en forme, avec serrements de main, sanglots dans la voix et même quelques larmes.

Elle les vit sans trop de révolte tomber des yeux de Talazac sur le bras de son fauteuil. Elle aussi, laissait ses regards se voiler. Après une période dont la chaleur eût été inquiétante pour toute autre, elle se décida enfin à répondre et à s'expliquer.

— Mon ami, dit-elle lentement comme une femme qui tient à savourer son bonheur, mon ami, jamais, si vous n'aviez parlé le premier, vous n'auriez su que je vous aimais ! Je serais morte, car soyez sûr, que je n'en avais pas pour deux mois, et j'aurais emporté mon secret dans la tombe. Vous savez maintenant pourquoi j'ai refusé si obstinément le vicomte d'Alaman dont vous avez lu les lettres, ridicules peut-être, mais à coup sûr sincères. Je n'ai pas eu un instant d'hésitation, tant je sentais que vous seul pouviez composer le roman de ma vie. Est-ce étrange ! Moi, pauvre être obscur et malingre, voilà que je me trouve entre deux hommes, que les plus belles et les plus riches se disputeraient, et je suis forcée de repousser presque brutalement l'un pour me donner tout entière à l'autre !

Le doute n'était plus permis. C'était bien à lui qu'elle sacrifiait millions et avenir. Enivré de ce triomphe qui se payait ainsi argent comptant, Talazac s'égara en démonstrations qui frisaient le délire. Pendant plus d'une heure, ce furent des embrassements, des têtes sur l'épaule, des chuchotements à l'oreille. La jeune malade semblait toute ragaillardie et désenfiévrée. Elle se leva de son fauteuil, alla le conduire elle-même devant un portrait de sa mère, M^{me} Alibert, à qui elle ressemblait beaucoup, et là, mettant sa main amaigrie dans celle du député tout en feu, elle prononça, d'une voix solennelle, ces mots qui en disaient long :

— Ma bonne mère, c'est à toi d'abord que je veux présenter mon mari.

Cette invocation filiale frappa subitement à la glace

l'élan passionné de Talazac. Comment, son mari ! Mais il n'avait jamais été question de mariage. Un instant ! Il y avait malentendu. Il n'était pas homme à convoler, comme ça, tout de suite ; il l'avait crue assez intelligente pour comprendre qu'il pouvait être entre eux deux question de tout au monde, excepté d'hyménée. Lui, qui, à la Chambre, avait la réplique si facile, il fut pour ainsi dire « collé » par cette interruption anti-parlementaire, à laquelle il ne s'attendait pas du tout.

Et Antoinette, avec la naïveté de la Vierge, qui ne sait pas ce que lui veut le Saint-Esprit, entama la question matrimoniale, comme s'il ne s'agissait plus que de régler les dernières dispositions qu'ils avaient à prendre pour le mariage. Talazac soutenait ce dialogue avec une gêne croissante, dont elle ne semblait pas s'apercevoir. Elle était aux anges. Son père allait revenir. Elle lui raconterait tout. Elle lui avouerait que son mal n'avait pas d'autre cause que l'amour sans espérance, germé dans son cœur en vertu d'elle ne savait quelle génération spontanée. Il n'y avait aucun doute, naturellement, qu'il s'empressât de donner son consentement. Il était si bon ! Elle se réjouissait de lui expliquer les motifs de son attitude vis-à-vis du vicomte. A quelle joie n'allait pas se livrer le brave homme, qui avait une si profonde admiration pour le talent de Talazac !

Elle lui prit le bras et fit deux ou trois fois le tour du salon, devisant et causant comme une femme en promenade avec son mari.

« Que faire, pensait-il, et dans quelle désastreuse

aventure me suis-je embarqué! Si je lui avoue que je n'ai jamais compté le mariage dans mes prévisions, elle me flanquera à la porte comme un domestique, ce qui ne serait rien encore, mais elle retombera malade et mourra dans trois semaines, ce qui me fera une belle jambe, à moi qui lui aurai ainsi ouvert les portes du tombeau! »

Pour surcroît de complications, le coup de quatre heures annonçait le retour du professeur, qui logeait à quelques pas du collège Charlemagne. Talazac, honteux, enchevêtré dans ses propres filets, prit son chapeau, pressé de déguerpir.

— Vous n'attendez pas mon père? fit-elle d'une voix douce. Il sera ici dans cinq minutes.

— Non, je suis déjà très en retard, répondit-il en regardant fallacieusement à sa montre.

Et la pressant une dernière fois sur son cœur, il gagna la porte, après lui avoir adressé cette dernière prière :

— Ne lui parlez encore de rien. Je reviendrai bientôt.

Trois jours durant, il se décerna toutes les épithètes qu'un homme peut à la rigueur supporter de lui-même, et qu'il ne tolérerait pas un instant d'un autre. Il s'appela : brute, lâche, saltimbanque. Elle l'avait absolument écrasé de son honnêteté. Elle le tenait là, et il ne savait quelle contenance garder. Allez donc interrompre une femme qui discute la robe qu'elle mettra le jour de la noce, pour lui dire :

« Vous vous trompez, je ne veux pas faire de vous ma femme, je veux en faire ma maîtresse. »

Ayant été bête, il avait en outre été odieux. De quel droit avait-il empêché cette pauvre enfant d'entrer dans une riche famille, et d'accepter le titre de vicomtesse qui, en somme, lui irait au moins aussi bien qu'à une autre, car elle saurait le porter avec une distinction et une probité rares ? Sans la loyauté qui faisait le fond de sa nature, elle aurait à jouer un jeu fort simple : épouser d'abord M. Francisque d'Alaman et, une fois mariée richement, se livrer au penchant que lui, Talazac, avait pu lui inspirer.

Cette solution n'avait même pas effleuré son cerveau. Elle épousait celui qu'elle aimait. Voilà tout, et elle n'admettait pas qu'il se dérobât à ce devoir, puisqu'il lui avait déclaré l'aimer aussi.

Mais il n'était pas encore assez ductile pour passer dans ce laminoir. Quand une femme vous dit : épousez-moi ! et qu'on s'est fait à soi-même le serment de ne pas l'épouser, ne plus la revoir est la seule échappatoire praticable. Il n'irait plus chez les Alibert, et elle comprendrait.

Cependant, si, ne comprenant pas, elle lui faisait demander par lettre ou autrement les motifs de cette disparition ? Il serait bien obligé de lui avouer ses plans ténébreux ; s'il ne les lui avouait pas, elle les devinerait, et, en ce cas, la maladie reprenait de plus belle. Il se trouvait ainsi entre le mariage et la mort : le mariage pour lui, la mort pour elle.

Il considérait pourtant comme indigne de lui le personnage qu'il allait être forcé de jouer, soit qu'il retournât rue Saint-Antoine pour y tromper indignement sur ses intentions une jeune fille honorable, soit qu'il

s'éclipsât tout à coup, après l'avoir laissé discuter mariage, sans l'approuver peut-être, mais aussi sans l'interrompre.

Huit jours s'écoulèrent en hésitations. Au moins M^{lle} Alibert n'était pas ce qu'on appelle dans l'argot de l'amour un « crampon ; » car, pendant l'espace de cette semaine, ni lui ni elle ne se donnèrent signe d'existence. Le silence d'Antoinette commença par le rassurer et finit par le bourrer d'inquiétudes. Une jeune fille ne se laisse pas jeter ainsi au panier sans articuler une plainte ou sans moduler un reproche. Elle était bien philosophe, l'héritière du professeur de philosophie, ou bien fière, pour ne pas seulement s'informer des motifs de l'abstention injurieuse de celui qu'elle avait un moment considéré comme son futur mari.

Il la dédaignait ; mais, à en juger par son mutisme, elle le lui rendait bien. A moins toutefois que la certitude de son abandon ne l'eût tuée subitement, et qu'elle ne fût enterrée au moment où il la supposait occupée à rêver de lui. Car elle aurait pu mourir sans qu'il en eût eu la nouvelle, les journaux ne relatant que les morts ayant fait si peu de bruit que ce fût.

Dix autres jours s'ajoutèrent aux huit premiers, sans qu'il eût à utiliser la défense qu'il avait préparée en cas d'attaque. Il fut heureux de cette insouciance qu'il n'avait pas soupçonnée, mais il en fut en même temps un peu surpris et légèrement vexé. Il en conçut, d'ailleurs, un peu plus de mépris pour lui et d'estime pour Antoinette.

Il se promenait aux Tuileries en attendant l'ouverture de la séance, et s'interrogeait sur ce point psycho-

logique : savoir s'il éprouvait plus de satisfaction à se voir dégagé d'une promesse qu'il n'avait jamais été disposé à tenir, que d'ennui à constater qu'on ne lui en avait pas un instant réclamé l'exécution.

Ariane aux rochers contait les injustices de Thésée. A qui Antoinette contait-elle celles dont elle aurait eu tant de raisons de se plaindre? A coup sûr, ce n'était pas à lui. Il reçut tout à coup dans les jambes un cerceau d'enfant, et, en se retournant pour chercher à qui appartenait ce jouet encombrant, il vit courir vers lui un bébé de quatre ans environ, qu'une bonne suivait en le surveillant.

Il ne connaissait pas l'enfant, mais il reconnut la bonne, qui n'était autre que Clémence.

— Tiens! fit-il, est-ce que vous avez quitté les Alibert?

— Oh! bien, oui! Jamais je ne sortirai de cette maison-là; mademoiselle est si bonne! répondit l'Angevine les yeux levés au ciel; et elle ajouta, pour éclairer Talazac sur la progéniture qu'elle menait en laisse :

— C'est le petit d'une voisine qui travaille toute la journée; alors, comme ça, je le conduis jouer aux Tuileries de temps en temps.

— Il est gentil, ce blondin, dit le député pour nouer conversation; car les enfants ont toujours eu la spécialité d'aider à nouer des conversation. Mais il ne s'arrêta pas longtemps sur cette tête frisée, et rompant brusquement les chiens :

— Mademoiselle Alibert se porte-t-elle mieux? demanda-t-il.

— Elle va tout à fait bien, répliqua l'Angevine.

M. Alibert est si content depuis qu'elle s'est décidée à se marier.

Une sueur, qui n'était pas précisément chaude, perla aux tempes de Talazac. Ah ça ! est-ce que, comme elle le lui avait annoncé, elle aurait révélé à son père des projets aussitôt démolis que conçus, et le vieux professeur aurait-il pris au sérieux les confidences de sa fille ? Il ne manquerait plus qu'on vînt un beau matin le chercher pour la noce.

— Et, fit-il, très anxieux, qui épouse-t-elle donc ?

— Ah ! vous ne savez pas ? dit Clémence. Je croyais que vous saviez. Elle épouse le vicomte.

— Quel vicomte ?

— Le vicomte d'Alaman. On va bientôt publier les bans. Vous dire quand au juste, ça, je ne le pourrais pas, mais c'est bientôt.

Talazac avait reçu un premier coup dans l'estomac en apprenant qu'elle allait se marier, car il avait supposé un moment que ce pouvait être avec lui. Il reçut un second coup, toujours dans l'estomac, à la nouvelle que c'était avec un autre. Celle-là, par exemple, allait vite en besogne. Elle ne laissait pas au gens le loisir de se retourner. Voulez-vous de moi pour femme ? — Mademoiselle... — Vous hésitez ? N'en parlons plus, il y a là un millionnaire qui sera enchanté de prendre votre succession ; bien le bonsoir !

Comment ! il y avait tout au plus vingt jours qu'elle lui avait affirmé, parlant à sa personne, qu'elle ne serait jamais qu'à lui, et on parlait déjà de publier des bans, sans même le consulter sur l'opportunité de cette grave mesure ! Antoinette avait, jusqu'à un certain point, il

est vrai, le droit d'objecter que, quand on a demandé la main d'une femme, on ne reste pas vingt jours sans s'inquiéter de ce que cette main est devenue; mais enfin, s'il était lui aussi tombé malade, et qu'il profitât de sa convalescence pour aller réclamer ce qu'Antoinette lui avait si spontanément offert?

Elle lui répliquerait donc :

— Il ne fallait pas vous laisser prendre votre place?

En somme, ce dénouement était de beaucoup le meilleur qu'il pût souhaiter. Seulement il en aurait souhaité un autre, qu'on ne lui aurait pas moins servi celui-là. C'était ce qui le blessait.

Il quitta la bonne en ricanant. La conduite d'Antoinette bouleversait toutes ses théories sur l'âpreté au mariage qui distingue ordinairement les demoiselles en âge de changer de nom. Or, bouleverser les théories d'un homme est un des plus beaux triomphes d'une femme.

Il n'aurait jamais soupçonné chez une jeune fille, aussi dénuée d'expérience, une telle puissance de résolution. Comme à cette façon d'agir, on reconnaissait bien la femme honnête! Une coquette aurait minaudé, pleuré, supplié, quitte, le jour où il serait revenu à elle, à lui rire au nez en lui disant :

— Trop tard! j'en épouse un autre.

Antoinette n'avait même pas daigné l'avertir de ce mariage nobiliaire qui était sa revanche, à elle, et qu'elle eût été en droit de lui faire savourer comme une vengeance. En résumé, elle ne lui avait pas laissé longtemps cette triste supériorité qu'a celui qui abandonne sur celle qui est abandonnée. C'est lui,

maintenant, qui serait congédié, s'il avait l'impertinence de se présenter à la porte.

Et cependant, cette quasi-certitude d'être jeté dehors, avec tous les honneurs dus à sa qualité de député et d'orateur influent, lui offrait une sorte d'amertume qui n'était pas sans un charme relatif. Comment le recevrait-elle ou plutôt comment ne le recevrait-elle pas, s'il avait l'audace de se faire annoncer chez elle ? En somme, il n'était pas tenu de savoir qu'il avait été à la fois si promptement et si avantageusement remplacé, puisque personne ne lui avait signifié l'événement. Il entra, elle lui disait : Sortez !

Qu'importe ! la femme a, dans la société, une position tellement subjective que ses injures n'offensent pas et que ses soufflets même n'exigent aucune réparation. Ce qui serait gênant, par exemple, ce serait de se rencontrer nez à nez avec le vicomte d'Alaman, le fiancé, sur les canapés en reps du père Alibert.

Cette idée de jouer le rôle du monsieur qu'on n'a pas invité et qui vient rôder autour de la table, dans l'espoir qu'on l'invitera, l'aida à cuver son désappointement. Décidément, il n'irait pas la voir. Mais aucune considération ne lui interdisait de lui écrire. C'est cela, il lui écrirait ; ce serait amusant. Elle lui répondrait peut-être, ce qui serait plus amusant encore.

Après un dîner léger, il se calfeutra dans sa chambre de travail, amalgama l'ironie, la froideur, la colère, la méchanceté, le respect, la diffamation avec un peu d'injure, et étala cette mixture sur le nombre de centimètres carrés contenus dans une feuille de

et tout cela pour constater que, quand on a demandé à un homme d'être marié, on ne reste pas vingt jours sans s'occuper de ce que cette main est devenue; mais enfin, si elle ne l'est pas, tombe malade, et qu'il profitât de sa circonstance pour aller réclamer ce qu'Antoinette lui avait si généreusement offert?

— Mais, vous n'avez rien dit :

— Il ne faut pas vous laisser prendre votre place?

Et comme le sermentement était de beaucoup le meilleur et le plus sûr. Seulement il en aurait eu l'air un peu plus que ce ne lui aurait pas moins servi à se faire aimer et qu'il le blessait.

Antoinette se pencha en riant. La conduite d'Antoinette était contraire à toutes ses théories sur l'apreté au mariage qui enseignait ordinairement les demoiselles à ne pas se laisser aller à ce genre de conduite. Or, bouleverser les théories d'un homme est un des plus beaux triomphes d'une femme.

Il n'aurait jamais soupçonné chez une jeune fille, sans aucune expérience, une telle puissance de réaction. Comme à cette façon d'agir, on reconnaissait bien la femme honnête! Une coquette aurait minaudé, aurait supplié, quitta, le jour où il serait revenu à elle, à lui dire au nez en lui disant :

— Trop tard! l'en épouse un autre.

Antoinette n'avait même pas daigné l'avertir de ce mariage nobiliaire qui était sa revanche, à elle, et qu'elle eût été en droit de lui faire savourer comme une vengeance. En résumé, elle ne lui avait pas laissé longtemps cette triste supériorité sur celui qui abandonne sur celle qui est abandonnée.

maintenant, qui serait congédié, s'il avait l'impertinence de se présenter à la porte.

Et cependant, cette quasi-certitude d'être jeté dehors, avec tous les honneurs dus à sa qualité de député et d'orateur influent, lui offrait une sorte d'amertume qui n'était pas sans un charme relatif. Comment le recevrait-elle ou plutôt comment ne le recevrait-elle pas, s'il avait l'audace de se faire annoncer chez elle ? En somme, il n'était pas tenu de savoir qu'il avait été à la fois si promptement et si avantageusement remplacé, puisque personne ne lui avait signifié l'événement. Il entra, elle lui disait : Sortez !

Qu'importe ! la femme a, dans la société, une position tellement subjective que ses injures n'offensent pas et que ses soufflets même n'exigent aucune réparation. Ce qui serait gênant, par exemple, ce serait de se rencontrer nez à nez avec le vicomte d'Alaman, le fiancé, sur les canapés en reps du père Alibert.

Cette idée de jouer le rôle du monsieur qu'on n'a pas invité et qui vient rôder autour de la table, dans l'espoir qu'on l'invitera, l'aïda à cuver son désappointement. Décidément, il n'irait pas la voir. Mais aucune considération ne lui interdisait de lui écrire. Tout cela, il lui écrirait ; ce serait amusant. Elle lui répondrait ~~ce qui~~ ce qui serait plus amusant encore.

Il se calfeutra dans sa chambre, la froideur, la
la diffamation
mixture sur le
ous dar

s
s.
le
au-
s im-
appela

papier à lettres, format in-8. Quand il se relut, il dit :

« Non, c'est trop bête ! »

Mais il sentait que, cette lettre déchirée, il n'aurait pas eu de repos qu'il n'en eût écrit une autre. Il se décida donc à l'envoyer. Il calcula qu'en la jetant à la poste à huit heures du soir, elle l'aurait le lendemain à la première distribution, et que si elle formulait tout de suite sa réponse, il pourrait la déguster vers midi.

Vers midi, rien. Ce fut seulement le lendemain au soir, comme si sa lettre, à lui, avait dû prendre son tour, que la vieille Marie, sa bonne, lui mit dans la main une enveloppe, hermétiquement cachetée. Le contenu en fut promptement absorbé. Il disait ceci :

« Monsieur,

« Tant que nous ne nous étions pas parlé, j'attendais. Le jour où vous saviez tout, je n'avais plus à attendre. Je ne comprends absolument rien à vos reproches. Est-ce que je vous en fais, moi ?

« Adieu !

« A. »

— Elle a tout l'air de se moquer de moi ! conclut-il de sa lecture, après avoir froissé le billet à le réduire en boule. Il était clair qu'il ne comptait plus dans la vie d'Antoinette. Elle ne prenait même pas la peine de le renseigner sur l'époque de son mariage. Elle lui répondait comme on répond à son tailleur. Le vrai sens des trois lignes qu'elle lui avait envoyées, pour en finir, était :

« Laissez-moi tranquille. »

Soit ! il la laisserait tranquille.



XI

FAUSSES MANŒUVRES

M^{me} Maunoir, récemment revenue d'Italie, avait repris dans ses salons agrandis le dé de la conversation parisienne. On était alors au mois de février. Les difficultés graves s'étaient aplanies. La politique ne vivait plus que sur l'espoir d'une démission prochaine du maréchal. On se vengeait d'avoir eu un instant peur de lui, en s'exténuant à en rire. De Tranche-Montagne, il était passé Guignol.

Talazac était retourné plusieurs fois chez son amie, avec laquelle il n'était pas politiquement toujours d'accord, mais qui avait une façon de lui sucrer des tasses de thé comme il n'en aurait trouvé nulle part ailleurs. Bien qu'Antoinette eût passé inaperçue pour lui le soir où elle s'était rendue à l'invitation de M^{me} Maunoir ; bien que d'autres incidents infiniment plus importants eussent depuis diminué celui-là, il se rappela

cependant tout à coup le récit que lui avait fait M^{lle} Alibert de cette première entrée dans le monde, de son émotion en s'asseyant sous ces lambris dont la dorure l'effrayait. Ma foi ! puisqu'il lui était désormais défendu de la voir chez elle ; et puisqu'elle mettait trop rarement le pied dans la rue pour qu'il eût quelque chance de l'y rencontrer, il n'y avait rien d'in vraisemblable à ce qu'il la retrouvât là où il eût pu la voir pour la première fois, si le hasard avait voulu qu'il eût fait alors attention à elle.

Elle n'avait pas reparu chez M^{me} Maunoir depuis le retour de celle-ci. Elle devait être si occupée des préparatifs de son mariage, que cette éclipse n'avait rien que de rationnel. Mais avant qu'il fût consommé, ou même après qu'il l'aurait été, une seconde invitation de la célébrité féminine, qu'elle avait eu l'honneur de coudoyer une première fois, la ramènerait sans doute dans ces salons si brillamment fréquentés. A moins pourtant que la crainte de s'y trouver face à face avec lui ne l'en éloignât obstinément.

En tout cas, on ne risquait rien d'essayer. Il saurait bien, dût-il l'inviter à danser, — car on dansait quelquefois chez M^{me} Maunoir, — se rendre un compte à peu près exact de l'état d'indifférence dans lequel elle le tenait. Il ne s'expliquait pas comment l'ayant aimé, au point d'en mourir, elle en était à le congédier comme un gêneur, par une lettre à peu près de la longueur d'un billet à ordre.

— Que diable est donc devenue cette petite ou plutôt cette grande fille, qui était un soir ici ? demandait-il à M^{me} Maunoir, qu'il arracha familièrement à la

cour assidue que lui faisait, ce mardi-là, l'ambassadeur d'une très grande puissance.

— Il y a eu ici plusieurs jeunes filles, dont quelques-unes étaient grandes, répondit-elle. Précisez.

— Une demoiselle... attendez donc !... dit Talazac, affectant de chercher un nom qui lui brûlait les lèvres... la fille d'un professeur du lycée Charlemagne.

— Ah ! bien, M^{lle} Alibert, dit M^{me} Maunoir, cette enfant qui me prenait pour un homme, et qui, à propos de mon dernier volume, m'avait écrit une lettre par-dessus les maisons... Je ne l'ai plus revue. La pauvre petite, nous lui aurons fait peur.

— Vous auriez dû au moins l'inviter une seconde fois, ne fût-ce que pour la rassurer, fit observer Talazac.

— Vous avez raison. Il paraît qu'elle sait par cœur un des morceaux de mon volume. Nous le lui ferons réciter.

— Et ensuite, si vous voulez, on dansera, dit-il. Si vous croyez qu'une demoiselle de dix huit ans va en soirée pour entendre parler politique ?

— Dites tout de suite qu'on s'ennuie chez moi ! riposta M^{me} Maunoir.

— Non, mais ce sera une nouvelle manière de s'y amuser.

Talazac s'imposait partout où il entrait, ce qui l'avait même fait accuser d'aspirer à la dictature. On annonça donc que le mardi suivant on danserait, dût-on s'écraser mutuellement les pieds, et en effet Antoinette reçut de M^{me} Maunoir, qui avait retrouvé son adresse dans ses papiers, une lettre gracieuse où

il lui était enjoint de venir grossir le groupe des jeunes filles nécessaires à quelques tours de valse.

« Nous ne manquons pas d'hommes d'Etat, écrivait-elle, mais nous manquons de danseuses. Venez donc, sans toilette, bien entendu. Chez moi on danse comme on peut et comme on est. »

M^{lle} Alibert devina instantanément d'où partait cette invitation à la valse. Elle frissonna d'espérance, et attendit le mardi comme Napoléon attendait la bataille d'Austerlitz. Elle ne fit rien pour plaire, se coiffa comme toujours, et ne consentit même pas à dissimuler, sous une rose artificielle la maigreur de son chignon. Elle arriva aux environs de dix heures, dans une robe de poulx de soie bleue d'une simplicité virginale, sous l'œil tutélaire de l'Angevine qui resta, comme la première fois, dans l'antichambre, à prendre des glaces avec les domestiques, et, après avoir excusé son père, — car il était important que le bonhomme Alibert ne se précipitât au cou de Talazac qu'il ne devait pas connaître, — elle alla s'asseoir dans un angle, dans l'attitude d'une invitée qui attend le danseur et qui est résignée à se passer de lui s'il ne se présente pas.

Le jeune député, qui chauffait une candidature autour d'un plateau chargé de verres de punch, la vit traverser les salons et, tout en pérorant à vide, la suivit des yeux jusqu'à la chaise qu'elle se choisit hors de la lumière du lustre. Il lui trouva un air à la fois plus sévère et plus décidé. On pouvait, seulement à la regarder, comprendre que des événements graves avaient déjà passé sur cette jeune tête. A sa distinction native s'était ajoutée une dignité qui lui imposa.

« C'est tout à fait la femme qui a trouvé son affaire et qui n'a plus besoin de personne, » pensa-t-il.

— Allons, en place, mesdames ! dit-il gaiement, en frappant dans ses mains comme le maître d'un bal public. Messieurs, faites vos invitations.

On fit enlever les chaises qui gênaient, on rangea les tables, et des quadrilles se formèrent. La première contredanse avait été naturellement réclamée, par l'orateur, à M^{me} Maunoir, charmante dans une robe de satin crème, décolletée en cœur, assez bas pour que ce qu'on voyait démontrât qu'on eût pu sans inconvénient en voir davantage.

Les quadrilleuses étaient rares, et conséquemment fort demandées. Un sénateur de gauche, père de deux grandes filles, invita Antoinette, qui accepta avec déférence et fit le tour des salons au bras de ce cavalier déjà mûr, l'allure aussi fière et aussi victorieuse que si elle eût été dans la société d'Apollon, car c'est le propre des femmes intelligentes de ne jamais paraître embarrassées de l'homme qu'elles ont à leurs côtés.

Le hasard, ou une préméditation singulièrement dissimulée, voulut qu'elle se trouvât précisément faire vis-à-vis au couple Maunoir. Elle adressa à Talazac, avant de prendre place en face de lui, un salut perceptible pour lui seul, et s'acquitta de son quadrille avec une décence qui confinait à la raideur. Un si parfait sang-froid étonna son vis-à-vis, au point qu'il se demanda si cette nuit passée dans la chambrette de l'Angvine, le déjeuner qui s'en était suivi et les visites qui en étaient résultées ne devaient pas être considérées

comme autant de rêves dont il n'était pas encore totalement sorti.

Comment ! c'était là cette jeune fille, tout récemment encore pantelante dans son fauteuil, et qui lui laissait si clairement entendre que, si elle n'était pas à lui, elle était à la tombe. Toute réflexion faite, il était probable qu'elle cherchait simplement à se marier et qu'elle avait donné à d'autres les mêmes représentations qu'à lui. Du jour où elle avait enfin attrapé l'époux à la chasse duquel elle s'était donné tant de peine, elle avait oublié tous les autres prétendants qui ne pouvaient plus lui être d'aucune utilité, puisque la loi française ne permet aux femmes qu'un mari à la fois.

Cependant, deux heures de supposition ne valent pas quinze minutes de tête-à-tête. Il l'invita pour le troisième quadrille, s'attendant à un refus enveloppé dans la papillote de quelque excuse invraisemblable. Elle accepta tout de suite, comme elle l'eût évidemment fait du premier étranger venu. Ainsi elle ne l'évitait même pas. C'était la suprême injure.

Elle tint pendant toute la danse son éventail d'une main et son mouchoir de l'autre, de telle sorte qu'elle eut à peine à effleurer du bout des doigts ceux de son danseur. Mais elle dut lui prendre le bras pour se rendre à sa place, et, comme s'il n'avait pas compris qu'il s'agissait simplement de l'y conduire, il la mena jusqu'à un petit buffet dressé dans le boudoir du fond, où elle se laissa entraîner docilement.

Ils avaient échangé quatre répliques sur la chaleur et la qualité du parquet supérieure pour la valse ; ce

n'était réellement pas assez pour Talazac, venu tout exprès dans l'espoir de tirer pied ou aile de cette fille dédaigneuse. Alors, voyant qu'une nouvelle danse se préparait, et qu'il allait être obligé de céder Antoinette à un autre, il entama le chapitre des choses sérieuses par cette phrase remarquablement bête et grossière :

— Eh bien ! mademoiselle, à quand la noce ?

Elle répondit par le plus humiliant des haussements d'épaules, et, tournant bride subitement, elle se dirigea vers sa place, laissant son cavalier désarçonné par cette retraite dédaigneuse.

Mais il se remit vite et courut après elle.

— Pardonnez-moi mon impertinence, mademoiselle, fit-il un peu penaud. Je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas. Acceptez toutes mes excuses, je vous en prie.

Elle eut un mouvement de la tête et de l'éventail, comme pour dire : N'en parlons plus. Puis, saluant Talazac d'une révérence, elle s'assit sur une chaise devenue fortuitement libre, et entama immédiatement une conversation avec une dame qui, trop grosse pour danser, se prêta merveilleusement à cette tentative de causerie.

Le plus puissant orateur de la Chambre d'alors, qui, du reste, n'en comptait guère que d'impuissants, n'était pas habitué à être congédié avec cette désinvolture. Il en éprouva un agacement qui l'aigrit pendant la plus grande partie de la soirée. Enfin, Antoinette s'étant levée pour partir « à l'anglaise », il l'arrêta au passage et lui adressa à brûle-pourpoint cette proposition :

— Accordez-moi encore ce quadrille, et je m'engage à vous procurer un grand plaisir.

— Lequel donc ? demanda-t-elle surprise.

— Celui de ne plus vous adresser la parole de ma vie.

— Ce peut être un plaisir, ou une peine, selon ce que vous avez l'intention de me dire, fit-elle.

Et comme il lui offrait le bras, elle regarda autour d'elle, et le prit, semblant craindre que sa résistance n'attirât les yeux sur eux.

Alors, Talazac, dont le cœur commençait à s'entamer, eut un des symptômes les plus flagrants de l'amour qui naît : il fut sincère. Il lui avoua qu'elle avait produit sur lui beaucoup d'effet, mais que l'idée du mariage l'avait un peu effrayé ; qu'il ne s'était pas cru jusqu'à ce jour taillé pour faire le bonheur d'une femme ; que, d'ailleurs, il se reconnaissait moins apte que qui que ce fût à traiter des questions de cet ordre, attendu qu'il s'apercevait maintenant d'une chose désastreuse, c'est qu'il n'avait jamais aimé.

— Vous êtes bien heureux, se contenta de répliquer Antoinette.

Cette réflexion émut son interlocuteur. Il paraît qu'elle savait à quel point on pouvait être malheureux en aimant, puisqu'elle enviait le bonheur d'un homme qui confessait avoir vécu sans amour. Or, si elle avait aimé quelqu'un, ce ne pouvait être que lui, puisque le vicomte d'Alaman, son futur époux, ayant mis aux pieds d'Antoinette sa fortune et son nom, n'était évidemment pour rien dans ses déceptions passées.

Talazac en redoubla de chaleur et de confiance.

Après lui avoir remâché cinquante fois que sa pensée ne le quittait pas, il alla jusqu'à récriminer contre son rival.

— Ah ! ça, il est donc bien séduisant ce vicomte ! dit-il, en s'arrêtant tout à coup au milieu d'une figure.

— Il est sérieux et loyal ; il n'en faut pas plus pour séduire, répondit Antoinette qui, à force d'avoir combiné son roman sur ce vicomte, qu'elle n'avait jamais vu, en était à se faire accroire à elle-même qu'elle le connaissait.

Ayant ainsi fait devant elle l'autopsie de ses sentiments les plus secrets, il se crut le droit de lui réclamer quelques confidences. Elle consentit, elle aussi, à entrebâiller la porte de son âme. Après tout, il fallait bien se faire une raison. Elle serait noble, elle serait riche, elle aurait chevaux, voitures, maison à la ville et à la campagne. Elle avait eu mille chances de trouver moins, mais que pouvait-on espérer de plus ? Ce qui lui manquerait d'un côté serait largement compensé d'un autre.

— Et... interrogea timidement Talazac, ce monsieur d'Alaman passe naturellement toutes ses journées chez vous ?

— Il est depuis huit jours dans le Cher, dit-elle, mais nous l'attendons pour la fin de la semaine.

— Et..., reprit de plus en plus timidement Talazac, si j'allais vous rendre une dernière visite, demain ? Vous m'avez montré ses premières lettres, pourquoi ne me monteriez-vous pas les autres ?

Il avait prononcé ces derniers mots avec une can-

deur mêlée d'anxiété. Antoinette, toujours aux aguets, crut y percevoir une intention ironique. Est-ce que par hasard il aurait le plus impalpable soupçon de la comédie qu'elle lui jouait depuis déjà des mois ? Non, cela n'était pas ; mais enfin, si cela était, il était indispensable de détruire chez lui toute arrière-pensée, si vague qu'elle pût être.

— Vous voulez venir demain ? Soit ; venez, dit-elle. Que vous choisissiez l'heure où mon père est ou n'est pas à la maison, la chose m'est absolument indifférente. A présent, je ne vous crains plus.

Elle savait mieux que lui qu'il choisirait le moment où il la trouverait seule. Vers trois heures, en effet, il se fit annoncer à M^{lle} Alibert qui, tenant à le subjuguier par le contraste de son allure actuelle avec le costume de malade dans lequel elle l'avait reçu naguère, l'accueillit tout alerte et toute pimpante.

Elle mit elle-même son futur sur le tapis. Ce n'était plus des lettres qu'elle avait à montrer, mais bien des télégrammes dont il l'accablait journellement. Elle en avait reçu deux la veille. Et elle les lui exhiba datés de la veille, en effet, quoiqu'ils eussent été expédiés le matin. Un léger grattage avait fait ce miracle.

— Si vous voulez prendre la peine de vous asseoir un instant, il va sans doute m'en arriver d'autres, appuyait-elle.

Et elle sonna l'Angevine.

— Clémence, il n'est encore rien venu pour moi ?

— Non, mademoiselle.

— Bien, ne sortez pas. C'est insupportable ; de ce

salon on n'entend pas sonner. L'autre soir, l'employé du télégraphe a été obligé de remporter une dépêche, parce que la bonne n'était pas là.

On devisa près d'une heure, elle gaie, lui sérieux. Cependant, au bout de quatre heures, Antoinette parut un peu inquiète.

— Est-ce que vous craignez que votre père ne me rencontre ici ? demanda Talazac.

— Oh ! du tout ! repliqua-t-elle. C'est cette dépêche qui ne vient pas. Il me l'avait pourtant annoncée, hier.

— Elle devait donc contenir des renseignements bien importants, que vous l'attendez avec une impatience si extraordinaire ? fit-il avec une amertume assez naturelle chez un homme qui se voit ne plus compter pour rien dans un cœur où il avait compté pour tout.

— Elle doit m'annoncer simplement le jour et l'heure de son retour à Paris.

— Qu'il ne quittera plus qu'avec vous, probablement.

— Probablement.

Il se leva, et arpena le salon, autant que l'exiguïté de cette pièce pentagone lui permettait d'être arpentée.

Cependant, Antoinette écoutait toute autre chose que les récriminations ironiques de Talazac. Elle avait commandé au frère de l'Angevaine un télégramme ainsi libellé :

« Demain matin à onze heures, je serai à vos pieds. »

Quel événement avait empêché l'arrivée de ce télé-

gramme, qu'elle tenait particulièrement à déplier devant Talazac, car rien n'excite un homme à se jeter aux pieds d'une femme, comme d'apprendre qu'un autre va s'y précipiter.

Mais il le tint pour reçu, car la jalousie commençait à lui ronger de ses dents aiguës l'enveloppe du cœur, et une fois la chair entamée, on devient aussi crédule sur la nature des dangers à courir que peu difficile sur le choix de ses rivaux, et on ne tarde pas à redouter autant le coiffeur d'en face que le prince de Galles.

Alors, au risque de commettre la mauvaise action de contrecarrer une union dont il ne pouvait offrir à Antoinette l'équivalent, il se prit à lui débiter toutes les extravagances que l'imminence d'une séparation, cette fois éternelle, suggérait à son imagination affolée. Il lui saisit presque de force les mains qu'il tint plusieurs minutes collées à ses lèvres. Il profita de ce qu'il était debout et elle assise pour l'embrasser sur les cheveux. Elle se défendit moins par la résistance que par le dédain. Enfin, comme il perdait visiblement la tête, elle le repoussa doucement en lui lançant ces mots :

— Il paraît que vous aimez les femmes mariées. Je vous ferai observer que je ne le suis pas encore.

Il se sentit emporté à ce point sur l'hippogriffe de la passion, qu'il ouvrit la bouche pour dire :

« Non, vous ne l'êtes pas encore, et si vous l'êtes, ce ne sera qu'avec moi. Rayons ce vicomte de nos souvenirs, et reprenons les choses où nous les avons laissées avant son entrée en scène. »

Elle eut conscience de ce moment psychologique,

mais l'ennemi n'était pas mûr pour l'assaut. Elle se maintint donc sur la réserve, et se dit :

« J'attendrai. »

Talazac, revenu à lui, comprit toute l'étendue de la faute qu'il avait été sur le point de commettre ; car, cette fois, sous peine de passer aux yeux d'Antoinette et aux siens pour un Lovelace de carrefour, il lui devenait impossible de se dérober, comme il avait déjà eu le mauvais goût de le faire. S'il avait repris sa chaîne, c'est qu'il était bien décidé à ne plus essayer de la rompre.

Il s'enfuit, plutôt qu'il ne prit congé, de peur de glisser sur la pente d'un aveu irrémissible. Cette fuite était pour Antoinette un commencement de triomphe. Malheureusement elle était, à cet instant, hors d'état d'en profiter. Le retard apporté à la réception de cette dépêche qui, en supposant les délais les plus inusités, devait lui arriver vers trois heures et demie, l'avait troublée dans ses combinaisons, en même temps qu'irritée contre Clémence et Jean Goulard, son frère, jusque-là si ponctuel et si obéissant.

Dès que Talazac eut le pied dans l'escalier, elle courut à la cuisine.

— Pourquoi, dit-elle de ce ton sec qui retournait l'Angevine comme un gant, pourquoi votre frère n'a-t-il pas seulement pris la peine de m'adresser, à l'heure indiquée, la dépêche dont je lui ai envoyé le texte hier ainsi que l'argent pour la payer ? Est-ce que, par hasard, il pratiquerait la probité à votre façon ?

Cette allusion cruelle atterra Clémence, qui se sentit

déjà tressaillir sous la large main d'un gendarme départemental.

— Je n'y comprends rien, mademoiselle, balbutia-t-elle. Il faut qu'il soit malade.

— S'il est malade, qu'il fasse porter le télégramme par quelqu'un. Vous pensez bien, ma chère, que je ne vais pas m'amuser à entrer dans ces considérations-là. Vous allez, sans tarder, lui demander télégraphiquement comment il se fait que je n'aie pas encore reçu ma dépêche, en le priant de vous répondre de même. Voici l'argent de la demande et de la réponse. Vite ! vous entendez.

La bonne avait si clairement entendu qu'elle dégringola jusqu'à la loge du concierge, mettant les enjambées doubles, afin de racheter par sa vélocité la paresse de son frère. La demande partit, et la réponse ne tarda pas. Elle était conçue en ces termes inquiétants :

« J'ai transmis la dépêche à deux heures. J'ignore pourquoi pas remise. »

— Elle se sera égarée en route, à moins que je ne la reçoive demain matin, pensa Antoinette ; le service est si mal fait !





XII

STUPÉFACTION

RANCISQUE D'ALAMAN mangeait un salmis composé de plusieurs bécasses qu'il avait tuées la veille. Il attaquait déjà la seconde, car il n'était pas moins gros mangeur que grand chasseur, quand son domestique introduisit un employé du télégraphe, qui venait rapporter à M. le vicomte une dépêche dont malgré les plus actives recherches le destinataire était resté inconnu.

— Mais, fit observer le jeune Vierzonnais, il y a plus de trois mois que je n'ai envoyé de télégramme. Vous faites probablement erreur.

Il prit néanmoins le papier et le déplia pour mieux démontrer au télégraphiste à quel point il se trompait. Son étonnement ne connut plus aucune borne, quand

il lut sa signature au bas du télégramme et, en haut, ce nom et cette adresse :

« Mademoiselle Alibert, 126, rue Saint-Florentin, Paris. »

Par une déplorable distraction, le jardinier Jean Goulard avait substitué au nom de la rue Saint-Antoine celui de la rue Saint-Florentin, où il avait servi et dont le ressouvenir avait fait dévier sa plume.

Francisque d'Alaman se démonta le cerveau à se demander qui lui avait joué la mauvaise farce de télégraphier en son nom des choses tendres à une demoiselle habitant rue Saint-Florentin, qui est très courte et ne va pas jusqu'au numéro 126. En province, tout ce qui n'est pas clair est généralement attribué à la malveillance. Il soupçonna immédiatement un membre de son cercle, qui lui disputait une jeune baronne en disponibilité et était certainement capable d'avoir tenté de le supplanter en lui inventant une intrigue électrique avec une Parisienne de mœurs suspectes.

Son premier soin fut donc de se rendre au bureau télégraphique de Vierzon, qui n'en possède qu'un, et de prendre auprès du buraliste des informations sur les incidents qui avaient accompagné cette détestable plaisanterie.

L'employé remonta à la source et montra sur les livres la mention d'une dizaine de dépêches du même à la même, avec cette différence que le nom de la rue était Antoine et non Florentin. C'était une erreur qui avait permis de découvrir le fil de l'intrigue, car c'en était certainement une et des plus corsées.

Qu'était cette demoiselle Alibert ? Existait-elle seulement ? N'était-ce pas une création de quelque imagination perverse ? Il persista à accuser mentalement son rival du cercle et, pendant toute la soirée qui suivit, l'observa minutieusement pendant que cet innocent tenait les cartes.

Deux ou trois allusions perfidement amenées dans la causerie semblèrent avoir été si peu saisies par celui en l'honneur de qui elles avaient été mises au jour, que le vicomte se décida à chercher autre part. Il avait d'ailleurs, pour s'éclaircir, un moyen tout simple auquel il s'étonna de n'avoir pas songé tout de suite : c'était, à son prochain voyage à Paris, où il passait environ deux mois tous les ans, de se mettre à la recherche de cette demoiselle Alibert qui demeurait, non rue Saint-Florentin, mais rue Saint-Antoine, et qui, si elle n'était point un personnage purement mythique, avait reçu les télégrammes envoyés sous le nom d'Alaman à cette dernière adresse, puisqu'ils n'étaient pas revenus à leur point de départ.

Il se proposait d'aller, à quinze jours de là, rendre à la capitale ses devoirs annuels. Cette aventure incompréhensible rapprocha de huit jours son embarquement. Il descendit au Grand-Hôtel et se fit d'abord conduire rue Saint-Florentin, 126, où il trouva non seulement visage, mais numéro de bois.

Il reprit sa course vers la rue Saint-Antoine et entra dans une maison d'apparence mesquine et bourgeoise, qui semblait peu propre à abriter un complot. A tout hasard il s'était armé, beaucoup de gens établis loin de Paris se figurant volontiers cette ville, célèbre par

son luxe et aussi par ses malheurs, comme le conservatoire de toutes les sortes de brigandages.

Il demanda au concierge :

« M^{lle} Alibert, n'est-ce pas ici ?

— Est-ce M. Alibert ou M^{lle} Alibert ?

— C'est M^{lle} Alibert, fit Francisque. Il y a donc aussi un M. Alibert ?

— Mais, certainement, mademoiselle n'est pas seule, bien sûr. Est-ce bien M^{lle} Alibert, la fille du professeur du collège Charlemagne, que vous désirez voir ?

— Je ne sais pas ! fit inconsciemment le vicomte.

— Eh bien ! montez. C'est au quatrième.

Il monta très intrigué, et supposant que l'auteur de la farce avait pris le nom de cette demoiselle comme il avait pris le sien sans la prévenir. Restait cependant le fait inexplicable que les dix premiers télégrammes étaient arrivés à destination, et qu'elle aurait dû logiquement être aussi étonnée en les recevant qu'il avait été stupefait en apprenant qu'il était censé les avoir envoyés.

Ces réflexions mentales le conduisirent jusqu'à l'étage indiqué. Il était onze heures du matin. Le palier étant assez obscur, il ne trouva pas la sonnette et frappa à la porte, que l'Angevaine ouvrit, croyant à l'arrivée d'un fournisseur.

Elle parut décontenancée devant ce grand jeune homme élégamment vêtu, dont les bottines immaculées laissaient deviner qu'il descendait de voiture.

— M. Alibert ? dit-il, regardant comme plus convenable de s'adresser au père, puisqu'il y en avait un.

— Monsieur a la migraine, il est encore couché, dit Clémence.

— Et M^{lle} Alibert ?

— Elle est là. Qui dois-je annoncer ?

— Dites que c'est une personne qui demande à parler soit à Monsieur, soit à M^{lle} Alibert.

L'Angevine transmet l'annonce telle quelle.

— Faites entrer, dit Antoinette, croyant à quelque parent d'élève venant s'entendre avec son père pour une question de classe ou de répétition.

Francisque se tint un moment muet et troublé devant cette grande jeune fille, très distinguée de formes et très digne d'attitude, à laquelle il allait poser des questions qu'elle accueillerait peut-être avec une surprise hautaine. Néanmoins, il fallait aboutir. Elle attendait qu'il ouvrit la bouche et elle commençait à se demander pourquoi il ne l'ouvrait pas.

— Mademoiselle, dit-il enfin, me connaissez-vous ?

— Non, monsieur, fit Antoinette en reculant d'un pas.

— Je me nomme Francisque d'Alaman, reprit-il.

Antoinette se sentit verdir de terreur, mais elle comprit que le moindre signe de bouleversement la perdrait sans retour. Elle fit appel à son air le plus candide pour répondre :

— Ce nom ne m'apprend rien, monsieur.

— Alors, je vois qu'on nous a joués tous les deux, riposta le vicomte, ne doutant plus que la jeune fille qu'il avait devant lui ne fût restée totalement étrangère à cet étrange complot.

Et, prenant dans son portefeuille la dépêche qui lui avait été retournée :

— Lisez, mademoiselle, dit-il, et permettez-moi de chercher avec vous ce que cela peut bien signifier.

Un rapide coup d'œil de côté jeté sur le télégramme la rassura à moitié.

— Vous vous êtes trompé d'adresse, monsieur, lui fit-elle observer. Votre papier porte rue Saint-Florentin. C'est à une autre personne portant le même nom que moi, qu'il a été adressé.

Elle avait tout de suite compris à quelle bévue du frère de sa bonne était due la visite du vicomte. Un peu de sang-froid, et tout était réparé.

Elle s'attendait à des excuses, suivies d'une retraite en forme, de la part du vicomte. Mais c'était évidemment un homme qui aimait à « se rendre compte, » car il s'obstina dans cette objection :

— En effet, mademoiselle ; mais l'adresse avait été mal mise : c'est même ce qui m'a permis de découvrir le mauvais tour qu'un ennemi encore inconnu persiste à me jouer. Cette dépêche est la dixième, et toutes celles qui l'ont précédée portent parfaitement votre nom et votre adresse, ainsi qu'en font foi les registres du bureau télégraphique de Vierzon.

— Vous me surprenez à un point extraordinaire ! fut la seule explication qu'elle consentit à fournir.

— Et, pardonnez-moi cette inquisition, mademoiselle, vous ne soupçonnez pas de qui elles pourraient venir ?

— J'ai beau chercher, dit-elle, affectant d'interroger ses souvenirs, je ne vois pas qui aurait eu un intérêt

quelconque à m'adresser ces télégrammes, que je n'ai jamais reçus.

— Vous ne les avez jamais reçus ! s'exclama Francisque, de plus en plus interloqué par la surprise ; cependant, mademoiselle, quelqu'un les a décachetés pour vous, car il en a donné reçu à l'employé.

— Alors, ce quelqu'un-là est un faussaire ! s'écria Antoinette sous les pieds de qui le terrain enfonçait à vue d'œil.

Elle eut un moment l'idée de feindre de ne voir en Francisque qu'un fou ou un impertinent en quête de prétexte pour s'introduire chez une jeune personne. Mais son père, en proie à la migraine, reposait dans la chambre à côté. La moindre parole en dehors du diapason normal aurait eu pour effet de le réveiller et peut-être de l'attirer dans le salon, où le plus abominable des pots aux roses eût été incontinent découvert.

L'unique ressource d'Antoinette était de filer doux.

— En ce cas, reprit imperturbablement le jeune Vierzon nais, convaincu d'ailleurs de l'entière bonne foi de son interlocutrice, nous ne resterons pas longtemps avant de le connaître, attendu que l'employé du télégraphe va nous apprendre tout de suite à quelle personne de la maison il remettait habituellement les dépêches signées de moi.

Et il fit un mouvement pour partir à la recherche de ce facteur, sur lequel il était si aisé de mettre la main. Vulgairement parlant, le sang d'Antoinette ne fit qu'un tour. Le vicomte allait revenir avec son témoin et celui-ci déclarerait que la jeune fille, recevant les télé-

grammes et en signant les reçus de sa plus lisible écriture, était bien celle qu'il avait devant les yeux ; et non seulement M. d'Alaman, pour peu qu'il n'eût pas hérité des instincts de chevalerie légués par ses ancêtres, était en droit de lui demander compte de l'impudent abus qu'elle avait fait de son nom, mais tout l'échafaudage si laborieusement construit par M^{lle} Alibert autour du célèbre Talazac s'écroulait, comme une maison en construction qui s'effondre au moment où l'entrepreneur s'apprête à en couronner le gros œuvre.

Elle tâcha, à tout hasard, de retarder l'enquête.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, monsieur, dit-elle. Cependant, avant de faire constater publiquement ce faux indéniable, peut-être seriez-vous sagement de prendre quelques renseignements sur ceux ou celles qui l'ont commis, et sur les motifs qui l'ont fait commettre. Du moment où il n'y a là-dessous aucune question d'intérêt, il s'agit sans doute de quelque machination qui, ébruitée, aurait pour résultat de compromettre une ou plusieurs personnes. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'au fond de ce mystère on découvrit quelque malheureuse jeune fille qu'on aura voulu tromper en lui faisant parvenir des lettres et des télégrammes émanés soi-disant de vous.

— Parfaitement, rétorquait Francisque d'Alaman ; mais si cette jeune personne existe, elle savait bien en les recevant qu'ils ne pouvaient lui être adressés, puisqu'elle ne me connaît pas et que je ne l'ai jamais vue.

Et il arpentait le salon, comme si un peu de loco-

motion dût venir en aide à sa perspicacité mise en défaut. Tout à coup il aperçut sur le piano un papier bleu, assez déplié pour que son regard, subitement allumé, y distinguât une ligne de ces grandes lettres d'imprimerie, dont se composent les télégrammes dus à l'appareil de Hughe.

Antoinette, qui attendait toujours la visite de Talazac, l'avait négligemment jeté là comme excitant à la jalousie qui commençait à le mordre. Il se pouvait que cette dépêche eût l'origine la plus légitime. Néanmoins, le vicomte, mis en présence d'une pièce qui allait peut-être devenir une pièce de conviction, se saisit résolument du papier bleu et y lut ces mots qui l'illuminèrent d'un éclat subit :

« Mademoiselle Alibert, 126, rue Saint-Antoine, Paris.

« Ma famille sera heureuse de vous recevoir comme la femme la plus digne de porter notre nom.

« FRANCISQUE D'ALAMAN. »

— Pardon, mademoiselle, dit-il en lui remettant le papier, quand on fait de la fausse monnaie, on prend un peu plus habilement ses précautions pour ne pas être pincé en flagrant délit.

— Grâce ! s'écria Antoinette, jugeant avec sa sûreté de coup d'œil que la pitié du vicomte était le seul refuge qui lui restât.

Et elle tomba à genoux, se traînant les mains jointes et les yeux au ciel, comme pour mêler Dieu à son aventure.

— D'abord, mademoiselle, fit le stupéfié Francisque, vous allez me raconter dans quel but et à quel propos vous avez organisé cette comédie, dont le sens m'échappe complètement.

— Oui, je vais tout vous expliquer, tout absolument ; mais promettez-moi d'abord de me pardonner, répliqua-t-elle, comme décidée à ne pas se remettre debout qu'il ne lui eût donné l'absolution par avance.

Le vicomte promit tout, espérant tout savoir. Alors, Antoinette lui égrena son chapelet. Elle était depuis l'âge de quinze ans, et quoiqu'elle n'en eût que dix-huit, folle, littéralement folle d'un homme aujourd'hui célèbre, mais qu'elle aimait avant qu'il le fût. Elle avait résolu de s'ensevelir dans sa passion muette. Le hasard, un hasard qu'elle maudissait, avait renseigné sur l'état de son cœur celui à qui elle le dissimulait si soigneusement.

Prise pour ainsi dire au piège, elle lui avait tout avoué. Des relations d'honnête homme à honnête fille s'étaient nouées. Touché sans doute du dévouement de cette pauvre jeune fille qui lui donnait toute son âme, sans lui demander rien en échange, il avait fini, lui aussi, par comprendre que l'amour sérieux et inaltérable peut quelquefois remplacer chez une femme l'intelligence...

D'Alaman protesta par un geste contre cet excès de modestie, car, à son avis, ce n'était pas par l'intelligence que péchait cette demoiselle. Elle en aurait eu plutôt trop.

— La fortune, continua-t-elle, et même la beauté. Nouveau geste de protestation du jeune homme,

qui, attendant la fin de ce conte, ne voulait pas s'aliéner la conteuse.

— Enfin, reprit-elle, en essuyant de temps à autres yeux gros de larmes, on en vint à parler mariage. Malheureusement, un soir que j'étais au bal chez M^{me} Maunoir...

— M^{me} Maunoir, l'auteur ? demanda Francisque qui, tout légitimiste qu'il était, n'en avait pas moins lu, avec intérêt, les récits des fêtes artistiques et intellectuelles données par cette illustration républicaine.

— Oui, la femme auteur, avec qui ma famille est très liée, répondit sans affectation Antoinette. J'étais donc dans son salon, assise, après un quadrille que je venais de danser et dont je me rappelle les moindres phases. Tout à coup, j'entendis mon nom, prononcé par deux étrangers, deux diplomates, qui causaient tantôt en italien, tantôt en anglais. J'écoutai.

— Pardon de vous interrompre, mademoiselle, vous connaissez donc ces deux langues ?

— Oui, monsieur, fit simplement Antoinette, qui continua : Ils parlaient précisément de notre mariage, dont la nouvelle commençait à s'ébruiter. Et savez-vous ce qu'ils disaient, monsieur ? Oh !... c'est horrible !

— Que pouvaient-ils dire ? demanda le vicomte, que cette immixtion dans la vie d'une demoiselle, qui dansait chez M^{me} Maunoir et savait autant de langues, commençait à amuser singulièrement.

— Ils disaient, sanglota Antoinette, ou du moins l'un d'eux dit à l'autre : Elle n'est pas jolie — je cite textuellement, — elle n'a rien, son père mangeant na-

turellement tous ses appointements de professeur au collège Charlemagne.

— Ah ! monsieur votre père est...

— Oui, monsieur... Elle a rencontré sur sa route notre ami...

D'Alaman ouvrit l'oreille pour y recevoir le nom du vainqueur, mais elle s'arrêta un instant.

— Permettez-moi de ne pas vous le nommer maintenant, dit-elle.

— Comme il vous plaira, mademoiselle, fit en s'inclinant le Vierzonnais.

— Elle l'a rencontré, poursuivit-elle, et elle a mis le siège devant lui comme les Prussiens l'ont mis devant Paris en 1870, c'est-à-dire avec la ferme résolution de ne pas démarrer qu'il ne se fût rendu. Nous l'avons tous prévenu qu'il jouait là un rôle de dupe, mais il est entiché d'elle, il ne veut rien entendre.

— Je comprends ça, hasarda Francisque, craignant qu'on doutât de sa galanterie.

— Vous vous imaginez mon désespoir, continuait-elle sans relever cette gracieuseté ! Moi qui l'adorais et qui aurais donné avec tant de joie ma vie pour lui, me voir exposée à passer à ses yeux pour une intrigante, presque une aventurière, qui s'est mis dans la tête d'accaparer un homme, parce qu'il est riche et illustre ! non, c'était acheter trop cher, fût-ce un siècle de bonheur. Je voulais d'abord rompre avec lui. Je n'en eus pas le courage. Je continuai à me bercer de l'espoir de porter un jour son glorieux nom, lorsqu'un jour... Ah ! ce jour là, que ne puis-je le rayer de mon existence ? — Je crus apercevoir chez lui une sorte de

contrainte. Un mot à double entente, dont sans doute le véritable sens m'échappa, sembla pour moi, dans sa bouche toujours si loyale, l'écho des propos suspects que j'avais entendus au bal de M^{me} Maunoir. Il me prend pour une ambitieuse cupide et vulgaire ! pensais-je immédiatement. Quelle honte ! Et cette fois, je résolus de décliner moi-même l'honneur qu'il voulait me faire de demander ma main à mon père.

— C'était du désintéressement et du courage, dit Francisque.

— Oui, repartit tristement Antoinette, malheureusement le courage me manqua. Je tombai gravement malade. Je répétais continuellement dans mon délire : Pour qui me prend-il ? Pour qui me prend-il ? Vous avez pu voir en entrant une bonne encore jeune, celle qui vous a ouvert la porte ?

— Oui, mademoiselle... une fille un peu rouge de peau, qui doit être de la campagne.

— Précisément. Eh bien ! cette chère Clémence qui m'est profondément attachée pleurait tellement, tout en veillant à mon chevet, que je finis par la mettre dans la confidence de mes malheurs. Dans sa grossièreté de paysanne, elle ne devina pas à quel point mon cœur était ulcéré du soupçon qui pouvait peser sur la sincérité de mon amour. Elle voyait le mal qui s'aggravait tous les jours. Elle chercha machinalement le remède, et c'est là que ma confession devient cruelle, monsieur, elle le trouva.

— Et ce remède ? interrogea d'Alaman, qui ne voyait pas encore se dessiner son personnage.

— Puisque, me dit-elle, celui que vous aimez est

assez défiant pour se figurer que vous l'aimez pour sa grande situation dans le monde, il y a un excellent moyen de le détromper : c'est de lui laisser croire que vous êtes aimée par un autre aussi jeune, aussi riche et peut-être plus beau que lui.

Faire apparaître l'Angevaine comme son Méphistophélès ordinaire lui parut une heureuse trouvaille. Elle, jeune fille inexpérimentée et troublée par l'irraisonnement de la passion, avait été endoctrinée par une femme dévouée sans doute, mais imprudente, que la grossièreté de son éducation mettait à l'abri de certains scrupules. La bonne n'aurait certainement pas participé aux bénéfices du succès. Elle arrivait à point nommé pour accepter la responsabilité de la défaite.

— Je ne compris pas d'abord, reprit Antoinette. C'est elle qui m'expliqua que son frère, jardinier dans le département du Cher, aux environs de Vierzon, ne demanderait pas mieux que de se prêter à ce subterfuge. Il avait prononcé votre nom plusieurs fois devant sa sœur. En laissant supposer à mon futur que vous aviez demandé à entrer dans ma famille, il réformait immédiatement le jugement que les circonstances avaient pu l'amener à porter sur moi. Il se disait naturellement : C'est bien moi, non ma célébrité qu'elle épouse, puisque, trouvant mieux, elle le refuse.

Elle fit une pose, espérant de la part du vicomte une parole d'encouragement. Ne voyant rien venir, elle poursuivit :

— Je leur permis d'agir, sans moi et en dehors de moi ; mais, j'avoue ma faute, je le leur permis. Je reçus

de Vierzon, en effet, deux ou trois télégrammes que je montrai à... l'autre, et qui produisirent l'effet attendu. Mais, brisée par le remords et la honte de devoir mon bonheur à un pareil complot, j'allais tout lui avouer quand le hasard, en vous mettant en possession de ce secret, a fait ce que je voulais faire. Maintenant, monsieur, vous savez tout. Mon honneur est entre vos mains.

Et comme Francisque semblait assez embarrassé de ce sort qu'elle lui remettait ainsi entre les mains, et ne savait comment le poser à terre, elle profita de ce moment d'hésitation légitime pour sonner violemment la bonne qui parut fort effrayée d'un coup de sonnette aussi vigoureux.

— La voilà ! dit Antoinette en montrant l'Angevine, dont les mains rouges et la taille carrée ne cadraient pas précisément avec l'intrigue que sa maîtresse lui avait mise sur le dos. La voilà ! Clémence, vous pouvez tout raconter devant monsieur. Reconnaissez-vous m'avoir donné le conseil de me faire adresser, de Vierzon où votre frère est en place, des lettres et des télégrammes signés du vicomte d'Alaman ?

— Ah ! il y a des lettres aussi ? fit Francisque. Puis-je au moins les voir, puisque je suis censé les avoir écrites ?

— Ai-je dit des lettres ? demanda Antoinette qui s'était oubliée. La vérité est qu'il avait été question d'écrire, mais je n'y ai pas consenti.

Et retournant à la bonne, elle reprit :

— Parlez, Clémence ! Est-ce à vous ou à moi qu'est venue cette idée infernale ?

— C'est à moi, mademoiselle, répondit l'Angevine, donnant immédiatement la réplique.

— Mais, fit observer le vicomte que les mains rouges de la fille de cuisine tenaient en défiance, les deux dépêches que j'ai lues étaient bien habilement rédigées pour l'avoir été pour un garçon jardinier ou par une cuisinière !

— Je devine ! Vous persistez à croire que j'étais leur complice ! s'exclama Antoinette, du ton déchirant de Charlotte Corday, à qui le juge du tribunal révolutionnaire demandait si elle n'avait pas étudié son coup avant de trapper Marat, et qui s'écriait :

— Ah ! le monstre ! Il me prend pour un assassin !

Cependant, elle jugea prudent de couper court aux étonnements successifs du jeune homme, en feignant d'entendre le vieil Alibert remuer dans la chambre à côté.

— Si mon pauvre père, qui est déjà si malade, se doutait de quoi que ce soit il en mourrait. Au nom de ses cheveux blancs, partez, monsieur, dit-elle, et pardonnez-moi ! Mais avant de sortir d'ici, me promettez-vous, bien que je n'aie guère le droit d'exiger aucune promesse, me promettez-vous de garder sur toute cette affreuse aventure le silence le plus absolu ?

— Je vous le promets, mademoiselle, dit le vicomte. C'est à vous-même, non à moi de vous juger. En somme, si vous eussiez dû résister à des suggestions blâmables, vous n'êtes coupable que de vous être laissé entraîner. En somme, vous ne m'avez fait aucun tort en abusant de mon nom. Je vous pardonne.

Et il sortit après avoir salué presque respectueusement Antoinette, qui, en fermant la porte après lui, eut un puissant soupir de soulagement.

D'Alaman avait déjà descendu trois étages et allait en atteindre un quatrième quand il se heurta sur le palier à l'Angevine qui semblait l'attendre et lui barra presque le passage.

— Mademoiselle vous a fait croire que j'avais tout arrangé, malgré elle, avec mon frère, n'est-ce pas, monsieur ?

— En effet ! répondit-il, assez surpris d'être ainsi interpellé par la servante, après avoir subi les explications de la maîtresse.

— Eh bien ! fit imperturbablement Clémentine, mademoiselle vous a menti. C'est elle qui nous a forcés, mon frère et moi, à lui adresser de chez vous des télégrammes qu'elle nous envoyait tout rédigés sous enveloppes, et des lettres, des tas de lettres que Jean recopiait et qu'il mettait ensuite à la poste, au nom de mademoiselle. Oh ! elle n'est pas manchote, allez ! Elle en a fait voir de grises à son pauvre amoureux, qui va être assez bête pour l'épouser, bien sûr, quoi qu'il passe pour avoir tout plein d'esprit !

— Et cet amoureux, qui passe pour avoir tant d'esprit, vous le connaissez sans doute ? demanda Francisque qui, sachant déjà les tenants, était curieux de savoir les aboutissants.

— Si je le connais, pardi ! Tout le monde le connaît, c'est M. Talazac.

— Talazac le député ?

— Mais oui, le député.

— Et c'est pour épouser ce fameux républicain, qu'elle a fait semblant de... Oh ! c'est trop amusant, dit le vicomte en se frottant les mains, comme s'il avait trouvé le moyen de venger instantanément la monarchie proscrite.

— Et ce n'est pas tout, ajouta l'Angevaine en s'animant. Elle a fait semblant d'être mourante pendant plus d'un mois, et elle m'envoyait aux Champs-Élysées tous les jours, sur la route que prend M. Talazac pour aller à la Chambre. Quand je le rencontrais, je lui contais naturellement que mademoiselle était condamnée par les médecins et qu'elle allait partir pour Nice. Et il gobait tout ça. Fallait voir !

Le vicomte était prêt à pardonner à Antoinette toutes ses trahisons, tant il était heureux qu'elles s'adressassent à l'homme qu'il avait appris à maudire dans les assemblées provinciales tenant leurs assises à Vierzon. Cette révélation modifiait toutes ses intentions à l'égard de cette jeune fille qu'il ne savait, un quart d'heure auparavant, s'il devait plaindre ou blâmer. Cependant, il ne s'expliquait pas pourquoi cette bonne, qu'Antoinette lui avait présentée comme un modèle de dévouement, chargeait ainsi sa maîtresse sans que rien l'y forçât.

— Qui vous pousse à me raconter toutes ces histoires sur M^{lle} Alibert ? demanda-t-il.

— C'est que, répondit la bonne avec une sorte de grincement de dents, voilà longtemps qu'elle me tient et qu'elle me fait faire tout ce qu'elle veut. Maintenant que je la tiens à mon tour, je serais bien bonne de la ménager.

D'Alaman jubilait. Quelle fête pour le département du Cher tout entier, quand on y apprendrait, avec détails et preuves à l'appui, la mésaventure de cet homme d'État qui prétendait gouverner les autres, et se faisait jouer sous jambe par une petite bourgeoise n'ayant même pas, pour excuser son audace, le prestige de la beauté ! On en jetterait aux échos d'alentour des rires qui s'entendraient jusqu'à Paris !

Il caressa un instant l'idée d'écrire à Talazac une lettre cruellement moqueuse, où il l'eût obligeamment mis au courant de l'intrigue dont les fils se serraient tous les jours un peu plus autour de lui. Rien n'eût été plus risible que de lui faire part de la découverte des pièges semés sous ses pas. Puis il réfléchit que ce serait faire manquer le mariage ; or, le laisser consommer rendait la farce à la fois plus amère et plus complète.

Le vicomte Francisque d'Alaman n'était probablement pas un méchant homme, mais on a connu des gens excellents dont la politique était féroce. Humilier tout le parti républicain dans la personne de l'un de ses chefs les plus autorisés, c'était ce qu'on appelle familièrement du nanan, et si le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, à plus forte raison le malheur d'un adversaire politique embaume-t-il à cinquante lieues à la ronde.

A tout hasard, il mit vingt francs dans la main de l'Angevine, qui accepta joyeusement cette gratification, bien qu'ayant confiance de ne l'avoir méritée en quoi que ce soit, et il rentra à son hôtel avec la satisfaction d'un oisif qui a enfin trouvé une occupation pour ses loisirs.



XIII

MENACES SOUS CONDITION



out bien pesé, au lieu d'écrire à Talazac, qui aurait pu considérer sa lettre comme une preuve de sympathie, il écrivit à Antoinette qui, le lendemain, vers dix heures du matin, reçut ce billet peu doux :

« Mademoiselle,

« Je n'ai pas voulu interrompre hier le cours de votre merveilleux récit. Prenez le mot merveilleux dans le sens que vous voudrez. Nous autres nobles qui ne nous piquons pas d'être républicains, nous aimerions mieux recevoir un démenti d'un homme que d'en donner un à une femme. Je vous écoutais, mais je savais tout et je devinais le reste. L'homme que vous aimez ou plutôt que vous tenez à épouser, ce qui n'est pas précisément la même chose, c'est Talazac le

tribun, qui croit en vous comme le bon peuple français croit en lui. Talazac se moque du peuple, et vous, vous vous moquez de Talazac. Il y a donc compensation.

« Cependant, mademoiselle, il m'est impossible d'admettre que vous vous moquiez de moi, qui n'ai pas la prétention d'être un jour ministre. Non contente de rédiger les lettres et les télégrammes que vous receviez signés de mon nom, vous vous attribuez des maladies de poitrine qui ont, du reste, produit le meilleur effet.

« Je pourrais vous garder rancune, et de la façon cavalière dont vous vous êtes servie de ma personnalité pour les besoins de votre mauvaise cause, et du drame sentimental dont vous m'avez donné la représentation pour atténuer votre responsabilité; mais je trouve si drôle de vous voir un de ces quatre matins marcher à l'autel, à la mairie veux-je dire, pardonnez-moi ce *lapsus*, et de vous y voir marcher au bras du farouche Talazac, que tout ce que vous avez pu et pourriez faire pour arriver à ce noble but est excusé d'avance.

« Ne craignez donc rien de moi, mademoiselle, vous nous servez trop bien pour que je vous desserve.

« Tous mes compliments,

« Francisque d'ALAMAN. »

A la lecture de ce pamphlet elle se vit démasquée, et n'essaya pas de cette opération qu'en langage de cercle on appelle « jouer le rattrapage. » Courrier par courrier, elle répondit au vicomte par une lettre qu'elle

soigna beaucoup, afin de lui montrer qu'elle était digne du sort brillant qu'elle s'était préparé dans l'ombre de sa chambrette, et où elle sema l'esprit avec assez de profusion pour jeter quelque désordre dans un cerveau de province.

« Ma foi ! se dit Francisque, je serais par trop naïf de me faire le moindre scrupule envers une jeunesse aussi dégourdie ! Elle ne s'est pas beaucoup gênée avec moi. J'ai bien le droit de ne pas me gêner davantage avec elle. Elle est drôlette, en résumé, cette petite chercheuse de mariages riches ! Si je lui faisais un ou deux doigts de cour. C'est peut-être ce qu'elle demande après tout. »

Et il lui adressa une bonne déclaration qui se terminait par la demande d'un rendez-vous pour le lendemain.

Antoinette, pour la première fois, mesura le gouffre où elle avait inconsidérément plongé, la tête la première. Que répondre à ce vicomte, qui venait sans plus de gêne réclamer son salaire ? L'éconduire avec la brutalité qu'il méritait, c'était tourner sa bienveillance en une inimitié qui ne pardonnerait pas. Or, il avait sa revanche sous la main. Qu'il allât trouver Talazac, à qui il raconterait qu'elle le bernait depuis des mois, et tout l'édifice de son avenir rentrait dans les entrailles de la terre.

En outre, cette ruine de ses projets entraînait celle de sa réputation. L'homme d'Etat, subitement éclairé, irait faire partout, et chez M^{me} Maunoir notamment, les gorges les plus chaudes sur le formidable panneau dans lequel il avait failli donner. On causait déjà de

leur mariage. On en causerait bien plus encore, mais ce serait pour féliciter Talazac d'avoir heureusement échappé à la dernière des aventurières.

D'autre part, accorder à M. d'Alaman le rendez-vous qu'il semblait exiger, c'était courir à des conséquences graves. Non pas qu'elle ne se sentît de force à aller jusqu'au bout dans la voie qu'elle avait déjà parcourue à moitié, l'amour étant, pour arriver à un but déterminé, un moyen comme un autre, probablement meilleur qu'un autre; mais sait-on jamais ce dont est capable un cœur masculin? Si le vicomte allait devenir amoureux d'elle, il ne l'épouserait certainement pas, mais à coup sûr il l'empêcherait d'épouser Talazac. La chance la plus heureuse pour elle était encore que ce caprice subit du jeune gentilhomme s'éteignît aussi vite qu'il s'était allumé. Ce serait peut-être humiliant pour elle, mais c'était le moment ou jamais de mettre de côté les questions d'amour-propre.

Au contraire, qu'il s'attachât tant soi peu à sa conquête parisienne, le jour où elle lui dirait :

— Je me marie demain. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il se hâterait de faire savoir à l'heureux futur qu'il avait déjà prélevé la dime sur le bonheur du ménage, et après avoir cédé par crainte de révélations, elle serait encore plus punie que si elle s'était entêtée dans sa résistance.

Oui, mais M. Francisque d'Alaman était un homme d'honneur. Il comprendrait que ce serait donnant donnant, et elle lui ferait au besoin donner sa parole que son silence à lui était le prix de sa complaisance à

elle. Tout cela est très facile à admettre théoriquement, mais il n'y a pas d'honneur qui tienne contre la jalousie ou la vexation de se voir jeter au panier pour un autre, et plus cet autre serait illustre, plus l'abandon serait intolérable, car il le supposerait naturellement devoir être sans retour.

Au milieu de ces perplexités, elle se demandait par qui le vicomte avait été si bien instruit de toutes les phases par lesquelles avait passé la combinaison. Son flair, si rarement mis en défaut, lui avait déjà laissé soupçonner l'Angevaine qui nécessairement l'exécrait, et à qui l'apparition subite du vicomte avait apporté un secours imprévu.

Tant qu'elle tenait cette fille sous sa menace, elle était une auxiliaire précieuse. Maintenant que cette coupable pouvait rendre à son accusatrice toutes ses accusations, d'aide elle devenait ennemie. Elle résolut de régler cette question avant de répondre à l'invitation de l'audacieux Francisque.

Clémence comparut comme une prévenue sûre de son acquittement.

— Parfaitement, dit-elle, au premier mot de l'interrogatoire pour lequel Antoinette l'avait appelée. Tiens ! je me suis vengée. Vous me faisiez toujours peur de la police correctionnelle ; eh bien ! moi, j'ai tout dégoisé à ce beau monsieur, et si vous me renvoyez, je vais tranquillement trouver M. Talazac, et je le conduis chez l'autre, au Grand-Hôtel, chambre n° 22. Ça m'amusera de les entendre s'expliquer.

— C'est bien, fit Antoinette, renseignée sur la provenance des assertions du vicomte, je double vos

gages ; mais comme je ne pourrais pas vous payer aussi cher sans que mon père s'en étonnât, vous prendrez votre surplus sur tout ce que vous achèterez au marché, et que vous compterez plus cher. Je me charge de faire accepter à mon père cette augmentation de prix.

L'Angevaine n'était pas difficile sur la qualité du porte-monnaie dans lequel elle puiserait ; elle accepta immédiatement ce traité, moyennant lequel elle s'engagea à servir mademoiselle aussi bien auprès du gentilhomme catholique qu'auprès du député républicain.

Alors, M^{lle} Alibert répondit à Francisque d'Alaman quelques mots pesés un à un, car il ne fallait pas lui laisser croire qu'elle allait à lui par amour ; il ne fallait non plus qu'il la prît pour une coureuse de rendez-vous. Il était essentiel, afin d'établir les positions respectives, qu'il vît dans la conduite d'Antoinette l'acceptation d'un marché dont les conditions seraient loyalement exécutées des deux parties, sous peine de forfaiture de la part de celui qui y manquerait.

En tout cas, afin de mettre au moins quelques atouts dans le terrible jeu qu'elle se décidait à jouer, elle se refusa de se rendre chez lui, dans une chambre d'hôtel, où sa présence eût été déjà une souillure. Elle lui indiqua le numéro 86 de la rue de Richelieu, devant lequel elle se tiendrait à trois heures précises, dans une voiture qu'elle aurait préférée découverte, malgré le danger d'y être aperçue, mais qu'elle consentait cependant à prendre fermée. Le vicomte y entra rapidement, et on irait faire une promenade dans des

endroits non désignés, mais où ils auraient le moins de crainte d'être rencontrés.

En somme le péril pour elle n'était pas imminent. Elle saurait, à la rigueur, se défendre, si elle pensait pouvoir le faire sans trop irriter son adversaire. Un homme bien élevé recule toujours devant une sorte de tentative de chantage. Elle se laisserait peut-être prendre les mains, embrasser. De la part d'une jeune fille comme il faut, c'était déjà faire à sa distinction un sacrifice dont il ne pouvait guère ne pas lui tenir compte. Elle traînerait ainsi jusqu'à son départ pour le département du Cher. Il lui écrirait de là-bas deux ou trois lettres. Elle ne répondrait pas à la dernière, et, le temps ainsi que l'éloignement aidant, cette fantaisie de désœuvré tomberait dans un oubli favorable.

Elle revêtit son costume le plus sévère, comme contraste à la légèreté de sa démarche. Elle n'était pas troublée, non plus que honteuse. Elle était inquiète. Il en est des expéditions de ce genre comme de l'escrime, où les meilleures leçons ne remplacent jamais l'habitude du terrain. Théoriquement, elle en aurait remontré aux plus ferrées. Ce qui lui manquait c'était la pratique.

Chaque tour de roues, en la rapprochant du n° 86, lui serrait un peu plus l'estomac. Elle avait eu un moment l'idée d'emmener l'Angevine, mais le vicomte eût sans doute regardé cette adjonction comme une plaisanterie de mauvais goût. D'ailleurs elle n'avait besoin de personne pour résister, et pour céder, encore moins.

Elle n'eut pas à attendre Francisque, qui stationnait

depuis un quart d'heure devant le numéro indiqué. Il ne laissa pas au fiacre d'Antoinette le temps de raser le trottoir pour s'y échouer.

Il sauta dedans et s'assit, à côté d'elle, à la large place qu'elle lui avait réservée, car elle se tenait enfoncée dans la paroi de droite de la voiture, comme si elle eût eu l'intention de s'y incruster.

Elle vit tout de suite que le jeune provincial était plus embarrassé qu'impétueux, et qu'il était venu là comme poussé par le devoir et afin qu'on ne pût pas lui reprocher plus tard d'avoir été dupé et ridiculisé par une petite effrontée qui, décidément, le prenait pour un imbécile.

Il commença par lui répéter, à peu près, tout ce qu'il lui avait écrit, après les confidences de Clémence. Ce n'était pas du tout la bonne qui avait organisé l'intrigue, c'était elle-même ; elle avait joué la femme entraînée et séduite. Ah ! les mensonges ne lui coûtaient pas.

— Je vous avais cru assez d'esprit, répondit-elle simplement, pour deviner que je voulais rougir le moins possible devant vous, et que je mettais en avant, pour me dégager, toutes les personnes qui me tombaient sous la main. Vous devez cependant le savoir, il y a des choses qu'une femme n'avoue pas.

— Comme il y a des audaces qu'un galant homme ne peut comprendre, répliqua-t-il.

— Le galant homme dont vous parlez, c'est vous, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jusqu'ici rien fait qui pût m'interdire de porter ce titre, riposta d'Alaman. Il avait un peu comp-

té sur des élans pleins d'effusion, de la part d'Antoinette, et il se heurtait à la mauvaise humeur d'une femme qui se venge de l'état humilié auquel la fatalité l'a réduite.

— En ce cas, fit-elle, sautant sur cette fière déclaration, j'espère que vous ne cesserez pas de le mériter, et qu'après une explication loyale vous voudriez bien me permettre de vous adresser mes adieux, en même temps que mes remerciements.

Le vicomte n'avait besoin ni de la loyauté ni des explications d'Antoinette, et cet appel à des sentiments de gentilhomme resta sans écho dans son cœur. Il tint à lui prouver qu'on ne le prenait pas deux fois pour plastron, et lui répliqua très-nettement :

— Ce n'est pas à vous de me donner des leçons de probité et de me montrer le chemin de l'honneur. La situation est celle-ci : Vous avez pris mon nom pour faire croire à ce malheureux Talazac que j'étais amoureux de vous, et que je vous offrais de vous épouser. Je ne vous ai pas offert de vous épouser, et je n'étais pas amoureux de vous, puisque je ne vous connaissais pas. Cependant il est bien possible que je le sois devenu, mais pas jusqu'au mariage, ajouta-t-il. Je laisse ce dénouement au grand orateur qui se vante d'avoir fondé la République. Rien, en revanche, ne m'amuserait comme de me dire, de me dire à moi tout seul — car à personne je n'en soufflerais mot, — que cet éloquent homme d'Etat a reçu de mes mains la femme destinée à recevoir les ambassadeurs étrangers, dont les maîtres ont

eu la faiblesse de reconnaître le gouvernement républicain que la France subit actuellement.

Dans cet ordre d'idées, il devenait intraitable. La pensée d'aider à embourber Talazac dans un mariage indigne lui souriait plus voluptueusement que tout ce que le minois chiffonné de cette jeune fille, probablement encore neuve, quoique profondément machiavélique, pouvait lui promettre.

Et mû par la vanité de se répéter qu'il avait embrassé la fiancée de Talazac, avant Talazac lui-même, il saisit Antoinette un peu à bras-le-corps, et déposa sur sa joue droite un baiser qui se dérangea et l'atteignit au menton :

— Si vous vous imaginez qu'après vous j'accepterai de porter le nom d'un homme comme lui, vous vous trompez singulièrement, dit-elle, sans se décontenance. Notre mariage serait immédiatement rompu. Ce n'est donc pas de M. Talazac, c'est de moi que vous vous seriez vengé.

Cet argument s'émoussa sur la double cuirasse d'incrédulité et de défiance que Francisque avait endossée avant de venir.

— Avec ça, répondit-il cavalièrement, qu'ambitieuse et décidée comme vous l'êtes vous renonceriez pour si peu à l'avenir que vous avez si habilement machiné !

Elle fut obligée de s'avouer qu'en effet elle ne renoncerait pas pour « si peu » à s'appeler M^{me} Talazac.

Et le jeune Francisque, pour lui en donner la preuve, redoubla de mains serrées et de bras passés autour de la taille. On allait du côté des Champs-Élysées, au

grand jour, sous les regards d'une nuée de promeneurs. Il n'y avait rien de particulièrement dangereux à redouter.

Mais cette publicité ne cadrerait pas avec les plans du vicomte. Après la barrière de l'Étoile, avenue de la Grande Armée, il commença à relever les glaces, et Antoinette commença à baisser les yeux.

Dans cette voie on ne s'arrête guère. Les glaces levées, il fit le geste de tirer les stores.

Alors Antoinette dut se défendre. Elle supplia, lui demandant pardon de ce que sa conduite avait eu d'irréfléchi, de coupable même, à l'égard d'un homme qu'elle ne connaissait en quoi que ce soit, et qui pouvait se croire autorisé à toutes les témérités vis-à-vis d'une étrangère qui, elle-même, s'était montrée si téméraire.

Puis elle fit mine d'ouvrir la portière et de se jeter à bas de la voiture, menace qui, comme celle de se jeter par la fenêtre, réussit presque toujours ; car, si beaucoup de femmes annoncent qu'elles vont se suicider sans en avoir jamais eu la moindre intention, plusieurs aussi se suicident, en effet, de sorte que le menacé ne sait jamais absolument à quoi s'en tenir sur les projets réels de la menaceuse.

Il trouvait quelque charme dans cette résistance qui semblait de bon aloi et que l'audacieuse conduite d'Antoinette n'aurait pas fait supposer. Il avait affaire à une ambitieuse forcenée, mais non à une fille. C'était beaucoup, étant donné que du moment où une femme sait « se tenir », tout ou à peu près tout ce qui ne touche pas à l'inconduite lui est permis.

Aussi, tout en restant pressant, finit-il par où on a l'habitude de commencer, c'est-à-dire par devenir presque respectueux. Il essaya de se montrer sous un jour moins cru, lui demandant pardon de ses brutalités, qui s'adressaient, non à celle qu'elle était, mais à celle qu'il la croyait être. Et, abandonnant tout à fait le système de l'emportement et de la violence, il la supplia de lui permettre de cultiver une connaissance qui charmerait ses longs loisirs de gentilhomme inoccupé et deviendrait pour lui le prétexte de fréquents voyages à Paris.

— Comment cultiver ma connaissance ? fit-elle observer. Eh bien ! et si je me marie ?

— Si vous vous mariez, nous prendrons un peu plus de précautions pour nous voir, voilà tout.

Elle haussa les épaules. Mais d'Alaman, peu à peu subjugué, quoique tenu en arrêt par la froideur d'Antoinette, continua le cours de ses galanteries, sans s'apercevoir qu'elle était, tout en l'écoutant ou en ne l'écoutant pas, tombée dans une sorte de rêverie. Un gigantesque projet venait, en effet, de germer dans sa tête. Si au lieu de faire de ce vicomte son juge, elle en faisait son complice ! Si elle l'amenait à concourir à la réussite de son mariage, qu'il pouvait, d'un mot, éloigner à tout jamais. Elle ne serait plus alors seule à lutter contre deux hommes : d'Alaman, qui avait tant de facilités pour la perdre ; Talazac, qui avait tant de motifs de ne pas l'épouser. Elle aurait, au contraire, un auxiliaire pour la soutenir dans sa lutte et l'aider à vaincre. Ils seraient enfin deux contre un.

Brusquement, sans transition, elle passa d'un silence morne à cette question directe :

— Ainsi, je vous plais?

— Vous faites plus que me plaire. Au premier abord, vous m'avez plus effrayé que séduit, je vous l'avoue. Maintenant, je vous trouve tout à fait charmante.

— Et vous auriez quelques désirs de me revoir?

— Un violent désir, je ne m'en cache pas, surtout de vous revoir moins indifférente et moins glacée.

— Eh bien! dit résolument Antoinette, qui n'avait pas de temps à dépenser, nous nous reverrons quand vous voudrez, et ailleurs que dans une voiture de place.

— Quand je voudrai?

— Oui, demain, après-demain, plus tard, que je sois mariée ou non, nous nous reverrons toujours.

— Oh! Antoinette, que vous êtes délicieuse! s'écria d'Alaman en l'entourant de ses bras.

— Non, non, je ne suis pas délicieuse, dit-elle en se dégageant, car ce que je vous promets là, vous l'obtiendrez seulement à une condition, que vous allez peut-être refuser d'accepter.

— Il faudrait qu'elle ne fût absolument pas acceptable, se hâta-t-il de déclarer.

Elle le regarda dans le blanc des yeux, comme pour s'assurer s'il était capable d'entrer dans ses plans aussi avant qu'elle le voudrait. Puis elle recueillit ses forces avant de lancer sa proposition dont elle n'était pas assez inconsciente pour se dissimuler la gravité.

Elle n'ignorait pas à quel point Talazac devait être tirailé par ses amis et tous ses disciples dans un sens

contraire à l'union disparate qui se préparait entre lui et une petite fille dont personne n'était encore arrivé à s'expliquer l'étrange domination sur un homme aussi foncièrement indépendant.

Elle savait quels soupçons d'ambition et d'intrigue pesaient sur elle. Elle tremblait qu'une indiscretion ou une vengeance de l'Angevaine, de son frère, du vicomte même, ne mît à nu le plus humiliant des complots. Un obus était dans l'air, il pouvait éclater d'un moment à l'autre et projeter ses éclats sur toute sa vie qui jusqu'à la fin en resterait boiteuse et estropiée. Un seul moyen était susceptible de donner à ses combinaisons les assises et la solidité qui leur manquaient. Ce moyen, elle le confia au jeune Francisque d'Alaman, au risque d'aggraver dans son esprit la mauvaise opinion qu'il devait avoir de sa délicatesse native.

— Cette condition, poursuivit-elle, la voici : Demain, après quatre heures, afin que mon père soit à la maison, vous vous présenterez demandant à l'entretenir. Il connaît votre nom, puisque je lui ai parlé de vous en même temps qu'à M. Talazac. La bonne vous introduira dans le salon après vous avoir annoncé. Nous vous y recevrons, mon père et moi. Vous débutez en vous nommant de tous vos noms, titres et qualités. Vous m'aurez vue à la distribution des prix du collège Charlemagne. Au reste, il sait l'histoire, vous n'aurez donc pas à la recommencer. Puis, à brûle-pourpoint, comme un homme qui a fait tout exprès le voyage de Vierzon, vous lui direz à haute et intelligible voix :

« Monsieur Alibert, j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Antoinette Alibert, votre fille. »

Le vicomte fit un bond qui, dans une voiture un peu moins haute de plafond, aurait eu probablement des conséquences sérieuses pour son crâne.

— Comment ! dit-il ébahi, vous voulez que je demande votre main?... C'est là la condition...

— Je vous en prie, fit-elle, d'un ton dédaigneux, avant de me répondre, attendez au moins que vous ayez commencé à me comprendre.

Et elle reprit :

— Mon père, qui vous croit très épris de moi, ne sera que médiocrement surpris de cette démarche. Cependant, comme il me sait fiancée presque officiellement à M. Talazac, il ne pourra que vous dire à peu près ceci :

« Adressez-vous à ma fille. C'est à elle qu'il appartient de disposer de son sort. »

Sur quoi vous vous tournerez de mon côté, et vous renouvellerez votre demande, à laquelle je prends ici l'engagement de faire cette réponse :

« Monsieur, votre offre me flatte, mais je la refuse. »

Le vicomte, qui luttait pour ne pas l'interrompre à chaque mot, se sentit incapable d'en entendre davantage.

— Ah ça ! que signifie cette nouvelle comédie ? fit-il, et pourquoi voulez-vous que je demande votre main, puisque vous vous engagez à ne pas me l'accorder ?

— Précisément, si vous ne me la demandiez pas, il me serait impossible de vous la refuser. Or, c'est surtout à quoi je tiens.

— Dans quel but ?

— Dame ! le but qu'il me plaît. Vous désirez savoir à quelles conditions je serais disposée à vous écouter. Je vous les énumère. C'est à vous de décider si vous croyez ou non devoir vous y conformer.

— Pardon, fit observer Francisque ; supposons que je vous obéisse aveuglément, c'est-à-dire que je fasse auprès de votre père la démarche que vous exigez. Qu'arriverait-il, si au lieu de me répondre : je refuse votre offre, vous me répondiez : je l'accepte ?

— Cette crainte est puérile, riposta Antoinette, sans relever ce qu'elle avait en même temps de peu flatteur pour elle. En admettant que je consente, vous disparaîssez le lendemain ou vous retirez votre parole. Comme il n'y aura rien d'écrit, personne ne vous forcera à vous marier malgré vous.

— Et si j'adresse à votre père cette demande, que vous me promettez de repousser, vous serez à moi ?

— Je serai à vous.

— Elle a donc une bien grande importance ?

— Une importance considérable. C'est elle probablement qui aplanira tous les obstacles qui peuvent encore se dresser entre M. Talazac et moi.

— Mais, insista Francisque, de quelle façon exécuterez-vous le traité ?

— De la façon la plus simple. J'irai vous trouver au Grand-Hôtel.

— Dans ma chambre ?

— Dans votre chambre.

— Qui me le prouve ?

— L'impossibilité pour moi d'échapper à ma pro-

messe. Vous avez mon secret. Si je tente de me dérober, je vous autorise à aller trouver M. Talazac et à l'instruire de tout le manège.

— Je n'ai plus d'objections. Demain, à trois heures, je serai chez vous.

Et sans plus de démonstrations amoureuses, sans se permettre même un serrement de doigts, comme un homme qui ne se reconnaît pas le droit d'escompter son bonheur avant de l'avoir gagné, il ramena Antoinette jusqu'à la caserne Lobau, où elle descendit, ne voulant pas étonner les voisins en poussant jusqu'au 126 de la rue Saint-Antoine.





XIV

DEMANDE OFFICIELLE

TALAZAC n'avait pas, depuis deux jours, paru chez les Alibert. Il réfléchissait. Il se sentait porté vers Antbinette par une sorte de courant contre lequel il combattait encore, sans grand espoir d'arriver à le remonter. Il était plus dominé que séduit par cette jeune fille à la fois si énergique et si candide. Il l'avait vue à l'œuvre au moment où le 16 Mai, qui n'était jusque-là qu'une bêtise, avait failli sombrer dans le crime. Quelles sûretés de vue, quelle présence d'esprit, et par-dessus tout quel courage! Avoir à ses côtés un tel pilote dans les naufrages possibles de la vie, c'était une assurance contre presque tous les dangers de la navigation.

Cependant, il secouait parfois cet empire qu'elle prenait sur lui et qui l'effarouchait un peu. Plusieurs des hommes politiques auxquels il donnait ordinairement des conseils étaient, dans cette affaire-là, devenus ses

conseillers, et ce qu'ils lui conseillaient, c'était de ne pas s'embarquer comme cela, tout de suite, sans boussole, c'est-à-dire sans plus de connaissance de l'océan du mariage.

Alors il s'efforçait de se passer d'elle pendant un certain temps, afin de constater s'il pourrait s'en passer tout à fait. Mais il n'y avait pas à s'illusionner, elle le tenait. Il avait fini par découvrir une espèce de beauté dans son air résolu et les rayons pénétrants de ses yeux un peu caves. La ligne de ses épaules tombantes se dessinait constamment dans sa pensée.

Il rêvait tout éveillé de sa taille svelte et du mouvement d'ondulation qu'elle imprimait sans affectation à sa jupe, en se levant de sa chaise. Ne plus voir cette jupe ondulée lui paraissait inacceptable. Toutefois, il avait comme une intuition de la redoutable force de cette jeune fille qui, n'ayant pas eu peur de venir chez lui, à neuf heures du soir, rue de Ponthieu, bravant les agents de police qu'elle avait chance de trouver aux abords de la maison, ne devait avoir peur de rien. Or, quand une femme n'a peur de rien, il est assez difficile de savoir au juste où elle est capable d'aller.

— La verrai-je ou ne la verrai-je pas aujourd'hui ? se demandait-il, quand il reçut une lettre comme Antoinette seule savait en écrire. Elle lui reprochait ses deux jours d'absence et l'invitait à venir le jour même réparer sa faute. Elle l'attendait à trois heures et demie au plus tard. Elle avait des choses tout à fait amusantes à lui conter.

— Elle m'attendrait, je ne peux pourtant pas la faire attendre, se dit-il. J'irai donc.

A trois heures, il était chez les Alibert. Elle le reçut au milieu d'éclats de rire dont elle ne lui laissa pas longtemps ignorer la cause. C'était inouï, le brave vicomte d'Alaman qui, depuis plus d'un mois, n'avait pas donné signe d'existence, ne s'amusait-il pas de revenir sur l'eau ? On venait de lui remettre de sa part un télégramme qu'elle étala sous les sourcils froncés de Talazac, et dont la teneur était :

« Serai à Paris aujourd'hui même, chez monsieur votre père, entre quatre et cinq heures. Situation est trop cruelle, ne peut durer.

« Francisque, vicomte d'ALAMAN. »

— Ah çà ! s'écria Talazac impatienté, vous ne lui avez donc pas donné son congé définitif, à ce monsieur ?

— Je n'ai jamais eu de congé à lui donner, attendu qu'il ne nous a jusqu'ici jamais officiellement demandé ma main. Je suis donc censée ne pas me douter de ce qu'il peut me vouloir.

— J'espère, au moins, que vous ne le recevrez pas ! dit Talazac inquiet et irrité.

— Je ferai comme vous le désirerez, mon ami. Cependant, à mon avis, mieux vaut liquider cette question une bonne fois. C'est le seul moyen d'en finir avec tous les télégrammes, auxquels j'en ne réponds jamais, du reste. Laissons-le s'expliquer. Ce sera amusant. D'ailleurs, mon père sera là.

— Et vous croyez que je vais assister à ce tableau ?

— Bah ! quand nous l'entendrons sonner, vous passerez dans la salle à manger, et vous y resterez pendant

le temps de sa visite. Vous jugerez si je sais me débarrasser des gens.

Amoureux comme il avait fini par le devenir, le jeune député grillait d'apercevoir, fût-ce un instant et par le trou d'une serrure, le gentilhomme millionnaire qu'il avait supplanté dans le cœur d'Antoinette. Cette démarche d'un épouseur évincé qui risquait ainsi une tentative désespérée le flattait dans son orgueil de vainqueur et rehaussait singulièrement dans son esprit cette étrange jeune fille. Il allait enfin pouvoir apprécier l'étendue du sacrifice qu'elle avait accompli de si bonne grâce. Peut-être, après tout, ce vicomte si vanté était-il contrefait, pied-bot, louche et chauvé. Antoinette le donnait comme splendide, mais les femmes vivent surtout d'imagination. Elles vous montrent un chimpanzé habillé et elles vous disent avec une entière bonne foi :

« Comment pourrait-on ne pas adorer un être aussi séduisant ? »

En outre, malgré lui, habitué aux fourberies de créatures qui toutes n'appartenaient pas à la basse classe de la galanterie, il était aise d'élucider absolument la situation et d'emporter avec lui, à la mairie où il signerait son acte de mariage, la certitude que sa loyauté n'avait pas été un instant surprise. Tant de femmes répètent à qui veut ou ne veut pas les entendre :

« Il y a un jeune charmant qui voulait m'épouser, il avait cent mille livres de rente, de grands yeux bleus, des dents comme des perles. Eh bien ! il ne me plaisait pas, je l'ai refusé, bien qu'il fût là, à mes

pieds, en me suppliant de lui accorder ma main. »

Il est vrai qu'elles ne savent trop que répondre quand vous leur adressez cette observation :

« Alors comment m'acceptez-vous, moi qui ne suis ni beau, ni millionnaire et qui me contente de vous offrir vingt misérables francs pour passer une heure dans votre société ? »

Ce fut donc avec un certain piaffement d'impatience qu'il entendit sonner quatre heures. Il aurait voulu qu'il fût au moins quatre heures et demie.

Vers quatre heures et quart, Antoinette commença à s'agiter intérieurement.

« Pourvu qu'il ne me fasse pas faux-bond, pensait-elle. Il n'avait pas l'air trop résolu à me prêter aide et assistance quand nous nous sommes quittés au tournant de la caserne Lobau. Ce manque de parole me perdrait peut-être aux yeux de l'autre. Quand on est soi-disant attendu par la famille de celle dont on doit demander la main, rien n'a le pouvoir de vous retenir ailleurs. »

Enfin, à quatre heures trente, un coup de sonnette timide, mais suffisant, retentit dans deux poitrines, celle de Talazac et celle d'Antoinette, bien que ces deux retentissements fussent de nature tout à fait différente.

Cependant, une nouvelle crainte troubla le cerveau de M^{lle} Alibert.

« Dieu ! se dit-elle, si c'était simplement cet imbécile de Ludovic, revenant de son bureau ! »

Ce n'était ni Ludovic ni le vicomte, mais bien le père Alibert qui rentrait après sa classe, un peu en avance de quelques minutes sur les autres jours.

Sa fille l'avait prévenu de la visite de M. Francisque d'Alaman, annoncée par télégramme. Le brave homme, encore tout ébloui de la rapide fortune d'Antoinette qui, si vraisemblablement destinée soit à mourir vieille fille, soit à s'unir à un bureaucrate obscur, se trouvait tout à coup entre deux mariages plus brillants et plus inespérés l'un que l'autre, comprenait qu'il n'avait pas le droit de la laisser recevoir seule l'assaut d'une demande officielle. Toutefois il se sentait fort en peine d'y répondre, puisque la main de son enfant était déjà promise.

Antoinette eut un désenchantement à l'arrivée de son père. Elle l'avait totalement oublié.

Mais le vieux professeur avait à peine posé son chapeau et ses gants de filoselle, qu'un second coup de sonnette la remplit d'émotion. Cette fois, c'était le vicomte, qui, introduit par l'Angevine, entra en frac et en cravate blanche, en conformité des articles du programme arrêté la veille.

Antoinette, au premier cri des bottes du vicomte sur le seuil de la porte, avait poussé Talazac dans sa chambre à coucher, familiarité permise dans l'état des choses; les pièces se commandant, et la salle à manger servant d'antichambre, ou, plus correctement, l'antichambre servant de salle à manger, on n'aurait pu y loger l'orateur républicain sans qu'il se trouvât nez à nez avec le gentilhomme légitimiste, ce qui, à tous les points de vue politiques ou autres, aurait eu les plus déplorables conséquences.

D'Alaman alla droit au père Alibert, et lui tendant respectueusement la main :

— Monsieur, lui dit-il, si quelque chose doit vous étonner, c'est que j'aie tant tardé à m'adresser officiellement à vous. Vous connaissiez mes sentiments à l'égard de mademoiselle votre fille. Ces sentiments, je viens vous les confirmer aujourd'hui en y ajoutant la sanction que mon cœur avait hâte de leur donner. J'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Alibert.

Talazac avait mal refermé la porte de la chambre d'Antoinette et avait été surpris agréablement, pour leur amour-propre à tous les deux, de voir un grand et beau jeune homme, de manières aussi aisées qu'aristocratiques, de tournure remarquablement élégante, faire son entrée dans ce salon presque pauvre.

« Il est infiniment mieux que moi, » ne put-il s'empêcher de se dire.

Puis, flatté, mais en même temps inquiet, car il y a toujours un certain danger à laisser le regard d'une jeune fille aux prises avec un paroissien de cet acabit, il ouvrit démesurément ses oreilles afin d'y emmagasiner, sans en perdre un mot, tout ce que le magnifique vicomte allait débiter à la famille dont il s'offrait à faire partie.

Ainsi, elle ne l'avait pas trompé. Cette passion dont elle lui avait fait une peinture qu'il supposait au moins exagérée, elle était plus brûlante encore qu'elle n'avait osé le dire, puisqu'elle aboutissait à une demande en mariage. Son cœur battit violemment quand il vit, par l'entrebâillement de la porte, le vieil Alibert ouvrir lentement la bouche pour une réplique qu'il n'avait probablement pas encore trouvée au moment où il l'entamait.



Après quelques silences, trois ou quatre poses, un ou deux points d'orgue, voici ce que, du fond de l'encoignure où il se blottissait, Talazac entendit :

— Monsieur le vicomte, si quelque chose au monde était fait pour nous honorer, c'était une alliance entre notre famille et la vôtre. Soyez donc convaincu que, quoi qu'il arrive, je vous aurai personnellement la plus vive reconnaissance d'avoir bien voulu jeter les yeux sur nous, humbles parmi les plus humbles. Mais nous ne sommes plus au bon vieux temps où les pères mariaient à leur gré leurs enfants. Aujourd'hui, ceux-ci ont voix au chapitre, et voix prépondérante, si j'ose m'exprimer ainsi. Souffrez donc, vicomte, que la réponse que vous sollicitez, ce soit ma fille qui vous la donne.

Et à la voix trouble du bonhomme succéda la voix claire d'Antoinette, qui sembla distiller spécialement pour l'oreille attentive de Talazac les paroles suivantes :

— Je mentirais, monsieur, moi qui n'ai jamais menti, si je prétendais que votre demande d'aujourd'hui n'était pas attendue par moi depuis longtemps déjà. Vos lettres, que j'ai eu le tort grave de ne pas vous renvoyer sans les ouvrir, m'avaient assez appris que vous étiez non seulement un gentilhomme, mais un honnête homme. Permettez-moi donc d'user à votre égard d'une franchise et d'une loyauté égales à celles que vous m'avez témoignées. Tout me conseillerait de répondre à vos offres en vous disant :

« Voici ma main ! »

Malheureusement un obstacle insurmontable s'élève entre nous deux. J'en aime un autre.

Talazac, qui avait bu chaque mot à mesure qu'Antoinette l'émettait, trouva bien ce discours un peu long et un peu préparé pour une jeune fille qui aurait pu se contenter d'un non ! plus modeste, quoique tout aussi significatif. Mais si ces phrases avaient été préméditées, c'est parce qu'elle savait qu'il les entendrait. Antoinette les avait donc ciselées en son honneur. Il aurait par trop mauvaise grâce à en discuter la tournure, d'autant qu'elles consumaient un des plus rares sacrifices qu'une femme pauvre se fût jamais imposés : celui d'une fortune brillante, d'une position enviée de toutes, et d'un nom qui, par ce temps de complots légitimistes et mac-mahoniens, pouvait mener à tout.

C'était d'autant plus grand de la part de M^{lle} Albert, qu'en somme leur union n'était pas complètement décidée et que s'il lui prenait à lui, Talazac, fantaisie de se retirer, l'infortunée jeune personne retomberait dans les trois mille francs de son père d'où elle aurait alors toutes les peines du monde à sortir.

Il entendit crier, pour le départ, les bottes du vicomte, comme il les avait entendues crier pour l'arrivée ; puis, la porte derrière laquelle il se tenait s'ouvrit brusquement, et Antoinette, riant comme une folle, vint le ramener par le bras jusqu'au milieu du salon.

— Eh bien ! Comment trouvez-vous que j'éconduis les prétendants ? s'écria-t-elle à travers ses hoquets joyeux.

— Et c'est sans regret ? fit-il tout ému.

— Sans regret, répondit-elle en lui serrant fortement

le bras qu'elle n'avait pas lâché. C'est avec le regret que ce jeune homme ne soit pas dix fois plus noble, dix fois plus riche et dix fois plus beau, afin de vous prouver qu'il n'en est pas un que je préfère.

— Vous êtes un ange, dit Talazac, et je n'aurai jamais d'autre femme que vous.





XV

DONNANT DONNANT



EN n'était pas le tout, il fallait payer. Il avait été convenu que, le lendemain de la visite de d'Alaman rue Saint-Antoine, Antoinette lui en rendrait une au Grand-Hôtel, chambre n° 22, à laquelle était attaché un petit salon où l'on serait délicieusement pour déjeuner au champagne.

Si elle avait découvert dans son arsenal une combinaison pour se soustraire au paiement de cette dette d'honneur, de déshonneur plutôt, elle l'eût utilisée avec ivresse. Mais de nouveau abuser de la bonne foi d'un vicomte déjà mis en coupe réglée depuis si longtemps, c'était s'exposer de sa part à une révolte, qui pouvait finir par une révolution. Elle comprit avec terreur que son heure était venue; et, comme elle

était fille de courage et de résolution, elle ne tenta pas de se sauver par un honteux marchandage.

Après tout, de ce que tant d'autres, aussi bien élevées qu'elle, avaient souvent donné par amour à des godelureaux qui les laissaient ensuite se morfondre sans compensation aucune, elle avait au moins, elle, su tirer un riche parti. En échange de l'acquit que lui signerait Francisque, elle acquérait Talazac. Elle ne connaissait pas beaucoup de femmes qui ne se fussent estimées prodigieusement heureuses d'accepter cette convention au même prix. Il y a ainsi, pour la majeure partie du sexe faible, des questions d'intérêt qui prennent toutes les questions de vertu.

Enfin, il n'y avait pas à reculer. Le mieux était donc de ne pas boudier contre sa promesse. Elle prétextait une invitation à déjeuner chez une amie de pension et se jeta dans une voiture qui la conduisit avec une rapidité désespérante jusqu'à l'entrée du Grand-Hôtel dont elle hésita quelques minutes à franchir le seuil. Le brouhaha de bagages et de voyageurs au milieu duquel elle se précipita, la sauva de l'ennui d'être « reluquée » par les curieux. Elle grimpa deux étages, la sueur au front, mais le pied ferme.

— Tant pis ! se disait-elle. On a fait souvent beaucoup plus pour beaucoup moins.

Francisque l'attendait, la porte entr'ouverte. Il ne lui laissa pas le loisir de se composer une entrée plus ou moins gênée, plus ou moins modeste, car, sur le seuil même, il l'enleva dans ses bras en l'embrassant sur la nuque, comme pour prendre possession de sa

conquête, qu'il avait incontestablement bien gagnée.

Elle n'essaya pas de se défendre par les : « Oh ! monsieur ! » et les : « Laissez-moi ! » habituels, et se résigna si humblement à ces préliminaires, que le jeune homme, se remémorant l'effrayante diplomatie déployée par Antoinette pour parvenir au but invraisemblable auquel elle touchait presque, ne douta pas un instant qu'il n'eût dans ses bras une familière de ces aventures d'hôtel.

« Voilà comme sont les filles à Paris, pensa-t-il. Il paraît que ça ne les empêche pas de se marier. A Vierzon, c'est autre chose. »

Cependant, il avait commandé le repas pour midi, et comme midi sonnait, un garçon l'apporta. Francisque jugea convenable de préparer une excuse à la défaite de sa visiteuse, en la faisant précéder de quelques bouteilles de champagne, ce qui était une façon de lui sauver la mise.

Il se disait :

« Elle se grisera, et à une femme qui se grise tout est permis. »

Et elle qui avait deviné cette arrière-pensée se répétait :

« J'aurai soin de ne point me griser, ce qui ne m'empêchera pas de faire semblant d'être grise. »

Une gaieté absolument forcée présida à ces agapes. Antoinette parlait pour s'étourdir et s'étourdissait pour parler. D'Alaman, toujours à sa haine des républicains et de leur chef, se permit sur ce pauvre Talazac trois ou quatre plaisanteries encore plus blessantes pour sa future que pour lui, et qu'elle feignit de

n'avoir pas saisies. Puis, après s'être échauffé à froid, il arriva à s'échauffer... à chaud et dit brutalement au garçon :

— Vous ne reviendrez que quand on vous appellera.

Antoinette frémit et convoqua toutes les ressources de son esprit pour la découverte d'une échappatoire qu'elle ne découvrit pas. Le faire boire assez pour l'endormir sur le canapé même dont il espérait faire son champ de bataille constituait la seule soupape par laquelle il lui eût été possible de disparaître. Mais quoi ! C'eût été à recommencer le lendemain, puisqu'il avait barre sur elle, tant qu'il n'aurait pas acquitté la note.

Cependant, à tout hasard, elle redemanda du champagne, car un projet encore embryonnaire tournait depuis quelques instants autour de son cerveau. Si, à force d'excitations alcooliques, elle parvenait à lui faire perdre la tête, au point de le mettre complètement sous la table.

Une fois dégagé des vapeurs combinées des trois ou quatre vins dont il s'était fait apporter des échantillons, il serait peut-être préparé pour un immense mensonge qu'elle bâtitait, tout en souriant aux regards émerillonnés de son amphitryon.

Elle le laisserait cuver, trois heures d'horloge, une ivresse qu'elle rendrait aussi profonde que possible, et quand il en serait sorti, elle affecterait les airs les plus embarrassés en lui reprochant de s'être fait brutalement payer le billet à ordre que la nécessité l'avait forcée à signer. Au besoin, elle lui rappellerait des

circonstances et lui raconterait des détails qui ne laisseraient à ce pseudo-vainqueur aucun doute sur son triomphe, et alors, quitte envers lui, elle aurait eu tous les avantages de sa connaissance sans avoir eu à en supporter les désagréments.

Elle lui entama l'histoire de sa vie, afin de prolonger le déjeuner. Elle se montra à lui toute petite, travaillant à la fois son italien, son anglais et son allemand, car elle avait toujours été ambitieuse et s'était juré d'arriver, malgré son peu de beauté dont elle avait parfaitement conscience.

D'Alaman attendait qu'elle eût, dans son récit, franchi l'adolescence, curieux qu'il était de lui arracher l'aveu de ses premières amours. Mais ces premières amours tardaient toujours à faire leur apparition.

Ah ça ! lui demanda-t-il pour bien établir vis-à-vis d'elle qu'on ne le traitait pas comme un imbécile, vous ne voulez pas me dire le nom de votre premier amant ?

— Mon premier ? mais des amants, je n'en ai jamais eu, répondit simplement Antoinette, sans se fâcher plus qu'elle n'en avait le droit dans sa situation.

— Allons donc ! s'exclama Francisque.

— Je vous le jure, insista-t-elle. Dans quel but vous le cacherais-je ? Vous n'en auriez probablement ni plus ni moins d'estime pour moi.

Cette confession fut une faute. Quand le vicomte fut à peu près persuadé qu'il était à table en tête-à-tête avec une jeune fille toute neuve, l'intérêt que lui inspira cette nouveauté lui ôta l'envie de boire.

— Quoi ! lui disait-il en se rapprochant, je serais le premier ! Car je ne compte pas Talazac, qui est destiné à devenir un mari.

— Mais M. Talazac n'a jamais été pour moi qu'un ami d'abord, qu'un fiancé ensuite, se récria-t-elle.

Cette pensée que Talazac aurait ses restes, remplit d'ivresse le jeune réactionnaire. Il ne fut plus question de s'amuser à déguster des vins. A ce moment, aucune femme ne lui semblait plus désirable. Il le lui faisait bien voir. Elle combattit consciencieusement, exaspérée qu'elle était contre ce hobereau qu'elle considérait comme si inférieur à elle et qui refusait constamment de tomber dans des pièges auxquels un homme comme Talazac s'était mis dès les premiers pas.

Mais le contrat était là, et quelque léonin qu'il lui parût à cette heure, il fallait absolument s'y soumettre. Elle s'y soumit donc, sans cesser un instant de rester maîtresse d'elle-même, en lui faisant comprendre, dans ces moments inéluctables, qu'elle ne voyait en lui qu'un créancier qui opérait une saisie.

D'Alaman, lui, jouait bon jeu, bon argent. Il attribua sa froideur à l'émotion inséparable d'une première chute, et la trouva charmante au point de concevoir quelque remords de son manque de gentilhommerie. Ce dont il s'inquiéta presque tout de suite, ce fut des moyens de se revoir tous les jours jusqu'à son départ pour Vierzon, où, du reste, il était résolu à ne plus aller qu'en villégiature. Il louerait à Paris un appartement confortable et y passerait les deux tiers, si ce n'était les trois quarts de l'année. Quel bonheur quand il la reverrait dans le monde, quoique les opinions de

son futur mari dussent inévitablement leur interdire de se rencontrer dans la même société ! Mais, par le monde, il entendait les premières représentations, les promenades autour du lac, où on était à peu près sûr de se retrouver. D'ailleurs, il n'est pas si difficile de s'écrire.

Elle trancha ces rêves prétentieux comme avec un couperet, en l'interrompant tout à coup par ces mots :

— Cher monsieur, vous aviez ma parole. J'ai la vôtre. Il est bien entendu qu'à l'âme qui vive ne saura que j'ai pris votre nom, pour amener celui que j'aimais et que j'aime toujours exclusivement, à faire de moi sa femme. Non seulement nous ne nous reverrons pas, mais je regarderais comme un manque de loyauté de votre part de chercher à me revoir. Mon sort était entre vos mains, vous me l'avez rendu contre une promesse que j'ai accomplie avec tristesse, mais courageusement. Nous voilà tous les deux libres l'un de l'autre. Il est trois heures, M. Talazac est peut-être chez mon père à m'attendre et à s'étonner de mon absence. Adieu, monsieur.

Elle noua en hâte les brides de son chapeau et sortit, laissant l'heureux vicomte tout ahuri de son bonheur.





XVI

LE GATEAU DE MIEL

Un autre règlement de comptes restait à la charge de la jeune fille, celui de Ludovic Fornerot qui avait été soigneusement tenu à l'écart pendant toute la période inflammatoire des amours de Talazac et d'Antoinette. Deux ou trois fois, il était entré chez les Alibert au moment où le député faisait sa cour, et l'Angevine avait été chargée de l'éliminer en lui expliquant que mademoiselle travaillait pour lui, et que de ces entretiens auxquels il ne pouvait convenablement être admis allait probablement sortir, pour lui, au moins une place de commis principal.

Antoinette, en effet, se proposait de la lui annoncer en même temps que son mariage, l'une étant destinée à faire passer l'autre. Il cesserait d'être son futur pour devenir son protégé. C'était encore un beau fleuron à sa couronne.

Il était urgent, toutefois, qu'il fût averti de ce changement de front, afin qu'il se tint désormais au rang que les événements lui assignaient. Il eût été extrêmement fâcheux pour tout le monde que, rencontrant un jour Talazac sur le seuil des Alibert, Ludovic se présentât à lui comme le promis de la demoiselle de la maison. Il était temps de parer à cet impair, dont les conséquences eussent été sinon terribles, au moins fort ridicules.

Malheureusement, elle avait si peu trouvé le temps de parler de lui au tout-puissant Talazac, qu'elle n'avait encore aucun gâteau de miel à jeter à ce cerbère amoureux qui veillait à sa porte. Elle ne se serait fait naturellement aucun scrupule de l'expédier avec ces mots :

« Je ne vous ai jamais aimé une minute, vous m'ennuyez. Allez-vous-en. »

Mais elle craignait quelque accès de désespoir dégénérant en scandale, quelque scène éclatant devant Talazac lui-même, et qui eût singulièrement atténué la conviction qu'avait ce dernier d'avoir été la seule et unique passion de celle qu'il épousait précisément à cause de cet exclusivisme dans l'attachement. Enfin, de même qu'on voit des moutons enragés et des chevaux de fiacre prendre le mors aux dents, on n'était pas sûr que le placide Ludovic n'allait pas sortir subitement de sa placidité pour se jeter dans les bras du suicide. Personne ne peut deviner ce que fera un imbécile dans une circonstance donnée, surtout quand cet imbécile est amoureux.

Elle songea donc à demander aide et assistance à

Talazac contre l'éventualité d'une rébellion de la part de cet expéditionnaire encombrant. Le député avait été, par bonheur, dans l'impossibilité d'aller rue Saint-Antoine le jour où Antoinette s'était rendue au Grand-Hôtel, ce qui avait permis à celle-ci de prendre le temps nécessaire pour apaiser, non ses remords, mais ses étonnements.

Le lendemain, il arriva encore sous l'émotion de la réception si flatteuse pour lui et en même temps si déterminante qu'Antoinette avait faite à son infortuné rival. Il riait tout seul dans l'escalier du n° 126 et se disait, tout en dévorant les marches à larges enjambées :

« Quand elles n'aiment pas, les femmes sont réellement impitoyables. »

Cette fois, sa résolution était immuablement prise. Il sentait qu'il n'aurait plus la force de se détacher de cette jeune fille si grande dans ses instincts et si simplement généreuse.

Une fois sortie du milieu de bourgeoisisme où elle avait été confinée depuis sa naissance, elle prendrait son essor comme une aiglonne évadée d'une cage et planerait dans les hauteurs où l'attirait sa supériorité intellectuelle et morale.

Quel bienfaisant hasard lui avait fait dénicher cet oiseau rare dans les combles d'une maison, où jamais de sa vie il n'aurait eu l'idée de mettre les pieds, à plus forte raison d'aller chercher la compagne de sa vie ? Il n'y avait cependant pas de palais qui en contînt une plus digne et plus méritante.

C'est sur ces réflexions enchanteresses qu'il aborda,

tout essoufflé, le palier de l'appartement où l'attendait sa fiancée, encore pâlotte de l'assaut de la veille et l'estomac à peine remis de l'amalgame de truffes et de champagne qui l'avaient menée jusqu'aux frontières de l'indigestion.

Elle se coiffa pour la visite de Talazac en bandeaux plus lisses qu'à l'ordinaire, et alla chercher dans son armoire la robe la plus « distribution de prix » qu'elle pût trouver. Il n'y aurait jamais eu trop de corsages à la vierge pour écarter de l'esprit de son futur mari les idées fantaisistes qu'une toilette moins rigide aurait peut-être fait naître.

— Mon ami, dit-elle en courant à lui, dès qu'il parut à l'entrée du salon, je veux vous parler tout de suite d'une chose que j'oublierais encore si nous ne nous en occupions pas aujourd'hui même. Il s'agit de ce pauvre diable dont mon père tenait à vous parler et qui a sa mère à soutenir, quoiqu'il gagne, je crois, quinze ou dix-huit cents francs comme employé à l'Hôtel-de-Ville. Il est, paraît-il, si timide qu'il n'ose rien demander et n'obtiendra conséquemment jamais rien. Vous connaissez, sans doute, le préfet de la Seine?

— Parbleu! c'est moi qui l'ai fait nommer.

— Eh bien, il faut que vous vous occupiez de ce garçon-là, mais sans désespérer. Qu'on le nomme commis principal, il sera aux anges. Je tiens à finir ma vie de demoiselle sur cette bonne action. Comme disent les petits Savoyards qui courent après les passants : Ça portera bonheur à notre mariage.

— Et le nom de cet employé qui cherche à arriver par les femmes? dit en riant Talazac.

— Fornerot, répondit Antoinette, pendant que le député prenait son calepin pour y inscrire ce nom. Par exemple, je ne sais pas si ça s'écrit par un *t* ou par *reau*. Mais c'est sans importance, n'est-ce pas?

— Sans importance aucune. A quel bureau appartient-il?

— Ah ! voilà ce que j'ignore. Je croyais vous l'avoir déjà dit, il y a quelque temps. Attendez donc.... bureau.... bureau.... des comptes des communes. Y a-t-il un bureau qui porte ce nom-là ?

— Je sais.... Je sais, fit Talazac en serrant son carnet. Je verrai le préfet ce soir.

— Et pas d'eau bénite de cour, il me faut une promesse formelle que mon père puisse lui transmettre, car, moi, je ne le connais pas.

Cette affaire, si mince aux yeux du jeune député, si considérable aux yeux d'Antoinette, ayant été ainsi terminée, on s'occupa de la date du mariage. Talazac, qui tenait à ce que tout se passât le plus simplement et même le moins publiquement possible, exprima le désir d'ajourner la cérémonie après la session, pendant les vacances parlementaires. Si les Chambres eussent été réunies, cette noce fût devenue un événement dont dont il tenait à éviter l'éclat.

Sa fiancée abonda dans ce sens, à quoi il reconnut sa modestie ordinaire. Mais la modestie n'était pas seule entrée dans l'adhésion d'Antoinette à un mariage presque secret. Elle tremblait toujours qu'au dernier moment, soit le vicomte, soit l'Angevaine, ne se dressât devant elle comme l'Adamastor de Camoëns, pour l'empêcher d'aller plus loin.

Elle était donc parfaitement disposée à escamoter pour ainsi dire le passage de l'état de jeune fille au titre de femme. Le jour où elle pourrait dire :

« C'est fait ! »

Elle ne craindrait plus rien et toutes les révélations du monde ne l'empêcheraient pas de s'appeler M^{me} Talazac. Même son mari, dût-il apprendre à un moment donné le long de quels précipices il s'était laissé conduire jusqu'à la mairie, il serait trop tard pour revenir en arrière. A peine aurait-il la faculté de plaider en séparation, ce qu'il ne se résoudrait jamais à faire, étant donnée sa notoriété. D'ailleurs, elle se préférerait encore M^{me} Talazac, séparée de corps et de biens, à M^{lle} Alibert et surtout à M^{me} Fornerot,

Épouse et mère heureuse au bras de son époux.

Dès que Talazac eut quitté la place en laissant sa parole que le jeune employé recevrait dès le lendemain la promesse d'un avancement sérieux, elle envoya Clémence demander Ludovic qu'elle avait entendu rentrer chez sa mère, sa journée bureaucratique achevée.

Il accourut, plein d'émotion, car depuis un certain temps on le négligeait fort. Elle le reçut avec le sourire bon enfant des meilleurs jours, et tandis qu'il s'asseyait, sur son invitation, à un demi mètre d'elle, Autoinette le contenait avec une vague pitié, dans son paletot de drap gris, acheté deux mois auparavant à la *Belle-Jardinière*, et pour le choix duquel il avait eu l'imprudence de la consulter.

Était-ce possible ! Il avait eu, il avait encore la pré-

tention de s'unir à elle par les liens du mariage ! Et dire que sans Talazac, compliqué de d'Alaman, elle aurait été vraisemblablement obligée de finir aux côtés de ce paletot gris ! Le chemin parcouru lui rendait le point de départ plus inacceptable. Elle en voulait à l'innocent Ludovic d'avoir failli la sauver du célibat.

Et cependant, tant que tout ne serait pas paraphé et conclu, il était indispensable de ménager cet ilote. Elle se rattraperait plus tard, par ses mépris, de la considération qu'elle consentait à lui accorder pour quelques jours encore.

Lui la regardait tout souriant, comme si à chaque nouveau coup d'œil il découvrait en elle des charmes inconnus. Elle lui semblait plus imposante et plus dominatrice qu'il ne l'avait vue jusque-là. Il attendait béatement qu'elle prît la parole, comprenant qu'il était là pour répondre et elle pour interroger.

— Mon cher Ludovic, dit-elle enfin, j'ai une bien bonne nouvelle à vous annoncer.

— Notre mariage est décidé ? s'écria-t-il.

— Non... non... c'est de vous seul qu'il s'agit, répondit-elle d'une voix presque câline. Il sera question de moi plus tard, mais pas maintenant. Vous savez comment j'étais arrivée à intéresser M. Talazac à votre situation ?

— Oh ! oui ! fit-il avec effusion. Si je parviens jamais à quelque chose, c'est à vous que je le devrai.

— C'est à moi et aussi à vous. Si vous n'étiez pas réputé comme un employé intelligent et consciencieux, on n'oserait pas vous proposer pour l'avancement que nous avons enfin obtenu.

— De l'avancement ! Quel avancement ? demanda-t-il avec cette incrédulité particulière aux gens qui ont attendu longtemps.

— Mais un avancement tout à fait sérieux. Le préfet de la Seine a presque donné sa parole que vous alliez passer commis principal.

— Oh ! non ! c'est impossible ! se récria-t-il, ce serait trop beau... Commis tout au plus.

— Commis principal et bientôt sous-chef, si les circonstances vous favorisent. Voilà ce que je suis chargée de vous faire savoir.

— Oh ! quel bonheur ! Enfin ! nous allons donc être heureux !... Commis principal, c'est trois mille quatre cents francs. Avec trois mille quatre cents francs, à deux, on vit comme des rois.

Antoinette, à la perspective de cette royauté, ne put retenir une grimace. Elle commençait à s'impatienter de l'obstination avec laquelle il l'associait à son existence de gratte-papier. Aussi jugea-t-elle le moment venu d'arrêter son élan.

— Voilà donc pour vous, dit-elle. Maintenant, je vous ai averti que j'allais aussi vous parler de moi. Savez-vous ce qui m'arrive ? Je vous le donne en mille, en dix mille, en cent mille.

— Vous avez fait un héritage ? répondit Fornerot qui, à cette heure, voyait tout en rose.

— Hélas ! non, riposta Antoinette avec un soupir de désenchantement. Il m'arrive une aventure épouvantable. Devinez pourquoi M. Talazac a mis tant d'empressement dans ses démarches auprès du préfet de la Seine à votre sujet ?

— Parce qu'on lui a fait, sans doute, de bons rapports sur mon travail et ma conduite.

— Non, parce qu'il est amoureux de moi au point, qu'hier soir, il a demandé ma main à mon père.

— Oh! la bonne farce! s'écria Ludovic, prenant la chose en riant, tant il était sûr d'elle et de lui-même.

— C'est ce que j'ai dit aussi: quelle plaisanterie! Mais la chose est plus grave que je ne l'avais d'abord pensé. Il est tout-puissant, il sera riche quand il voudra se donner la peine de le devenir. J'étais décidée à refuser, mais mon père, qui est le maître, puisque je ne suis pas majeure, a accepté pour moi.

— Comment! votre père a fait cela! malgré vous! s'écria l'expéditionnaire, se sentant, pour la première fois de sa vie, envahir par la colère.

— Il a fait cela, dit-elle.

— Heureusement, je suis là, continua-t-il, arborant délibérément le drapeau de l'insurrection. D'ailleurs, vous êtes là aussi. On ne vous mariera pas de force, probablement.

— Non, certes, fit-elle pour le calmer. Mais mon père a fait valoir des considérations graves. Il est vieux. Il peut être mis d'un jour à l'autre à la retraite comme professeur. Il tomberait alors à notre charge, nous qui aurons à peine assez pour nous deux. Oh! voyez-vous, Ludovic, penser que mon pauvre père serait un jour exposé à la gêne..., à la faim, peut-être... non, non, tout au monde, mais pas cela!

Elle s'essuya les yeux devant Ludovic, qui la contemplait tout effarouché.

— Rassurez-vous, ma chère Antoinette, insista-t-il, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. Je gagnerai de l'argent. Une place de commis principal, c'est le pied dans l'étrier. Je passerai bientôt sous-chef, et alors j'aurai quatre mille cinq cents francs, presque la fortune.

— Oui, mais M. Talazac, furieux de se voir évincé, est capable de tout faire maintenant pour nuire à votre avancement. Je n'oserais, en tout cas, rien dire qui fût de nature à le désespérer, avant que vous ayez votre nomination en poche. D'ami dévoué, il deviendra sans doute un ennemi dangereux. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir entravé votre avenir.

— Que faire, alors ? demanda innocemment le peu inventif Forgerot.

— Ne rien brusquer, à mon avis du moins, répondit Antoinette, et attendre que vous soyez entré dans vos prochaines fonctions. Nous aviserons après. Je ne veux même pas irriter mon père par trop d'entêtement.

— Oui, mais s'il vous force à répondre catégoriquement à la demande de M. Talazac ?

— Je ferai en sorte de gagner du temps ; et, une fois votre situation régularisée...

— Quel épouvantable malheur ! pleura Ludovic, que cette idée de gagner du temps ne rassurait qu'en partie. Qui aurait supposé que cet homme tout-puissant allait ainsi vouloir me prendre ma future...

— Dame ! si votre future lui plaît, dit Antoinette pour lui faire sentir ce que son étonnement avait d'impoli.

— Enfin, cherchons, trouvons quelque chose, reprit l'employé, trop préoccupé pour s'attarder à des nuances de langage.

Antoinette feignit de se plonger quelques instants dans un silence réfléchissant. Puis, relevant subitement la tête :

— Je crois que j'ai trouvé, dit-elle.

— Ah ! enfin ! s'exclama Fornerot, ne doutant pas que la combinaison annoncée ne contînt leur salut à tous deux.

— Nous laisserons aller les choses, sans contrarier ni M. Talazac ni mon père, continua Antoinette. Si on me force à aller à la mairie, eh bien ! j'irai.

— Comment ! vous irez ? se récria Ludovic.

— Attendez donc ! J'irai, mais au moment où le maire nous lira la formule sacramentelle : Vous consentez à prendre pour époux, etc., etc.

— Oui, oui.

— Au lieu de répondre : oui ! je répondrai à haute voix : non !

— Ça, c'est bien, ça, c'est très bien, dit le jeune homme attendri et rassuré. Cependant il vaudrait encore mieux dire : non ! tout de suite.

— Certainement. Mais je suis malheureusement obligée de me taire à cause de vous. Sans vous, allez, il y aurait longtemps que cette fâcheuse affaire serait terminée.

Il se croyait tellement son mari qu'il ne songea même pas à s'excuser de lui couper ainsi sous le pied une position que la mieux douée des jeunes filles, sous le rapport de la fortune et des agréments physiques,

eût passionnément enviée. Une princesse de sang royal se fût présentée à lui disant :

« Monsieur Ludovic Fornerot, vos qualités de calligraphe ont touché mon cœur. J'ai déclaré au roi, mon père, que je ne serais jamais qu'à un homme qui aurait une belle écriture : voici ma main. »

Elle lui eût en outre offert le titre d'héritier présomptif, qu'il aurait répondu avec une froide révérence :

« Il m'est impossible de vous épouser, attendu que je dois me marier prochainement avec M^{lle} Alibert. »

Il n'avait donc pas à remercier Antoinette de son abnégation. Leur choix à tous deux étant fait, ni l'un ni l'autre n'avait le droit de rompre une chaîne qu'il considérait comme à jamais rivée entre eux deux. Pour lui, leur mariage était fait. Il n'y manquait qu'une cérémonie, à ses yeux presque insignifiante, quoique capitale aux yeux du public. Épouser Talazac eût été, dans son esprit, de la part d'Antoinette, plus que de la trahison, c'eût été de la bigamie.

Aussi ne pensait-il pas que cela pût arriver. Il s'inquiétait seulement de savoir comment ils s'y prendraient pour que cela n'arrivât pas.

Le malheureux était ahuri, ne sachant s'il devait remercier le député Talazac de l'empressement qu'il avait mis à le tirer des bas-fonds de la bureaucratie, où il moisissait; se demandant, d'autre part, s'il ne devait pas maudire Talazac, l'amoureux qui faisait ainsi invasion dans son bonheur; désolé qu'Antoinette eût plu à ce cinq cent trentième de souverain; flatté, cependant, que celle que lui, Ludovic, avait remarquée,

il l'eût, lui, homme supérieur, remarquée également ; plein de trouble, et néanmoins plein de confiance, puisque son bonheur était entre les mains de la seule femme qu'il supposât incapable d'une mauvaise pensée ou d'un mensonge.

Ses câlineries achevèrent de le remettre d'aplomb.

— Ainsi, c'est bien convenu, fit-il en sortant. Quoi qu'il arrive, vous direz : non !

— Quoi qu'il arrive, répondit-elle.

Et quand de sa porte ouverte elle l'eut vu rentrer chez lui, elle ne put s'empêcher de se répéter à elle-même :

« Pauvre idiot qui s'imagine que j'irai à la mairie exprès pour dire : non ! Allons ! me voilà encore débarrassée de celui-là. Ça m'a coûté moins cher que l'autre ! »





XVII

L'AMOUR QUI VIENT

ERANCISQUE D'ALAMAN était, depuis quelques jours déjà, de retour dans ses propriétés du Cher, qu'il n'était pas encore revenu de sa stupéfaction. Ainsi, il était bien le premier à qui cette étrange fille s'était donnée. Il pouvait ajouter le seul, le second devant être l'illustre Paulin Talazac, et cette fois ce serait, non le restaurant, mais le notaire qui y passerait.

Il eut là-bas, dans son chef-lieu de canton de huit mille habitants, tout le loisir de savourer le nectar de sa vengeance satisfaite. Quels crétins que ces pauvres républicains ! Comme ils se laisseraient toujours jouer par les gentilshommes ! Il avait promis de se taire, il se tairait, mais il ne manquerait pas, le jour de la noce, d'aller tout exprès à Paris, afin de se mêler à la foule rangée en haie pour voir passer les mariés. Il se mour-

rait de rire, aux inclinaisons de tête de l'épousée saluant ses invitées et aux regards triomphants de l'époux, si bien convaincu que celle qu'il menait, non à l'autel, puisqu'en République il n'y a plus d'autels, mais à la mairie, était

Plus blanche que la blanche hermine,
Plus pure qu'un jour de printemps.

C'est qu'en réalité, il s'en était fallu de peu que cette blancheur ne devînt comme la charte octroyée par ce jacobin de Louis XVIII, une exacte vérité. Aussi sa satisfaction de séducteur était-elle entée sur une sorte de remords. Ce qu'il avait fait avait, pour un descendant des d'Alaman, des côtés quelque peu malpropres. S'être fait payer de cette bizarre monnaie le silence qu'on réclamait de lui n'aurait eu aucune importance, si Antoinette eût été ce qu'il la supposait au point de vue moral et même physique. L'attentat s'aggravait de la situation de la victime. Il n'avait cru qu'à une partie de plaisir. Il avait presque accompli un viol. Viol consenti, mais non moins réel, puisqu'elle était hors d'état d'y échapper.

Toutefois d'une pareille comédienne il s'attendait toujours à quelque nouvelle comédie. Son amour-propre de beau garçon l'excitait à s'imaginer qu'il était pour quelque chose dans le choix qu'elle avait fait pour ses intrigues de son nom plutôt que celui de tout autre. D'ailleurs, une jeune fille intacte jusque-là ne se donne pas une seule fois à l'homme auquel elle a cédé de gré ou de force. Les filles seules ont de ces caprices, conçus le matin, satisfaits dans l'après-midi et

à jamais oubliés le soir. Elle avait juré de ne plus le revoir, mais elle le reverrait. Les prétextes ne manqueraient pas à Antoinette pour se dégager de son serment. Une recommandation nouvelle, un besoin de lui raconter, puisqu'elle n'avait en somme que lui pour confident, où en étaient ses affaires avec Talazac.

Enfin ce commencement de roman ne se terminerait évidemment pas comme la rencontre d'une femme qu'on va cueillir à Mabilley, qu'on emmène souper et qu'on ne revoit plus. Il attendait une lettre qui, un jour ou l'autre, allait arriver par la voie postale ou par toute autre voie, mais qui était peut-être en route.

La lettre ne vint pas. Les femmes ont bien tort de tant chercher à séduire les hommes quand il leur suffirait de les étonner. Son impatience devint peu à peu de l'humiliation. Ainsi, c'était bien un contrat qu'elle lui avait proposé, et rien autre. Les clauses en ayant été strictement exécutées des deux côtés, elle n'avait pas la moindre envie de lui en proposer un second, auquel elle ne voyait aucun bénéfice. Le marché lui avait paru si peu avantageux que l'idée de le renouveler ne lui était pas venue un instant.

Et après avoir « blagué » Talazac, il finit par le plaindre. Puis, lorsqu'il l'eut plaint suffisamment, il se prit à l'envier.

En résumé, il n'y a que la foi qui sauve. A coup sûr, il n'aurait pas une femme ordinaire, et peut-être au fond de cet échafaudage de combinaisons féminines construit par M^{lle} Alibert, y avait-il moins d'Ambition que d'amour. Oui, elle aimait ce Talazac, elle l'adorait même vraisemblablement, si la passion doit

se mesurer aux sacrifices qu'on accepte pour la satisfaire. Son mari croyant l'avoir pure, c'est comme s'il l'avait telle en effet. Et, d'ailleurs, il aurait raison de le croire, car elle n'avait cessé de l'être que par le plus imprévu des accidents. Or, un accident n'est ni une flétrissure ni une trahison. Si, par le plus inattendu des hasards, le complice chargé d'adresser à M^{lle} Alibert des télégrammes destinés à être montés à Talazac ne s'était pas trompé d'adresse, Antoinette entraît immaculée dans la chambre nuptiale.

Son silence à l'égard de celui qui lui avait coupé sous le pied l'herbe virginale démontrait péremptoirement qu'elle avait obéi à sa destinée et non à son cœur. C'était ce qui énervait d'Alaman. Le député républicain était dupe, c'était incontestable ; mais lui l'était aussi, attendu qu'il n'avait été que le moyen, tandis que son rival était le but. Enfin, de même que Danton s'écriait :

« J'aime mieux être guillotiné que guillotineur. »

Talazac avait le droit de dire :

« J'aime mieux être victimé que victimeur. »

Il aurait la femme et n'aurait pas le remords. D'Alaman avait le remords et n'avait plus la femme. Des deux situations, la sienne était donc de beaucoup la moins enviable.

Toutes ces considérations qui bruissaient dans sa tête prouvaient surtout que l'après-midi passée avec Antoinette continuait à troubler la vie banale du vicomte. Il partit pour la chasse, accompagné des plus beaux chiens de sa meute et revint sur ses pas une demi-heure après. La ville lui semblait trop peuplée et la

compagne trop déserte. Il quitta Vierzon pour Bourges, où il avait des parents dont le légitimisme de derrière les fagots devait le fortifier dans sa haine des républicains et des athées. Car elle aussi était républicaine, puisqu'elle allait épouser Talazac, et elle était non moins athée, puisqu'elle l'épousait civilement.

Il resta deux jours à Bourges, épilouquant avec l'aristocratie du chef-lieu sur les dernières déclarations ministérielles, mais ne trouvant dans ces discussions, naguère pour lui pleines de charmes, ni le repos, ni surtout l'oubli. Il rêva alors d'épouser sa cousine, une grande fille que sa noblesse n'engraissait pas et avec qui on l'avait fiancée, moitié pour rire, moitié sérieusement, à l'âge où l'on joue à cache-cache.

Mais ladite cousine, qui avait longtemps combattu pour entrer aux Carmélites, avait déjà vingt-six ans, et les jeûnes qu'elle s'imposait pendant chaque carême l'ossifiaient tous les jours davantage.

Cette manie matrimoniale, qui parfois sévit ainsi tout à coup sur des hommes qui n'y pensaient pas la veille, indique presque toujours un besoin de s'arracher par quelque violent dérivatif à un désenchantement quelconque. On ne saura jamais le nombre de mariages nés de désespoirs d'amour. Faute de pouvoir épouser celle qu'on aime, on essaye de sceller la séparation en épousant celle qu'on n'aime pas.

La rage qui prenait subitement le plus célibataire des gentilshommes de s'unir avec une cousine qu'il voyait comme la peste huit jours auparavant, constituait un symptôme grave. Heureusement, ayant eu la chance d'être assis à côté d'elle pendant toute la durée

d'un dîner de famille, il quitta la maison sur ces mots, qu'il se murmurait encore à lui-même à deux kilomètres de sa voisine :

« Jamais! jamais! »

Puis un matin il se sentit, sans préambule, atteint d'une invincible démangeaison de revoir Paris. Le train partait à midi. Il saisit son sac de nuit, sans se donner la peine de le garnir du nombre de chemises suffisant pour un séjour qui pouvait se prolonger au delà de toute prévision, et se précipita vers le chemin de fer qui commençait à cracher sa vapeur au moment où il s'y engouffra.

Une fois arrivé, il se posa cette question, qu'il aurait gagné à se poser plus tôt :

« Ah ça! pourquoi diable suis-je parti? »

Puis il se fit mener au Grand-Hôtel et redemanda sa chambre, qui était prise. Très contrarié de cette expropriation, comme si cette chambre eût dû rester fermée à tout autre voyageur, il s'installa dans celle d'à côté, après avoir recommandé au concierge de l'hôtel de le prévenir dès que celle qu'il habitait ordinairement serait libre.

Ce bonheur lui arriva le lendemain. Il rentra là comme dans un sanctuaire, quoiqu'aucune idée particulièrement sainte ne s'y rattachât. Il revit la place où Antoinette s'était assise pendant le déjeuner. Il revit celle où elle s'était assise après, et il s'absorba si bien dans ses souvenirs qu'à quatre heures du soir il ne s'était pas encore fait faire la barbe.

« A ce moment où je pense uniquement à elle, elle ne se rappelle seulement pas que j'existe, se répé-

tait-il. Si je la rencontrais dans la rue, elle ne me reconnaîtrait peut-être pas. »

Il poussa l'enfantillage jusqu'à demander au garçon qui le servait s'il n'était pas arrivé une lettre pour lui pendant son absence. Il espérait vaguement qu'elle lui avait écrit, ignorant son retour à Vierzon, et que son silence était la cause principale de la rupture de leurs relations.

Son illusion ne fut pas longue. Antoinette, pas plus là qu'ailleurs, n'avait donné signe d'existence. Il lui avait promis de ne rien essayer pour la revoir, et il tiendrait parole; mais comme il ne s'était pas engagé à l'éviter, il eut l'idée ingénieuse d'aller demander au député le plus clérical de son département un billet pour la séance la plus prochaine de la Chambre.

Puisque Talazac était là tous les jours, trônant à son banc, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'elle fût dans une tribune, en compagnie de son père, à encourager du regard l'éloquence de son fiancé, car leur mariage était, à ce moment, à peu près officiel, et elle eût été dans son droit en anticipant sur les événements d'une façon aussi innocente.

A défaut d'Antoinette, d'ailleurs, il verrait Talazac qui en devenait pour lui comme une émanation. Il lirait sur ce visage mobile et puissant les impressions rapportées de sa dernière entrevue avec elle, entrevue évidemment toute récente, car au point où en étaient les choses, ils devaient à peine se quitter.

Talazac n'arriva qu'à trois heures et demie.

— Il sera resté avec elle plus longtemps qu'à l'ordinaire, pensa d'Alaman, qui avait pris place au premier

rang de la tribune diplomatique, où le cléricalisme du représentant de sa ville était parvenu à le faire entrer.

Il observa attentivement son rival qui n'était presque plus son ennemi politique. Il éprouva une sorte d'envie en constatant les marques de déférence dont le célèbre orateur était entouré par ses collègues.

— C'est parce qu'il est quelqu'un qu'elle l'a aimé et a fait tout ce qui était permis et même défendu pour devenir sa femme. Moi je suis plus riche que lui, a coup sûr aussi bien de ma personne et très vraisemblablement mieux élevé; mais s'il lui fallait choisir, c'est encore lui qu'elle prendrait, parce que je ne suis rien et que, quand je passe ceux qui jettent par hasard les yeux sur moi les détournent immédiatement en se disant: « Ce n'est personne. » Cette jeune Antoinette a employé, pour se faire aimer de cet homme, des procédés plus que répréhensibles, presque criminels, mais ce désir effréné de lier sa vie à celle d'un personnage aussi notoire partait en réalité de sentiments élevés. Il est certain qu'elle n'aurait pas risqué un aussi gros jeu pour un individu ordinaire, pour moi par exemple.

Son infériorité, que ne compensaient ni ses rentes ni ses armoiries, lui apparut tout entière, et, revirement bizarre, la victoire, sinon intellectuelle et morale, au moins matérielle qu'il avait remportée sur Talazac, en passant une après-midi dans le plus doux tête-à-tête avec la jeune fille à laquelle ce politicien célèbre allait donner son nom, ne lui semblait à ce moment qu'un surcroît d'abaissement; car, avant comme pen-

dant, comme après, c'était toujours à Talazac qu'Antoinette rapportait toutes ses pensées et qu'elle avait sacrifié son honneur.

M^{lle} Alibert avait été certainement coupable en se servant, sans le consulter, du nom d'un inconnu pour des ambitions toutes personnelles, mais lui, d'Alaman, l'avait été infiniment plus en lui ravissant, sans vergogne et sans amour, — l'amour eût été peut-être une excuse, — le seul bien que dans sa position de jeune fille pauvre elle pouvait se croire sûre d'apporter à son mari.

Il aurait voulu la revoir, non pour lui parler de l'étrange bouleversement que leur rencontre avait amené en lui, mais pour lui demander pardon du prix ignoble qu'il n'avait pas rougi de mettre à sa discrétion.

Il supputait les endroits plus ou moins publics où il avait quelque chance de la retrouver. Mais si elle n'allait pas seulement à la Chambre contempler son futur époux, c'est qu'évidemment elle n'allait nulle part. Peut-être était-elle exclusivement occupée à l'établissement de son trousseau de mariée. Il imagina des trucs divers pour s'introduire incognito auprès d'elle. Il alla jusqu'à discuter ce moyen de théâtre, qui consiste en un déguisement du jeune premier en fournisseur pour se rapprocher de celle qu'il aime.

Mais ces procédés de bas vaudeville seraient éventés à la première tentative, tout le monde le connaissant dans la maison, depuis la bonne jusqu'au père d'Antoinette, en passant par Antoinette, qui avait tant de raison pour le reconnaître.

Il s'arrêta enfin au parti auquel on s'arrête presque

invariablement, quand la femme qu'on aime ne peut ou ne veut vous recevoir : il écrivit. Il écrivit une lettre où il se confondait en protestations de repentir pour le rôle qu'il avait accepté de jouer. Il l'assurait de son respect, qu'elle ne lui demandait gnère, et de la perpétuité de ses souvenirs, ce qu'elle lui demandait encore moins. Il lui disait en substance : pardonnez-moi, car je ne puis vivre avec votre mépris, à quoi elle eût été en droit de répondre :

« Je vis bien avec le vôtre. »

Cette première tartine étant restée sans riposte, il s'attela à une seconde, puis à une troisième, puis à une quatrième. Il en méditait une cinquième, quand la poste lui apporta une enveloppe bourrée à en faire éclater le cachet. Il ouvrit fiévreusement cette épaisse missive. C'étaient ses quatre lettres qui lui revenaient non décachetées. Et il était resté des nuits entières, à étudier des phrases sur l'effet desquelles il avait si bien cru pouvoir compter !

Ce dédain absolu, auquel des femmes de beaucoup plus jolies qu'Antoinette ne l'avaient pas habitué, le jeta dans des irritations inconnues. Il rongait son frein sans savoir lui-même si c'était de rage ou de passion. Il marchait dans les rues, parlant tout seul, et la plupart du temps essayant de se convaincre du peu de valeur de la créature qu'il poursuivait en rêve, après en avoir goûté si réellement les charmes.

— En somme, se répétait-il tout haut à faire retourner les passants, c'est une scélérate qui n'a ni cœur ni pudeur, et qui n'aime pas plus ce malheureux Talazac qu'elle ne m'a aimé moi-même.

Cette accusation de ne pas aimer Talazac était, en fait, ce qui le consolait le plus de l'abandon où il se trouvait réduit. Il lui reprochait de l'épouser par ambition, mais si elle l'eût épousé par amour, il le lui eût reproché bien plus énergiquement encore.

Puis, il revenait à des sentiments d'indulgence.

— Ce n'est pas à moi, se disait-il, de lui en vouloir de sa scélératesse, puisque j'en ai abusé.

Et il se posait des problèmes : Aurait-il mieux fait de ne pas accepter le rendez-vous, qu'elle lui avait fixé elle-même, — car c'était elle-même qui lui avait proposé le marché, — ou avait-il eu raison de se dédommager du tort qu'elle aurait pu lui faire en faisant ainsi traîner le nom des d'Alaman dans les bureaux télégraphiques, où la correspondance est lue par cinquante personnes avant de l'être par le destinataire ?

Certes il eût été plus généreux à lui et plus digne de sa gentilhommerie séculaire de pardonner sans conditions : il se fût épargné ainsi quelques remords et beaucoup de regrets. Tout compte fait, cependant, il était convaincu que dans une circonstance identique, il traiterait Antoinette exactement comme il l'avait traitée déjà.

L'amour qui s'excite par la contrariété rend vil et méchant. Il eût été aux anges en apprenant que le mariage de Talazac et d'Antoinette était rompu. S'il avait eu le pouvoir d'aider à cette catastrophe, sans enfreindre l'engagement accepté entre elle et lui, il n'aurait peut-être pas eu le courage de s'abstenir. En somme, il ne lui devait rien, et tant qu'il se renfermerait dans les termes stricts du traité, elle n'avait rien à lui dire. Il

lui avait promis de ne souffler mot à personne de leur aventure et de ne jamais essayer de la revoir. Si l'union projetée entre le député et la fille du professeur, et dont les groupes politiques s'occupaient déjà, venait à manquer, sans qu'âme qui vive se doutât que sa vicomté à lui et sa roture à elle s'étaient rencontrées dans des endroits où, comme dit Molière, il faisait terriblement chaud, tous les articles du contrat étaient observés.

Quel espoir alors n'entrerait pas dans son cœur ! C'était évidemment à lui que cette Ariane viendrait instinctivement conter les injustices de son Thésée. Après une déconvenue aussi irréparable, il ne resterait plus à l'ambitieuse Antoinette d'autre ressource que de revenir au confident dont l'amour seul pouvait panser les plaies de cet orgueil foudroyé. Dans des moments aussi cruels, ouvrir son cœur à un ami est comme un besoin de la nature. Il la ressaisirait alors et, ma foi ! toute lâchée qu'elle serait par un méprisable républicain, il se contenterait largement de cette épave.

Il lisait tous les matins les journaux à la colonne des mariages, tremblant de tomber sur une publication de bans qui eût réduit à néant toutes ses suppositions mêlées d'informes espérances. Par qui s'informer de la date approximative des épousailles ? Il ne connaissait personne du monde que fréquentait M^{lle} Alibert, et toute question à ce sujet eût été suspecte. Tout à coup il se frappa violemment le front. Cette bonne qui l'avait tenu un quart d'heure au bas de l'escalier de la maison de la rue Saint-Antoine, pour lui détailler toutes les duplicités à l'aide desquelles sa maîtresse avait tenté de dérouter Talazac, d'abord, lui, ensuite ;

cette servante qui semblait servir Antoinette comme un éléphant suit son cornac, par peur des coups, il s'adresserait à elle, et moyennant argent ou promesses, en obtiendrait toutes les indiscretions dont, faute d'amour, son cœur affamé avait besoin de se nourrir.

Oui, mais n'était-ce pas violer le serment octroyé entre deux vins et entre deux baisers, dans la chambre du Grand-Hôtel? Non du tout. Il avait été question d'Antoinette, pas de sa bonne. La question de la fille de cuisine n'avait pas été abordée. Il serait bien naïf de se faire des scrupules à propos de cette implacable Antoinette, qui s'en faisait si peu et le laissait se morfondre à attendre d'elle des nouvelles qui n'arrivaient jamais.





XVIII

RIVALITÉS

L était aussi aisé de mettre la main sur la bonne que difficile de rencontrer la maîtresse. Il se posterait, à l'heure du marché, c'est-à-dire vers les huit heures du matin, dans le couloir du numéro 126, aboutissant à l'escalier au haut duquel planait Antoinette. La domestique finirait bien par descendre, si elle était chez elle, ou par rentrer, si elle était sortie. Il attendrait une demi-journée, s'il le fallait. Le temps ne lui manquait pas. Il en avait à revendre.

Il n'eut pas la peine ou le plaisir d'en user beaucoup. Après dix minutes de pose, l'Angevine apparut au fond du couloir, dans une robe lie vin, un tablier blanc sur le ventre et sous le bras un panier dont l'anse avait l'air de danser toute seule.

Francisque la reconnut sur-le-champ, ayant déjà

dialogué avec elle, et renouvela connaissance en lui mettant un louis dans la main.

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit l'Angevine souriant jusqu'aux oreilles. Vous n'êtes donc pas dans le Cher ?

— J'y étais, mais j'en suis revenu ces jours-ci. Et votre jeune maîtresse, fit-il avec un ricanement forcé, se fait-elle toujours envoyer des télégrammes signés de mon nom ?

— Elle n'a plus besoin de ça, fit Clémence. Elle tient l'imbécile qu'elle cherchait. Elle se marie. Tout spirituel qu'on le dit, il peut se vanter d'être serin, celui-là !

— Comment ! interrogea le vicomte, la bouche sèche, vous croyez qu'elle ne l'aime pas ?

— Elle s'en moque comme de colintampon. Si vous la voyiez prendre ses poses pour se rendre intéressante, quand il est là ! répondit l'Angevine qui, avec une profonde expérience du cœur féminin, ajouta : Voyez-vous, quand on aime bien, on ne fait pas tant de manières.

Francisque s'aperçut alors qu'il causait sur le seuil d'une maison, au vu de tous les passants, avec une fille en tablier blanc, flanquée d'un panier. Cependant, à aucun prix il n'aurait voulu briser là cette conversation qui renouait dans une certaine mesure ses rapports avec l'inflexible Antoinette. La position était excellente : il était sûr, moyennant argent, d'obtenir tout de la bonne, qui n'avait aucun intérêt à rien obtenir de lui.

Il n'hésita pas. Sa voiture était là. Il fit monter la

filles à côté de lui. Le monde en penserait ce qu'il voudrait : que c'était une cuisinière qu'il ramenait du bureau de placement; qu'il accompagnait ses bonnes au marché pour surveiller leurs achats. Il faudrait n'avoir jamais été amoureux pour ne pas comprendre le rôle effacé que joue le respect humain dans les agitations du cœur.

— A la barrière de l'Etoile ! dit-il au cocher.

— Mais, je vais à la Halle, dit l'Angevaine.

— Je vous y ramènerai. La voiture marche très vite.

— Ah ! bah ! au fait, tant pis ! fit-elle avec un geste qui signifiait : elle n'oserait jamais me gronder sérieusement.

Alors, il la questionna minutieusement sur ce qu'elle pouvait connaître des pensées intimes de cette intrépide jeune fille qui jouait aussi délibérément son va-tout. Il tenta de se faire raconter, au moyen d'un second louis, si en effet M^{lle} Alibert n'avait jamais eu d'intrigue autre que celle dont Talazac était le héros, pour le bon motif.

— Oh ! non, dit Clémence, elle se fiche bien trop des hommes pour cela. Si vous saviez comme elle s'est moquée de ce pauvre petit Ludovic, un garçon si gentil !

— Ludovic ! qui ça Ludovic ? demanda le vicomte, sur qui ce nouveau nom tombait comme une sueur glacée.

— Ah ! vous ne savez pas ? Elle s'était fiancée par précaution à un pauvre employé qui ne vivait que pour elle, et à qui elle laissait croire qu'elle l'ado-

rait. Vous saisissez : c'était une poire pour la soif. Mais dès qu'elle a eu jeté son dévolu sur M. Talazac, elle te vous a réglé l'autre en un rien de temps.

Puis, s'étonnant que ce beau jeune homme aux côtés duquel elle remontait l'avenue des Champs-Élysées distribuât ainsi des pièces d'or, pour la seule satisfaction de causer de cette demoiselle pour laquelle elle nourrissait une haine dédaigneuse, elle dit tout à coup en le regardant en face :

— Ah ça ! vous êtes donc amoureux, vous aussi ? Je ne comprends pas ce qu'ils lui veulent tous ; elle est pourtant assez laide.

L'irrégularité des traits d'Antoinette avait seule frappé le regard brutal de cette fille, hors d'état d'apprécier ce que la tournure élégante et la finesse d'esprit de sa maîtresse pouvaient dégager de séduction.

— Vous la trouvez laide ! moi je la trouve charmante, riposta le vicomte, blessé dans son choix. La première fois que je l'ai aperçue, j'ai dit comme vous : elle n'est pas jolie. Maintenant elle me plaît bien plus que les plus belles. Si vous étiez un homme, vous sauriez que ces choses-là ne se discutent pas.

— C'est bien possible, fit l'Angevaine avec une certaine candeur ; ainsi, moi, j'ai adoré un peintre en bâtiment qui avait perdu tous ses cheveux je ne sais pas trop comment, et qui avait des boutons plein la figure. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, il me menait comme un chien, et, à cette époque-là, j'étais belle fille.

D'Alaman laissa là cette philosophie passionnelle

pour revenir au jeune Fornerot. L'Angevaine lui conta comment cet innocent avait inconsciemment servi d'intermédiaire entre M^{lle} Alibert et Talazac qu'il était allé demander chez lui, rue de Ponthieu, tandis qu'il était chez elle, rue Saint-Antoine, persuadé que la police voulait l'appréhender. Si bien que quand il avait appris la visite du jeune Ludovic accompagné du portier, M. Talazac avait été convaincu que c'étaient eux, les alguazils chargés de l'arrêter, et elle termina sa narration par cette réflexion amère :

— C'est bien agréable d'être supplanté par un autre et, par-dessus le marché, de passer encore pour un mouchard !

Francisque fut ainsi mis au courant des diverses comédies par lesquelles celle qu'il avait tenue une heure entre ses bras, et qui en avait si habilement glissé, avait préludé au scénario où il avait eu le personnage de la « grande utilité. »

Il demeura confondu devant un tel enchevêtrement de combinaisons nées dans ce cerveau de dix-huit ans. Mais, effet inattendu qu'il devait bien attendre, la constatation de cet enchaînement de mensonges, de trahisons et de faux en écriture authentique, loin de le refroidir à l'égard de celle qui en était seule coupable, lui mit un peu plus de vitriol dans les veines.

Après un circuit qu'il aurait voulu prolonger, il déposa Clémence et son panier sur le carreau de la Halle et reprit tout pensif le chemin du Grand-Hôtel. Ce nom de Ludovic qui était intervenu dans le récit ouvrait son âme à de nouvelles inquiétudes. Ainsi il y avait un Ludovic indépendamment d'un Talazac.

La servante avait bien dit que cet en-cas n'avait été préparé que comme une de ces assiettes assorties qu'on place sur sa cheminée pour la nuit, si la faim vous réveille ; mais qu'en savait-elle, cette cuisinière ? Rien ne prouvait qu'ayant acheté le silence de ce jeune employé, elle ne l'avait pas payé du même prix que le sien.

Il ne se trompait qu'à moitié. Antoinette, qui tenait à passer aux yeux de Talazac pour n'avoir jamais rêvé qu'à lui, avait en effet eu besoin d'acheter le silence de Fornerot, son ex-prétendu. Seulement, au lieu de le payer d'un rendez-vous, elle l'avait payé d'une place.

A ce moment, Vierzon était à six mille lieues. Le vicomte y retournerait quand il pourrait. Les cancans de la ville et les épigrammes anti-républicaines qui égayaient le cercle légitimiste lui paraissaient singulièrement démodés. Sa résidence était là, dans la même capitale et, si possible, dans la même rue que cette créature dont le souvenir le mordait méchamment au cœur, et dont les coups de dents se succédaient, plus cruels et plus pénétrants.

Il n'eut plus qu'une pensée : voir ce Ludovic, et, sans rien laisser transpirer de ses agitations personnelles, essayer de lui arracher son secret. Les bureaux de l'Hôtel-de-Ville étaient alors installés au Luxembourg. Il n'avait pas eu la précaution de se renseigner auprès de l'Angevaine sur les fonctions que le fiancé déclassé de M^{lle} Alibert occupait dans cette administration. Mais il s'informerait et finirait bien par dénicher cet obscur rival, à cette heure aussi malmené que lui.

Il se fit donc mener dans les bureaux de la Préfecture de la Seine, cherchant en route le prétexte sous lequel il se présenterait. Il n'avait pas le droit d'invoquer auprès de l'expéditionnaire le nom d'Antoinette Alibert, qu'il ne devait pas connaître. Ce fut donc dans un but purement administratif qu'il résolut de se faire introduire. D'ailleurs, il tenait à le voir, même s'il lui était impossible de l'interroger.

Après quelques courses dans des couloirs émaillés de garçons de bureau, il mit la main sur le bouton luisant d'une porte qui donnait dans une pièce tapissée de cartons verts, et qu'on lui indiqua comme abritant les espérances et les ambitions du protégé de Talazac.

D'Alaman s'étant approché de la table où le confiant Ludovic se mirait dans sa calligraphie, celui-ci leva la tête. Le vicomte fut tout de suite attendri par l'énorme dose de naïveté accumulée sur cette figure béate.

« Elle l'avait bien choisi, pensa-t-il. Il a tout ce qu'il faut pour l'usage qu'elle en voulait faire. »

— Monsieur, entama Francisque, je suis le vicomte d'Alaman. J'ai l'intention d'acheter une propriété assez importante, située dans la commune de Choisy-le-Roi. Un de mes amis qui vous connaît, non pas particulièrement, mais pour avoir entendu parler de vous chez un député...

— M. Talazac, peut-être ? interrompit Ludovic, en posant sa plume, car l'idée qu'on avait parlé de lui, chez un député, faisait trembler sa main.

Au nom de Talazac, les trois autres employés du

bureau s'étaient sans affectation, approchés de la cheminée qui avoisinait la table de leur camarade Fornerot.

— Cet ami, dont le nom ne vous apprendrait rien, continua le vicomte, m'a assuré que vous possédiez dans vos bureaux des plans détaillés de toutes les propriétés sises dans le département de la Seine, avec l'énumération des servitudes auxquelles elles peuvent être soumises. Vous savez, monsieur, à quel point est importante la question des servitudes. Vous achetez une maison, et huit jours après vous vous apercevez que... •

Francisque s'arrêta, ne sachant trop dans quelles plates-bandes il avançait au hasard.

— Ce que vous dites là est bien vrai, répondit l'expéditionnaire, que le mot vicomte et le mot député avaient disposé à toutes les adhésions.

— Vous m'auriez donc rendu un véritable service, monsieur, reprit d'Alaman, en voulant bien me communiquer les plans parcellaires dont j'aurais besoin pour être fixé sur les inconvénients et les avantages de mon acquisition.

Bien qu'il s'agit là d'une affaire particulière et non d'une question d'intérêt public, Fornerot se leva et alla au carton portant l'étiquette *Choisy-le-Roi*. Il en tira un dossier rebondi, dont les pièces étaient retenues au moyen d'une sangle.

— Il y a dans la Grande-Rue une très-belle propriété qui est à vendre; est-ce celle que vous comptez acheter? dit-il après avoir ouvert le dossier dont il parcourait rapidement les papiers.

— C'est celle-là précisément, fit le vicomte.

Et le plan ayant été étalé sous ses yeux, il feignit d'en suivre du doigt et de l'œil toutes les sinuosités.

Voyant que cette étude se prolongeait, Fornerot lui offrit une chaise. Une fois assis, le vicomte lia conversation, appelant l'expéditionnaire à son aide pour lui expliquer les indications dont le sens lui échappait. Ludovic y mettait la plus grande complaisance au point que, voyant tous les employés du bureau fumer, d'Alaman se crut autorisé à lui offrir un cigare puisé dans les boîtes du Grand-Hôtel.

— Merci, monsieur, je ne fume jamais, dit innocemment Fornerot.

— Vous ferez un excellent mari, repartit en riant Francisque ; moi je n'ai jamais osé me marier de peur que ma femme ne m'empêchât de me livrer à mon vice de prédilection.

— Oh ! répliqua Ludovic, quand une femme vous aime bien, elle vous permet tout.

— Tout ce qui lui plaît, oui, fit d'Alaman. En connaissez-vous beaucoup qui sacrifient leurs goûts à ceux de leur mari ?

— Mais oui, j'en connais, répliqua l'expéditionnaire, songeant à Antoinette qui, à quelque temps de là, allait donner l'exemple d'abnégation demandé en refusant pour lui la main d'une célébrité politique.

Le vicomte, arrivé à trois heures et demie, eut soin de prolonger son feuilletage de plans parcellaires jusqu'à l'heure radieuse où les employés prennent leur volée. Quand il vit les compagnons de l'expédition-

naire mettre leurs chapeaux, il lui dit sans affectation :

— Je ne saurais trop vous remercier de votre extrême obligeance, monsieur. Je descends en même temps que vous. Si vous voulez bien me permettre de vous ramener chez vous. J'ai une voiture en bas.

Monter en voiture avec un homme aussi bien mis, au vu et au su des autres employés qui débouchaient en masse de la porte principale de la Préfecture, constituait un petit succès de vanité que le lâche Ludovic ne put se résigner à ne pas s'offrir.

— Vous n'êtes pas autrement pressé, je suppose, dit d'Alaman. Permettez-moi de passer d'abord chez moi, au Grand-Hôtel. J'y attendais des tas de lettres.

Et le cocher fouetta sa bête, qui emporta les deux rivaux, d'ailleurs à peu près aussi malheureux l'un que l'autre.

Une fois dans la cour du Grand-Hôtel, le vicomte invita Ludovic à monter, et celui qui croyait être encore le futur de M^{lle} Antoinette Alibert s'assit devant un grog américain, dans la chambre où elle avait bu, quelques semaines auparavant, — peut-être dans le même verre, — du champagne frappé, sur le même canapé dont le pauvre Fornerot foulait inconsciemment les coussins.

Quelqu'un qui lui eût raconté que sa candide fiancée connaissait ce buen-retiro dans ses plus intéressants mystères, eût provoqué chez lui un de ces sourires indulgents qu'on accorde quelquefois, par complaisance, aux plaisanteries mal venues.

Lorsque d'Alaman le tint ainsi hors du cercle administratif, il amena facilement la conversation sur la

vie, jusqu'à ce jour passablement deshéritée, de ce bureaucrate qui ne demandait qu'à mettre les gens dans la confiance de ses déceptions.

L'incorruptible Fornerot mit son interrogateur au courant du changement subit qu'il attendait à courte échéance dans sa situation.

— Oh ! fit observer le vicomte, un garçon a toujours assez pour lui.

— Oui, mais c'est que je ne le serai pas toujours, garçon, répondit en rougissant Ludovic. Je me marierai peut-être bientôt.

— Ah ! fit d'Alaman ; et, honnête comme vous l'êtes, vous ne pouvez épouser qu'une jeune fille charmante.

— Je peux dire que j'épouse une femme supérieure, répondit Ludovic au vicomte, qui savait si bien à quoi s'en tenir sur cette supériorité. Oui, supérieure, continua-t-il, et pas seulement par l'intelligence, par le cœur aussi. Si vous saviez ce qu'elle vient de faire pour moi... Quand j'y pense, les larmes m'en viennent aux yeux.

— Quoi donc ? demanda le vicomte en lui versant un peu de rhum dans son grog.

— Eh bien ! un homme que vous connaissez, que tout le monde connaît, s'est pris pour elle d'une passion si violente, qu'il lui a dernièrement demandé sa main. Moi, je suis pauvre. Ce mariage la faisait riche et grande dame. Elle a dit résolument : non.

— Comment ! elle a dit non ? interrogea le vicomte, étonné de ce renseignement qui concordait si mal avec les siens.

— C'est-à-dire qu'elle n'a pas dit non tout à fait, à cause de son père, mais elle m'a juré que, dût-elle se sauver au dernier moment, elle n'en épousera jamais un autre que moi.

— Ah ! bien ! ah ! je comprends, rectifia Francisque entrevoyant de la part d'Antoinette quelque nouvelle perfidie à double détente.

Toutefois, il était aussi satisfait qu'il pouvait l'être. Il avait, dans ce bout de causerie, acquis la certitude que si M^{lle} Alibert avait abandonné l'infortuné jeune homme, comme elle l'avait abandonné lui-même, elle l'avait du moins congédié avant, et non comme lui, après. C'était pour lui seul qu'elle avait jeté son bonnet par-dessus les moulins. Il en était flatté, mais il n'en était pas moins triste.

L'enquête achevée et le grog bu, Ludovic prit congé en se déclarant prêt à fournir à son aimable hôte toutes les indications utiles à l'achat de sa propriété. D'Alaman le reconduisit jusqu'à la rampe de l'escalier et rentra sur cette réflexion :

« Pauvre diable ! il s'est laissé ensorceler, lui aussi ! »

S'il avait osé toutefois, il l'eût prié de lui permettre de lui rendre visite, mais l'employé et la fille du professeur demeuraient sur le même carré. Quelle honte d'être surpris par Antoinette, sonnant à la porte de cet amoureux en disponibilité ! Elle se rirait sans vergogne de tous les deux, et quand elle aurait bien ri, elle lui reprocherait avec son inflexible logique de violer tous les traités en s'introduisant chez le voisin, faute de pouvoir s'introduire chez elle.

Affreusement perplexe et ennuyé, il chercha à occuper ses yeux, puisqu'il lui était interdit d'occuper son cœur, et il alla retenir une place pour l'Opéra, où un ténor de force rentrait dans les *Huguenots*.

Il dîna tard et n'arriva qu'à la fin du premier acte, ce qui, pour ne pas déranger les spectateurs, l'obligea à attendre l'entr'acte dans les couloirs. Au moment où il descendait un escalier pour aller gagner sa place, il fut saisi d'un éblouissement dans les yeux, accompagné d'un bruissement dans les oreilles. Il venait d'apercevoir Antoinette débouchant à l'entrée d'un couloir au bras de Talazac, tous deux suivis du père Alibert en cravate blanche et en lunettes d'or.

La jeune fille, en robe blanche dont il ne distingua pas l'étoffe, fit halte devant la porte d'une première loge dont Talazac présenta le coupon à une femme qui ouvrit, puisqu'elle était ouvreuse.

C'était jour d'abonnés, et la loge était louée à l'année; il ne pouvait la tenir que d'un ami qui la lui avait cédée pour la soirée. En effet, un personnage décoré, blanc de cheveux et de favoris, vint rejoindre le trio, et tous quatre s'engouffrèrent dans le salon, qui forma comme l'arrière-boutique de la pièce principale.

Une sueur glacée perla instantanément sur son front encore abrité sous un chapeau dissimulateur. Il avait vu Antoinette chez elle et chez lui, c'est-à-dire dans un appartement chichement meublé d'un quartier anti-aristocratique, puis dans une chambre d'hôtel où bien d'autres femmes avaient passé avant elle. Il ne la connaissait donc que sous son aspect grisette, et sans

la singulière diplomatie dont elle avait fait preuve dans ses négociations matrimoniales, l'élégance de ce style épistolaire dont elle avait si étrangement abusé et la solidité de son instruction qui la distinguaient des jeunes filles de sa classe, elle n'en eût différé que par la façon dont elle menaçait de tourner, eu égard à ses aptitudes.

La retrouver là, en toilette d'opéra, au bras d'un des hommes les plus connus d'une ville où tout le monde a la prétention de se faire connaître; la suivre des yeux au moment où elle entrait dans une première loge que lui, vicomte et riche, n'aurait certainement pu se procurer, puisqu'elle appartenait à quelque abonné millionnaire, constituait entre leurs deux positions sociales, si éloignées l'une de l'autre la veille encore, une sorte de rapprochement qui la faisait au moins son égale.

Et, en effet, la présence de Talazac ayant été immédiatement signalée dans la salle, toutes les jumelles se braquèrent sur la tête mille fois photographiée du célèbre orateur de la gauche, et ce fut à qui des représentants du monde officiel ou officieux, présents à la représentation, ne se fit un devoir d'envoyer de son côté des saluts qui ressemblaient à des félicitations.

Le jeune député s'était du reste assis à côté de M^{lle} Alibert, dont le père s'était effacé pudiquement, dans une attitude qui rappelait celle des anciens chambellans de la dynastie culbutée.

D'Alaman, bien que cruellement mordu au cœur, ne put s'empêcher d'admirer le flegme avec lequel Antoinette acceptait cette situation qui aurait dû l'affoler.

Elle lui apparut comme un jeune général qui, ayant dressé toutes ses batteries et exécuté à la lettre son plan de bataille longuement prémédité, ne trouve rien de plus rationnel que de faire son entrée dans la ville qu'il a conquise.

Elle se tenait droite, sans raideur, ne riant pas, mais souriant aux observations que Talazac lui glissait à tout instant dans l'oreille, recevant sans la lui rendre la cour que lui faisait ouvertement cet homme qui, selon l'admirable expression de Victor Hugo, avait vu :

Son nom grossir dans les bouches de cuivre
De la célébrité.

— Ah ! se murmurait le vicomte en la dévisageant à travers sa lorgnette du fond de son fauteuil, favorablement situé dans les rangs obscurs, elle n'était pas si sûre d'elle, quand je lui ai fait passer sous les yeux et même sous le nez les premiers écrits de ses mensonges et de ses hypocrisies. M'a-t-elle supplié ! A-t-elle assez joint les mains en criant : Ne me perdez pas !

Et il se répétait dans son soliloque :

— A ce moment-là j'ai été à son égard d'une impertinence inouïe. Je ne sais vraiment pas comment j'ai osé lui parler sur un pareil ton. A cette heure, il me semble que je rentrerais plutôt sous terre.

Il ne pouvait s'illusionner : bien qu'il eût goûté en sa société toutes les douceurs d'un tête-à-tête complet, elle lui inspirait un respect d'autant plus réel qu'il était plus involontaire.

— Je ne la tiens plus, et c'est elle qui me tient, réfléchissait-il.

Le calme de cette jeune fille, qui avait tant de motifs de trembler à la plus légère algarade, et qui, sachant son sort, son avenir, sa réputation dans les mains d'un étranger, affrontait le péril avec ce sang-froid, finit par l'irriter.

— Ah ça ! dit-il, je suis donc si peu de chose que je ne compte même pas dans sa vie, moi qui y ai joué un rôle dont elle n'a pourtant pas le droit de se déguiser à elle-même l'importance. Certainement je n'ai aucune envie de mentir au serment que je lui ai fait, mais comment ne frémit-elle pas que j'y manque, elle qui manque aux siens avec tant de désinvolture ?

Et puisqu'il n'était pas parvenu à lui faire pitié, il résolut de lui faire peur.

A l'entr'acte du troisième ou quatrième acte, — il ne sut jamais au juste, car il n'avait rien écouté, rien regardé ni rien entendu, — il vit Antoinette se lever de sa chaise et se diriger vers le fond de la loge, suivie de Talazac. D'Alaman ne fit qu'une enjambée jusqu'au foyer, la cherchant dans la foule avec l'espoir vengeur de la terrifier d'un regard.

Le député n'avait pas osé se lancer dans la cohue où sa présence eût fait émeute, car il eût été en un clin d'œil entouré par tous ceux que sa protection attirait. Il était donc resté dans les couloirs de dégagement aux environs de sa loge, prêt à la regagner si la presse devenait gênante.

D'Alaman l'eut vite déniché, se promenant aux côtés d'Antoinette qui causait en se donnant à elle-même

de sa main droite des coups d'éventail sur sa main gauche. Sûr de son incognito vis-à-vis du futur, il passa et repassa devant le couple dont il ne troubla pas un instant la sérénité. M^{lle} Alibert n'eut l'air ni de le reconnaître ni même de le voir. Ses yeux ne se détachèrent pas une seconde de ceux de son fiancé avec lequel elle conversait, surtout du regard. Le vicomte ne surprit ni un mouvement d'inquiétude, ni un tressaillement de surprise.

Le beau lac de Némi qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité.

— Elle m'a pourtant vu en habit noir et en cravate blanche, le jour où j'ai fait semblant d'aller demander sa main qu'elle m'a si héroïquement refusée. Il est impossible qu'elle ne sache pas que le monsieur qui vient de la croiser, à deux ou trois reprises, c'est moi. Ou elle a la vue bien basse ou elle a l'âme terriblement trempée.

Mais, que ce fût par faiblesse de vue ou fermeté d'âme, la tentative qu'il renouvela plusieurs fois resta sans résultat aucun. Elle ne voulut pas l'apercevoir. Peut-être, en effet, ne l'aperçut-elle pas ; et, le rideau tombé, il rentra chez lui, se demandant s'il n'était pas halluciné et si c'était bien cette femme et non une autre avec laquelle il avait, toutes portes closes, croqué des écrevisses dans les capitons d'un canapé d'hôtel.

Ce fut à partir de ce soir-là que commença son véritable supplice. Il se mit à déjeuner, à dîner et à souper « par cœur ». Il se promenait à pied pendant des heures, tournant, comme un jaguar dans sa cage,

autour d'un pâté de maisons, regardant les passants d'un œil égaré, discourant tout seul dans les rues avec des gestes incohérents, et se rendant cependant si bien compte de cet état vertigineux, qu'il se disait continuellement :

— Ah ça ! qu'ai-je donc ? Est-ce que ma tête s'en va ?

Il aurait donné toutes ses rentes sur l'Etat pour pouvoir aimer une autre femme, et il aurait voulu la choisir d'une beauté telle que le visage fripé d'Antoinette ne pût en soutenir l'éclat. Mais il ne reconnaissait de charmes qu'à celle dont les traits ou la tournure lui rappelaient celle qu'il poursuivait sous toutes les formes.

En lui-même, l'amour n'est peut-être pas une maladie ; mais, comme il vous prive de sommeil et de nourriture, et que la nourriture, comme le sommeil, est indispensable à la santé, on finit par tomber malade. Deux fois, dans la même matinée, d'Alaman sentit la tête lui tourner comme aux approches d'un évanouissement. La logique lui eût conseillé de repartir immédiatement pour Vierzon, où tous les soins et tout le confortable l'attendaient dans une propriété princière. Mais il comprenait qu'à peine arrivé là-bas, il s'informerait de l'heure du départ pour Paris.

Est-ce qu'à Vierzon il aurait la chance de pouvoir la rencontrer, comme le soir de l'Opéra ? Savait-il si un événement imprévu n'allait pas le rapprocher d'elle ou la rapprocher de lui ? Quand on frappait à la porte de sa chambre, pour les plus vulgaires besoins du service, il répondait de sa voix la plus émue :

— Entrez !

Comme si elle eût été derrière la porte. Aussi, faute de savoir prendre une autre résolution, il prit celle de se mettre au lit et y passa huit grands jours, qui n'eussent été rien sans les nuits cruelles qui les séparaient les uns des autres. Il souffrait beaucoup d'une espèce de fièvre qui emplissait ses rideaux de visions ineptés. Il était toutefois presque heureux de souffrir.

— Si j'étais un de ces quatre matins en réel danger de mort, pensait-il, je le lui ferais savoir et elle ne pourrait se dispenser de venir. Une femme, quelle que soit son inflexibilité, ne refuse guère d'aller s'asseoir au chevet d'un mourant qui la réclame.

Il eût été néanmoins indigne de son nom de jouer la comédie de l'agonie. Aussi trouvait-il que le rôle tardait bien à se déclarer.

Cependant, les lettres apportées par le train de Vierzon se succédaient chez lui. Sa cousine, qu'il avait eu, l'espace d'une après-midi, la velléité d'épouser pour se soustraire à la passion qui l'envahissait, s'inquiétait spécialement d'une prolongation d'absence que rien ne paraissait justifier. Elle alla jusqu'à s'imaginer qu'il s'était battu en duel, qu'il avait été grièvement blessé et qu'il n'était pas encore transportable.

L'imagination de cette fille mûrissante n'avait pas besoin de cet excitant pour galoper à travers les espaces.

— Mon cousin Francisque est plus malade que ses lettres ne nous le laissent pressentir, dit-elle à sa mère, la marquise de Trémolle. Pourquoi n'irions-nous pas à Paris surprendre le secret de cet éloignement pro-

longé? Peut-être a-t-il besoin de secours? Un d'Alaman ne doit pas rester dans une auberge à la merci de domestiques inconnus.

La marquise de Trémolle, par un contraste inexplicable, était aussi corpulente que sa fille était efflanquée. L'idée d'un déplacement l'effarouchait probablement plus que les périls de son neveu. Mais, d'une part, l'avis de sa fille unique était d'un poids considérable dans ses décisions; d'autre part, les projets de mariage autrefois vaguement esquissés entre M^{lle} Christine de Trémolle, sa fille, et M. Francisque d'Alaman, avaient laissé dans son âme de mère comme un dépôt d'espérances qui de temps en temps remontaient à la surface.

Une demoiselle qui arrive de si loin avec sa malle, dans l'intention héroïque de se consacrer au rétablissement d'un jeune homme de sa famille, mérite certainement de fixer l'attention de celui à qui s'adresse tant de sollicitude. Ce qui pouvait résulter de cet état de choses était dans la main de Dieu.

C'est à cet être suprême qu'elles se confièrent toutes deux en se risquant dans cette invention satanique qu'on appelle un train de chemin de fer. Elles n'avaient pas averti Francisque. Christine surtout tenait à le surprendre. Il était descendu au Grand-Hôtel. Elles y descendraient aussi, et elles n'eussent été femmes, ni l'une ni l'autre, si elles n'avaient pu parvenir à savoir par les garçons, ou plutôt par les filles de la maison, si l'ingrat parent n'avait pas dans la moderne Babylone quelque attache qui expliquât, sans la justifier, cette continuité de séjour loin de ceux qui devaient lui être chers.

Elles débarquèrent vers six heures du soir et se firent immédiatement conduire, afin de ne pas lui donner le temps de respirer, là où Francisque, en effet, ne respirait plus guère.





XIX

LE TIROIR DE GAUCHE

La maladie excuse tout. M^{me} et M^{lle} de Trémolle ne seraient certainement pas entrées dans la chambre du vicomte, leur neveu et cousin, s'il avait été debout. En apprenant par les gens de l'hôtel qu'il était couché, ce qui logiquement aurait dû les effaroucher bien davantage, elle n'hésitèrent plus, foulant aux pieds en une minute plus de préjugés qu'elles n'en avaient bravé pendant toute leur vie, à pénétrer dans ce logis de garçon, où leurs yeux pudiques avaient chance d'être choqués à tous les coins de la muraille.

Elles avaient tenu à se faire précéder et annoncer par un des garçons; mais Francisque, terrassé par une de ces fièvres qu'on appelle de cheval, bien que les chevaux y soient moins sujets que nous, dormait, les joues pâles et la bouche entr'ouverte, la face tour-

née du côté de la fenêtre. Ce fut donc sur la pointe du pied que la marquise et sa fille se firent introduire.

Lorsqu'en ouvrant à demi les paupières, le vicomte aperçut droite devant lui son interminable cousine, il ne la reconnut pas tout d'abord, tant il l'attendait peu, et se crut en présence de la *pallida mors* des anciens, venant retrancher de sa faux légendaire le fil des jours de ce jeune malade.

La vue de sa tante le rassura, bien qu'il ne l'eût pas reconnue non plus, mais aucune des trois Parques ne pouvait jouir d'un aussi plantureux embonpoint. Il ferma les yeux, croyant à un rêve, puis les rouvrit et voyant toujours les deux mêmes formes, l'une mince, l'autre arrondie, se dresser devant son lit, il commença à s'interroger sérieusement.

— Francisque ! s'écria la marquise, profitant de ce pseudo-réveil.

— Mon cousin ! fit M^{lle} Christine, emboitant le pas à sa maman.

— Ma tante ! ma cousine ! riposta d'Alaman, qui se leva sur ses coudes.

— Est-il possible ! continua la grande demoiselle, vous êtes malade à ce point-là ?

— Qu'avez-vous et que disent les médecins ? interrogea la mère.

— J'ai les fièvres intermittentes, répondit le vicomte.

— Et où les avez-vous attrapées ? demanda Christine.

— Je ne sais pas. En chassant dans un marais, dans le Berry, je crois, dit le vicomte inventant à l'instant cette-cause première.

— Je vous avais prévenu, fit la mère. Rien n'est dangereux comme la chasse au marais, surtout s'il y a des lauriers-roses aux alentours. Y avait-il des lauriers-roses ?

— Il y en avait, répondit le malade pour en finir. Et où logez-vous ?

— Ici même, mon cousin, s'empressa de lui apprendre Christine. Maman m'a dit : Francisque n'écrit plus. Il ne revient pas. Il est probablement plus souffrant qu'il n'a osé nous l'annoncer. Peut-être n'a-t-il pas la force de revenir seul, eh bien ! allons le chercher.

— Et nous sommes venues, appuya la marquise. Nous en profiterons pour aller rendre quelques visites à nos amis du faubourg Saint-Germain et nous faire renseigner sur tout ce qui se passe, car il paraît qu'il se passe des choses particulièrement abominables.

— Souffrez-vous beaucoup ? dit la demoiselle à d'Alaman, qui retombait déjà dans sa somnolence.

— Non, je suis seulement très faible. J'ai constamment besoin de dormir, fit le malade, grillant d'être de nouveau seul avec l'image de celle qui semblait lui avoir jeté un sort.

— C'est cela, nous allons vous laisser dormir, repartit M^{lle} de Trémole; et, se rappelant qu'elle avait été sur le point d'entrer dans un couvent pour faire son apprentissage, elle reprit : Si vous avez besoin que quelqu'un veille près de vous pendant la nuit, je vous en supplie, mon cousin, ne craignez pas d'être indiscret, nous serons heureuses de nous relayer à votre chevet, maman et moi.

Une fille, à dix-huit ans, dit quelquefois : Mère ! A vingt-six ans, elle dit toujours : Maman !

— Je vous remercie de tout mon cœur, ma cousine, répondit d'Alaman. Si je me sentais plus mal, je ne manquerais pas de vous appeler.

C'était leur faire comprendre qu'actuellement il ne les appelait pas, et qu'en conséquence il ne leur restait qu'à se retirer. C'est ce qu'elles firent bientôt, se retirant comme elles étaient entrées : sur la pointe du pied.

Si peu distrayantes qu'elles fussent, la présence de ces deux envoyées de la famille l'arracha pendant quelques heures de la journée à la contemplation intérieure de celle qu'il ne lui était plus permis de contempler extérieurement. Mais à peine se retrouvait-il en tête-à-tête avec son amour inassouvi que toutes les pensées accumulées presque à son insu dans son cerveau recommençaient une danse macabre encore plus furieuse. Il regagnait en violence ce qu'il perdait en continuité. Ses crises, un peu moins fréquentes, devenaient ainsi beaucoup plus fortes. Les aliénistes, — car l'amour est une démence du cœur dont les conséquences sont presque identiques à celles du cerveau, — les aliénistes n'ont pas encore décidé si pour se débarrasser d'une passion qui vous mine, mieux valait s'en occuper toujours ou ne s'en occuper jamais.

Un matin, il se fit ouvrir ses rideaux et voulut essayer de lire le journal, moins pour se mettre au courant de ce qui se passait en France, que pour constater s'il pourrait aller au delà des quatre premières lignes, tant sa tête et ses yeux se fatiguaient vite. Il se

fit apporter une feuille renommée par la qualité de ses indiscretions parisiennes, et voici sur quelle nouvelle tomba son regard.

« C'est d'aujourd'hui en huit qu'aura lieu le mariage civil de M. Talazac et de M^{lle} Antoinette Alibert; M^{lle} Alibert n'a pas vingt ans. »

Cette information toute mondaine lui ôta l'envie de lire les informations politiques. Il laissa tomber son journal et tomba lui-même la tête dans son oreiller, en proie à une soif ardente accompagnée de tremblements nerveux.

Il avait promis à sa cousine de prendre quelques cuillerées de bouillon, mais quand le bol arriva il le repoussa avec horreur. Les deux femmes, plus inquiètes, s'approchèrent l'une après l'autre pour lui tâter le pouls et le déclarèrent agité, bien qu'elles n'eussent jamais su le nombre de pulsations réglementaire d'un pouls masculin.

Le médecin appelé constata un accès de fièvre plus violent que tous ceux qui l'avaient précédé, en effet. Il craignit que son client ne cotoyât quelque grave affection typhoïdique et ordonna qu'au cas où le délire apparaîtrait, on promenât sur le front du délirant des compresses de glace.

M^{me} et M^{lle} de Trémole se constituèrent les gardes-malades de leur jeune parent. Il fut convenu qu'elles veilleraient toutes les deux, non pas à tour de rôle, mais ensemble, la présence de Christine dans la chambre à coucher d'un garçon, même en proie à la fièvre typhoïde, n'étant pas admise dans les mœurs de la bonne ville de Vierzon.

Le soir, en effet, elles disposèrent tout pour passer une de ces nuits blanches dont les premières heures intéressent comme tout ce qui est inaccoutumé, et dont les dernières écrasent. La marquise s'étendit sur une chaise longue et sa fille s'enfonça dans un fauteuil. Elles se firent apporter un quart de poulet froid au moyen duquel elles se proposaient de distraire et de nourrir leur insomnie. Mais ce déménagement et ces agitations eurent pour résultat de pousser un peu plus tôt que d'habitude M^{me} de Trémole au sommeil. En essayant de s'installer sur sa chaise, elle s'y endormit au moment où sonnait le premier coup de dix heures.

Etant donné que des femmes à qui on n'a jamais pensé une minute s'imaginent très sincèrement qu'on les adore, M^{lle} Christine ne pouvait ne pas s'être aperçue des quelques velléités matrimoniales, vite réprimées, mais réelles, qui avaient surgi non dans le cœur, mais dans le cerveau bourré de Francisque. Elles avaient été suivies d'une retraite en désordre que l'amour-propre de la grande fille ne s'expliquait guère. Allez donc tenter de faire comprendre à une demoiselle que si vous avez manifesté l'intention de l'épouser, c'est parce que vous en aimiez une autre; jamais elle ne voudra comprendre, et quand les femmes ne veulent pas comprendre, elles ne comprennent pas.

Elle s'était donc maintes fois demandée, dans ses solitudes départementales, quelle main fatale l'avait ainsi brusquement retiré d'elle. Il y avait au fond de ce brusque abandon autre chose qu'un caprice de jeune

homme. Probablement la menace de quelque indigne créature qui, lui rappelant des promesses arrachées à un élan de tendresse coupable, lui avait notifié sa résolution de venir troubler la cérémonie nuptiale par un scandale public.

Même à ce prix, la fille de la marquise eût volontiers échangé son nom de Trémole contre celui d'Alaman; mais son cousin s'était tenu sur les motifs de sa rupture dans une réserve tellement muette qu'il était inutile d'essayer de la pénétrer. Aussi se mangeait-elle le sang, nourriture qui l'engraissait peu et ne l'embellissait pas.

Au grand coup que lui avait porté l'annonce officielle du mariage d'Antoinette, avait succédé une prostration qui tenait Francisque immobile sous ses couvertures. Il se tourna du côté du mur pour éviter les rayons de la lampe, qui lui lancinaient les paupières, et finit par s'assoupir.

Christine, se sentant ainsi seule entre sa mère et son cousin, examina d'un œil libre l'agencement de la pièce, comme si toutes les chambres d'hôtel n'étaient pas à peu près-décorées sur le même patron. Mais, dans son innocence d'habitante des campagnes, elle se représentait cet intérieur comme interdit à ses regards, par cela seul qu'il abritait un garçon.

Elle obéit à sa curiosité au point de se lever de son fauteuil et de faire le tour de la chambre, qui ne lui parut renfermer rien de suspect au point de vue de la décence. Mais en passant près du secrétaire en acajou neuf qui garnissait le panneau situé entre les deux fenêtres, elle aperçut à la serrure du meuble une clet

qui lui rappela inconsciemment celle de Barbe-Bleue.

Une envie folle de la toucher, de façon à ouvrir le secrétaire, dans les recoins duquel elle aurait la faculté de fouiller à son aise, domina toutes ses autres sensations. Peut-être ces plaques d'acajou dissimulaient-elles le secret des trahisons de son cousin ; car, bien qu'il ne lui eût, dans aucune occasion, donné la moindre espérance, elle se regardait comme trahie.

Elle ouvrit avec des précautions de souris qui s'introduit dans un garde-manger le panneau du haut, qu'elle abaissa doucement pour amortir le grincement des cuivres. Au milieu, un trou béant et vide ; mais sur chacun des côtés une superposition de petits tiroirs qui peut-être étaient habités. Elle tira ceux de droite, dans les cavités desquels elle alla jusqu'à promener les doigts, pour s'assurer qu'aucun papier ne s'y était égaré. Puis elle passa aux tiroirs de gauche.

Le premier auquel elle s'adressa la dédommagea amplement de sa longue perquisition. Il mit au jour quatre lettres, une décachetée, il est vrai, mais portant sur l'enveloppe, avec le timbre de la poste, cette suscription : « Mademoiselle Alibert, 126, rue Saint-Antoine. »

C'étaient les lettres du vicomte qu'Antoinette lui avait retournées..

Tout, dans cette trouvaille, intrigua M^{lle} de Trémole : l'écriture de son cousin, qu'elle reconnut au premier coup d'œil, le nom de la destinataire, dont elle n'avait jamais entendu parler, ni à Vierzon ni ailleurs, enfin ces timbres-poste maculés par le tampon administratif, signe évident de leur remise à destination.

Si ces lettres avaient été envoyées, comment n'avaient-elles pas été reçues, pourquoi n'étaient-elles pas ouvertes ?

Toutes ces questions ne pouvaient aboutir qu'à une solution : le décachetage de cette correspondance intolérablement mystérieuse pour la principale intéressée. Christine laissa rabattu le devant du secrétaire, alla de son pas léger s'assurer que le sommeil de Francisque ne recélait dans ses soupirs inégaux aucune contrebande, et sans se préoccuper du sommeil de sa mère, dont elle connaissait de longue date la solidité, elle retourna au tiroir et déchira silencieusement la première enveloppe qui lui tomba sous les doigts.

Elle comprit d'abord peu de chose aux incohérences du style de son cousin, car les quatre lettres avaient été renvoyées sans ordre de date à leur auteur, et la seconde, par laquelle M^{lle} de Trémole avait commencé, demandait à être confrontée avec celle qui précédait.

Le sacrifice d'une autre enveloppe aida puissamment à cette confrontation. Alors elle débrouilla peu à peu le drame. La lecture des deux autres suppliques acheva de l'éclairer. Le nom de Talazac y était répété à plusieurs reprises. Après une objurgation brûlante, le vicomte s'était humilié en ces termes devant sa victime devenue insensiblement son bourreau :

« Oui, avant de vous connaître, je croyais être quelque chose. Vous m'avez appris que je n'étais rien. Le talent, la gloire de votre fiancé m'écrasent. Pourquoi, puisque vous allez être à lui, m'avez-vous élevé jusqu'à vous ? Ah ! cette demande en mariage que vous m'avez forcé de faire, pour avoir le plaisir de la refuser,

que n'était-elle sérieuse, et après être allé chez vous pour m'entendre dire : non ! comme je serais heureux si, à cette heure, vous aviez voulu me répondre : oui ! »

Sans remonter jusqu'à leur source le cours des combinaisons de M^{lle} Alibert et sans les saisir dans toutes leurs complications, la fille de la marquise conclut du déchiffrement quelquefois ardu de ces quarante pages d'une écriture serrée, que son cousin avait le secret d'une jeune fille qui le lui avait payé par un rendez-vous dans des conditions que la pudeur de l'héritière des Trémole lui interdisait d'approfondir.

Il fallait que cette jeune fille fût physiquement et intellectuellement bien richement douée pour avoir produit sur l'inconstant Francisque une si profonde impression et avoir séduit le terrible républicain Talazac au point de l'enlever de haute lutte.

Elle sentit sourdre dans son cœur une de ces rages comme en connaissent les filles qui commencent à mûrir. Plus de doute, c'était en l'honneur de cette créature, assez éhontée pour courir deux lièvres à la fois, au risque d'être attrapée par tous les deux, que le vicomte d'Alaman l'avait outrageusement plantée là. Elle ne prit pas la peine de recoller les enveloppes et remit le paquet dans le tiroir qu'elle poussa avec une violence à réveiller le malade et même la marquise, qu'on ne réveillait pas facilement.

Sa colère eut toutefois une apparence de satisfaction. Elle ramassa au bas du lit de Francisque le journal où était relatée l'annonce du prochain mariage de la fille du professeur et du député.

— C'est bien elle, et c'est là ce qui a fait redoubler sa fièvre, pensa Christine. Tant mieux, au fait ! Ah ! il me préfère une effrontée de cette espèce ! il verra ce qu'il lui en coûte !

Mais les souffrances du cousin démontraient surtout à quel degré au-dessus de zéro était monté son amour pour cette femme que M^{lle} de Trémole affectait de mépriser.

Cependant, peut-être se trompait-elle en attribuant aux dédains de la future M^{me} Talazac l'état morbide de Francisque. Il arrive que les amours les plus incandescents passent quelquefois du jour au lendemain. Les hommes, se disait l'innocente Christine, ont des caprices dont la durée ne peut être fixée par aucun météorologiste. Rien ne prouvait que cette Antoinette, qu'il invoquait avec tant de feu et de flamme, n'était pas à cette heure très loin de sa pensée, après l'avoir occupée toute entière.

S'il était réellement malade d'amour, ce pouvait être pour une autre que celle-là. Bien que cette idée n'eût rien de flatteur pour la pauvre Christine qui se trouvait ainsi placée mauvaise troisième dans l'affection de son parent, elle la caressait avec quelque satisfaction. C'était surtout cette demoiselle Alibert qui la préoccupait. Puis, quand un homme s'attelle aussi facilement au char de quatre ou cinq déesses, il est infiniment plus facile à dételer que s'il en traîne une seule. On se fatigue moins vite d'une femme que de quinze.

Elle résolut de tenter l'épreuve et de s'assurer si l'image de l'Antoinette pour qui étaient écrites les

lettres que celle-ci n'avait même pas décachetées, le possédait uniquement. Elle attendit courageusement le jour, droite dans son fauteuil, entre les bras duquel elle ne ferma pas l'œil.

Dès que Francisque ouvrit le sien, elle alla à son lit et lui dit énergiquement :

— Il est venu une jeune fille vous demander sur les dix heures du soir; mais comme vous dormiez, j'ai fait répondre qu'il vous était impossible de la recevoir.

— Une jeune fille ! balbutia Francisque se dressant sur son séant et passant dans ses cheveux moites ses doigts qui se décharnaient tous les jours. Une jeune fille, grande, mince, blonde, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Christine tout en se disant à part elle : Tiens ! il paraît qu'elle est blonde et mince,

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ? s'écria d'Alaman en délire. Pourquoi ne l'avez-vous pas reçue ? J'avais besoin de la voir. Il fallait que je la visse tout de suite. Vite ! vite ! qu'on m'apporte mes vêtements. Je veux courir après elle.

Et il fit mine de dégringoler de son lit, sans le moindre ménagement pour les pudiques alarmes de sa cousine.

Elle tenta de le retenir tant par la force que par le raisonnement.

— Restez donc tranquille, lui répétait-elle en bordant ses couvertures qui commençaient à prendre leur vol, il est sept heures du matin et cette demoiselle est venue hier au soir. Comment voulez-vous la retrouver.

— J'irai chez elle. Si elle est venue, c'est qu'il s'est passé un événement extraordinaire. Laissez-moi m'habiller. Laissez-moi m'habiller!

M^{lle} de Trémole, en dehors de l'embarras qu'elle eût éprouvé à assister au lever de son cousin, tenait essentiellement à ce qu'il n'allât pas aux informations, où il eût facilement appris que la jeune fille n'avait pas mis le pied dans l'hôtel. Elle savait ce qu'elle désirait savoir, c'est-à-dire que le jeune Francisque était toujours et plus que jamais affolé de la demoiselle qui le délaissait pour un autre. Elle songea alors à se garder à carreau.

— Peut-être, d'ailleurs, reprit-elle, la personne que vous attendez n'est-elle pas celle qui est venue. Comment dites-vous qu'elle est, celle après laquelle vous vouliez absolument courir, malgré votre faiblesse?

— Grande, blonde, mince, insista le vicomte.

— Pas très blonde, ni très grande non plus rectifia Christine. Et comment se nomme-t-elle?

— Antoinette Alibert, répondit innocemment Francisque.

— Ce n'est pas du tout ce nom-là qu'elle m'a donné, répliqua M^{lle} de Trémole. Elle s'appelait Jeanne... Jeanne..., attendez donc...

— Pas Jeanne, Antoinette ! riposta le vicomte, qui suivait son idée et ne pouvait s'imaginer d'autre jeune fille que celle dont il croyait sans cesse entendre le pas dans son escalier.

— Non, c'est bien Jeanne, appuya Christine. Une demoiselle en cheveux, qui avait l'air d'une ouvrière. J'ai pensé qu'elle vous apportait quelque commande

que vous aviez faite dans un magasin, car elle tenait un petit paquet à la main.

— Oh ! alors, ce n'est pas elle ! conclut Francisque désappointé. Au premier abord j'avais cru... mais je suis fou, au fait ! Comme son père l'aurait laissée sortir seule, à dix heures du soir. Allons ! allons ! ce n'est pas encore pour aujourd'hui.

Et il se renfonça dans ses draps.

M^{lle} de Trémole avait constamment entendu les prêtres qui fréquentaient ses minces propriétés du département du Cher traiter Talazac comme un des plus dangereux ennemis de la religion. Elle lui avait en conséquence voué une haine de dévote. Le hasard apportait à cette antipathie un élément inattendu. Il se trouvait que, précisément, la fiancée de cet homme néfaste lui ravissait le cœur d'un parent sur l'alliance, et consécutivement la fortune duquel sa mère et elle avaient un moment compté. Aussi, enveloppa-t-elle sans plus de raisonnement cette Antoinette Alibert dans la réprobation vouée par toute sa caste à Talazac le libre-penseur.

En bonne logique, elle eût eu plutôt à la remercier d'avoir repoussé aussi résolument les offres dont le vicomte, dans l'état incandescent où l'avait jeté son amour, se fût évidemment montré prodigue.

Elle le libérait en épousant le député, et pourtant la fille de la marquise ne pardonnait pas à cette intruse l'effrayante place qu'elle avait accaparée dans le cœur de son cousin. Quel talisman avait-elle donc à sa disposition, cette intrigante, pour s'emparer avec cette autorité d'un gentilhomme réputé jusqu'à ce jour

pour une facilité de mœurs qui frisait l'inconduite?

Ordinairement ces natures changeantes et multiples sont peu aptes à la domination d'une passion profonde. Une frénésie inconnue l'avait donc envahi tout à coup, qu'il était devenu insensible à toutes les séductions qui l'entouraient. Et par dessus le marché c'était encore cette roturière qui se jouait d'un d'Alaman et lui renvoyait intactes les lettres qu'il daignait lui écrire! Il était impossible que l'esprit du mal ne fût pour quelque chose dans le trouble cérébral dont souffrait le vicomte qui, étant à plaindre, n'en était pas moins à blâmer.

Une âpre jalousie ne tarda pas à torturer le cœur déjà légèrement desséché de la fille des Trémole. Elle s'attacha à l'idée vague encore de quelque vengeance, sans se demander en quoi elle bonifierait sa situation. Puis, ce projet en l'air prit un corps. Cette demoiselle Alibert avait empêché son mariage avec son cousin : pourquoi n'empêcherait-elle pas le mariage de la dite Alibert avec le député qui allait l'associer à sa gloire? Car, dans son exaspération, la furibonde Catherine n'était pas bien sûre de ne pas être aussi un peu envieuse de la position que sa rivale avait conquise. Oui! ce serait admirable, mais comment s'y prendre? C'était merveilleux de simplicité. Replacer sous une seule enveloppe les quatre lettres découvertes dans le tiroir du secrétaire et les expédier franches de port à l'amoureux Talazac qui, à la veille de s'enchaîner pour la vie, serait probablement reconnaissant à l'amie inconnue qui lui mettrait ainsi sous les yeux la preuve des débordements de sa douce fiancée.



EFFONDREMENT

Les adresses des hommes publics étant généralement connues ou faciles à connaître, ils ont le désagrément de ne pouvoir éviter ni les visites importunes, ni les lettres anonymes. On ne saura jamais ce qu'il existe d'individus qui, ayant du temps à perdre, se disent tout à coup :

« Tiens ! si j'écrivais à Emile Augier qu'il n'a aucun talent, ou à Louis Blanc qu'il ne mourra que de ma main ! »

Talazac devait à sa notoriété de recevoir ainsi de temps en temps des billets non signés où on le menaçait d'une fin tragique et dont il ne s'occupait pas autrement. Aussi, ayant pris chez le cencierge de l'hôtel une grande enveloppe fortement bourrée, fut-il à peine étonné, en la décachetant, d'en tirer un papier

veuf de toute signature qui enveloppait un paquet de documents et contenait ces quelques mots :

« Monsieur,

« Au moment du mariage, on est toujours aise d'être renseigné sur celle qu'on épouse. Lisez et jugez. »

Cette fois, la politique était étrangère à l'événement. Il compta une à une les quatre lettres, également munies de leurs enveloppes et de leurs timbres qui, par la grâce de M^{lle} de Trémole, venaient de passer du tiroir de la chambre 22 dans sa main, et de ses yeux troublés par un pressentiment qui l'étreignait comme s'il eût été violemment serré dans des bras invisibles, il en commença le déchiffrement.

Tout s'y trouvait, depuis les souvenirs d'une après-midi passée dans des conditions inoubliables, jusqu'aux regrets d'en être réduit aux évocations stériles. On y parlait également de lui, Talazac, qu'on enviait tout en le plaignant. La phrase où le vicomte faisait allusion à la pseudo-demande en mariage concertée entre elle et lui fit perler une sueur froide au front du député qui, comme tous les députés, se croyait diplomate au point de faire un jour un excellent ministre des affaires étrangères.

— Quoi ! comment ! s'exclamait-il tout stupéfait. J'aurais été sa dupe à ce point ! Ce vicomte était son amant, et elle me le présentait comme un prétendant évincé, et elle m'obligeait à assister à la comédie du refus de sa main que l'autre n'avait aucune envie d'ob-

tenir ! Ah ça ! mais c'est un Bismarck que cette petite rouée-là !

Il essaya de prendre la révélation du bon côté, comme un homme qui vient d'échapper par miracle à un danger à peu près inévitable. Au fond, cependant, son cœur saignait. Était-il possible qu'elle l'eût ainsi joué depuis le début de leur liaison ! Ce n'était seulement pas possible, c'était parfaitement certain. Toute l'intrigue se déroula méthodiquement devant ses yeux. Cette menace d'arrestation contre laquelle elle l'avait protégé, et à propos de laquelle la lumière n'avait jamais été complètement faite, c'était le premier acte de la pièce dont elle était à la fois l'auteur et l'interprète. Et la maladie ! et le faux départ pour Nice ! Mais ces télégrammes ! ces télégrammes qui arrivaient de Vierzon, leur authenticité n'était pourtant pas niable ! il les avait lus et palpés, revêtus des mentions relatant l'heure du départ et celle de la remise entre les mains d'Antoinette. Qu'y avait-il de vrai et qu'y avait-il de faux dans les assertions, les déclarations, les scélératesses et les innocences de cette Catherine II, vivant modestement avec son brave homme de père au quatrième étage d'une vilaine maison ?

Son premier mouvement fut de se précipiter chez Antoinette et de lui placer sous le nez les papiers du vicomte, en lui disant :

— Connaissez-vous ces lettres ?

A quoi elle aurait été en droit de répondre, puisqu'elle les avait renvoyées sans les lire :

— Non, je ne les connais pas.

Mais il crut sage de se tracer un plan de conduite et

de commencer son enquête par l'interrogatoire de d'Alaman lui-même, — les hommes apportant dans ces sortes de questions infiniment plus de loyauté que les femmes, — bien qu'il eût en médiocre estime ce gentilhomme berrichon, qui se servait, pour perdre les femmes, des faiblesses qu'elles avaient eues pour lui.

La demeure de son heureux rival était à plusieurs reprises relatée dans ces malheureuses lettres où il lui répétait dans tous les styles :

« Vous ne voulez donc plus revoir cette petite chambre du Grand-Hôtel, où j'ai été si heureux ! »

C'était donc vers le Grand-Hôtel qu'il fallait cingler. On s'expliquerait d'abord entre hommes, et Antoinette viendrait après. Il avait hâte de sortir non de son incertitude, car la certitude paraissait absolue, mais de son bouleversement. Il éprouvait un insurmontable besoin de s'aboucher avec quelqu'un et d'épancher son cœur débordant de douleur et aussi d'indignation.

Il s'attendait à être reçu par un monsieur hautain qui, non content de lui avoir ravi sa fiancée et son bonheur, se moquerait peut-être de lui, par-dessus le marché. Se battre, lui Talazac, et se battre pour une femme qui l'avait joué sous jambe, c'était donner au ridicule de sa situation un peu plus de publicité. Le plus prudent était, en résumé, de rompre discrètement et de se retirer sans scandale et même sans explication, afin d'éviter les commentaires. Mais il ne se sentait pas la force de la quitter sans lui avoir crié au préalable :

— Vous êtes une misérable, et je vous couvre de mon mépris.

Il tenait aussi à ce que ce d'Alaman fût témoin de son énergie à s'arracher aux séductions d'une créature désormais rayée de sa vie pour toujours.

C'est sur ces réflexions qu'il arriva au boulevard des Capucines. Il frappa à la porte de la chambre que les garçons lui indiquèrent et fut un peu surpris d'entendre une voix répondre par un : « Entrez ! » étouffé et timide.

Il ne se le fit pas dire deux fois et tourna la clef restée à la serrure. Francisque était seul, couché sur le dos ; car, lorsqu'il s'appuyait sur le côté gauche, le cœur lui battait affreusement, et sur le côté droit le foie semblait se développer par un gonflement douloureux.

Il ouvrit les yeux et tint quelque temps sur le visiteur ; qu'il ne reconnut pas, ne l'ayant vu qu'à la Chambre, un regard quelque peu hébété.

— Je suis M. Talazac, dit celui-ci.

— Talazac ! M. Talazac chez moi ! fit d'Alaman en se dressant par un effort qui le mit assis sur son lit.

Et vingt pensées disparates se heurtèrent dans son cerveau affaibli. Antoinette lui avait peut-être tout avoué, et il venait, soit demander raison au suborneur, soit le supplier de lui garder le secret. Car, amoureux comme il l'était, Francisque ne supposait pas que la certitude même de l'inconduite d'Antoinette aurait la puissance de faire renoncer Talazac à la prendre pour femme.

Pendant cet entrechoquement de suppositions, le député, appelant à son aide tout le sang-froid dont il avait souvent besoin dans les discussions de la Cham-

bre, tirait lentement de la poche de côté de son pardessus le paquet révélateur.

— C'est bien vous, n'est-ce pas, monsieur, dit-il, qui m'avez adressé ces lettres?

Et il les déposa sur sa couverture.

— Moi ! monsieur ! ces lettres !... balbutia le vicomte terrorisé par cette exhumation. Vous avez pu supposer que moi !... Qui vous les a remises ? Comment sont-elles tombées entre vos mains ? Ah ! mon Dieu ! c'est épouvantable !

Il y avait une telle sincérité d'accent dans ces exclamations incohérentes, que Talazac comprit tout de suite que ce malade, pâli par la fièvre et vraisemblablement alité depuis plusieurs jours, n'avait participé en quoi que ce fût à ce cruel envoi.

— J'ai reçu, il y a quelques instants, cette correspondance sous enveloppe avec ce mot qui y était joint. Lisez, monsieur, peut-être reconnaîtrez-vous de quelle main il émane.

Francisque déchiffra le billet de sa cousine, dont l'écriture était dissimulée au point que l'idée ne lui vint pas que cette trahison pût être son œuvre. Il était malade, il avait eu le délire. Sa clef était toujours sur sa porte. Quelqu'un avait pu parfaitement s'introduire dans la chambre, fouiller le secrétaire et accomplir son méfait. Mais qui avait intérêt à cette révélation ? Un filou vulgaire ne savait évidemment pas la corrélation qui existait entre ces lettres et le mariage de M. Talazac avec M^{lle} Alibert.

— J'ignore qui a pu commettre une pareille infamie, dit-il en rendant le billet à son légitime possesseur.

— Que ce soit Pierre ou Paul, cela importe peu, fit observer Talazac, en s'asseyant au pied du lit de Francisque, dont il suivait toutes les émotions à mesure qu'elles contractaient sa face amaigrie.

Le député ajouta, comme un médecin qui interroge, bien qu'il fût difficile de décider quel était, à cette heure, le plus souffrant des deux :

— Ainsi, monsieur, tout ce que contiennent ces papiers est authentique. Vous avez été l'amant de M^{lle} Alibert. Elle est venue d'elle-même vous trouver dans cette même chambre. Vous l'y avez reçue, et vos lettres avaient pour but de l'inviter à s'y rendre encore.

— Monsieur, demanda à son tour le vicomte, seriez-vous assez bon pour m'apprendre au nom de qui vous êtes venu m'adresser ces questions ?

— Mais en mon nom, répondit Talazac. Vous savez comme tout le monde que je suis sur le point d'épouser M^{lle} Alibert. Vous le saviez même avant tout le monde, puisque vous faites à plusieurs reprises, dans votre correspondance, mention de notre mariage. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que je me renseigne sur la femme qui doit être la mienne. Les bans ne sont pas publiés pour autre chose.

— Eh ! bien ! monsieur, je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire, répliqua d'Alaman, essayant de se tirer par le mutisme d'une explication que son serment à Antoinette et son honneur de gentilhomme lui interdisaient de donner ; mais comme ma chambre n'est pas un bureau de renseignements, je n'en ai absolument aucun à vous fournir.

— Je comprends, je comprends, dit le député de son ton le plus parlementaire, bien que toutes les laves d'un volcan en ébullition lui dévorassent la poitrine. Veuillez seulement songer, monsieur, que je me trouve à la veille d'accomplir un acte irréparable ; que les femmes se liguent assez souvent contre nous pour qu'à l'occasion nous nous prêtions assistance contre leurs machinations. D'après les lignes que vous lui écriviez, il est facile de voir que vous aimez sérieusement M^{lle} Antoinette. Je l'aime encore plus profondément que vous, puisque j'allais m'unir à elle. Maintenant que ce mariage est devenu impossible, je vous supplierai seulement de me raconter par quelle série d'odieuses intrigues et de monstrueux mensonges elle vous a amené à l'aider à me tromper ainsi, en me laissant croire que vous lui offriez votre nom et votre fortune.

Talazac avait apporté une telle bonhomie dans ces questions, pour lui capitales, que le vicomte, presque attendri, fut sur le point de compléter ses informations en lui narrant la comédie des fausses lettres et des faux télégrammes, mais il avait été payé par Antoinette et payé un fort prix pour se taire. Il se tut donc.

— Je ne puis rien vous dire, monsieur, répondit-il définitivement. Je suis d'ailleurs très malade et incapable de soutenir une conversation un peu longue. Je vous demande la permission de me rendormir.

Il se tourna ensuite la tête contre le mur et fit semblant de retomber dans son sommeil interrompu.

Que faire ? Talazac ne pouvait obliger cet étranger à rompre un silence évidemment prémédité. Ce mon-

sieur ne lui devait rien et ne le connaissait pas. D'ailleurs, à quoi bon entrer plus avant dans les détails de la combinaison? Ce qui ressortait clairement de ces lettres, c'est que sa fiancée avait été la maîtresse d'un autre. Ce point acquis, le reste appartenait au domaine de la simple curiosité. Toutefois, — tant est tenace la foi en celle qu'on aime, — il aurait voulu posséder au moins un billet écrit par Antoinette au vicomte. Car enfin le premier venu peut écrire à une femme :

« Vous m'avez rendu bien heureux ! »

Ce qui est concluant, c'est quand la femme répond :

« Mon bonheur n'a pas été inférieur au vôtre. »

Talazac sortit sans plus saluer le vicomte que le vicomte ne l'avait salué en se retournant du côté du mur, puis il se jeta dans une voiture qui le conduisit rue Saint-Antoine. Antoinette l'attendait guillerette. Ses dernières inquiétudes l'avaient quittée. Cet insupportable d'Alaman avait renoncé à ses persécutions. Peut-être comptait-il les reprendre lorsque le mariage serait consommé, mais à ce moment-là elle n'aurait plus rien à craindre.

Elle alla ouvrir en personne à son futur, dont elle reconnut le coup de sonnette, et s'accrocha à son bras pour le conduire jusque dans le salon qu'elle allait bientôt quitter et dont les meubles flétris ne lui laissaient aucun regret. Elle était allée la veille voir des appartements, bien qu'elle dût habiter rue de Ponthieu le logement de son mari, jusqu'à ce qu'ils eussent organisé une installation confortable dans un quartier à la fois plus central et plus gai.

Elle présenta à Talazac son fauteuil ordinaire, mais il resta debout.

— Vous ne me dites rien ? fit-elle, sans remarquer sa pâleur.

— Si, répondit Talazac. J'ai au contraire beaucoup de choses à vous dire. Je sors de chez votre amant.

— Mon.... et Antoinette, sentant la salive se sécher à son palais, n'acheva pas son exclamation de peur que l'émotion ne la lui coupât dans la gorge.

— Oui, votre amant qui m'a tout raconté. Ah ! il paraît que quand vous vous y mettez, vous êtes une agréable viveuse. Ceux qui le savent prétendent qu'à table, dans le tête-à-tête, vous n'avez pas votre pareille, dit-il en se rappelant le passage d'une des lettres où Francisque lui rappelait les folies de cette après-midi déjà lointaine.

— Oh ! le misérable ! ne put se retenir de murmurer Antoinette, convaincue que le vicomte avait parlé.

Cette injure équivalait à un aveu.

— Ainsi, fille sans honte, reprit Talazac déclamant malgré lui, à la veille de porter mon nom, que tous respectent et dont tant d'autres femmes eussent été fières, vous alliez vous vautrer sur des canapés d'hôtel avec un étranger, un inconnu, comme une fille publique !

Antoinette fit un mouvement.

— Oui, comme une fille publique, insista-t-il. Enfin, dans mon malheur, je n'ai pas encore trop à me plaindre. J'aurais pu apprendre ces infamies trop tard. Grâce au ciel, j'ai été prévenu à temps.

« Du moment où il a tout dit, je suis perdue, pensa-

t-elle, car il trouvera vingt moyens de prouver ses assertions. »

Néanmoins elle tâta le terrain pour le cas où il y aurait possibilité de nier.

— Cet homme est un infâme, dit-elle. Il m'a demandé ma main devant vous, vous vous en souvenez, n'est-ce pas? Et comme je la lui ai refusée, il s'est vengé de la façon la plus lâche. Ce dont il m'accuse serait vrai qu'il ne pourrait le rendre public sans se déshonorer; mais par cela seul qu'il vous l'a raconté à vous, mon fiancé, comment n'avez-vous pas compris que cela était faux? Comment! moi, j'aurais été chez cet homme! Et dans quel but? Je ne l'aime pas, puisque je n'ai pas voulu de lui pour mari. Quel motif m'aurait donc obligée à me perdre de gaieté de cœur, car je ne suis pas assez niaise pour ne pas deviner que vous auriez été un jour instruit de ma conduite? Vous voyez, mon ami, je ne pleure pas, je ne lève pas les bras au ciel. Je ne fais pas de phrases. Je m'adresse à votre intelligence et à votre bon sens.

— Malheureusement pour vous, répliqua Talazac, les preuves qu'il m'a fournies sont irréfutables.

— Voyons ces preuves.

— Il a sonné le garçon qui vous a servi à déjeuner dans sa chambre et lui a montré la photographie que vous m'avez donnée dernièrement. Le garçon vous a immédiatement reconnue. Est-ce suffisant?

Les yeux verdâtres d'Antoinette se piquèrent de taches jaunes. Au regard de panthère prise au piège qu'elle lança contre le vicomte absent, Talazac vit bien qu'elle renonçait à nier. Elle crut en effet que,

tenant du vicomte le récit détaillé de toutes les manœuvres qu'elle avait opérées pour envelopper celui dont elle convoitait le nom et la fortune politique, elle n'avait plus qu'à faire face à l'ennemi. Elle avoua tout à Talazac, avec d'autant plus de franchise qu'elle le supposait n'ignorer rien.

— Eh bien ! oui, s'écria-t-elle comme emportée par une sorte de rage de s'accuser elle-même. Oui, j'ai tout tenté et tout bravé pour arriver à vous que j'adorais. Oui, j'ai inventé de fausses lettres et me suis fait envoyer par le frère de ma bonne de faux télégrammes, que je vous montrais ensuite comme venant du vicomte. J'espérais vous obliger ainsi à faire quelque attention à moi.

— Comment ! s'exclama Talazac, ces lettres que vous me lisiez en riant, ces télégrammes que vous laissiez traîner sur les tables, ce n'était pas M. d'Alaman qui les avait écrits ?

— Il ne vous l'a donc pas dit ? demanda Antoinette désappointée.

— Il ne m'a rien dit, car c'est un galant homme, répondit le jeune député. J'ai plaidé le faux auprès de vous pour savoir le vrai. Je le sais, maintenant, adieu !

Et il allongea le pas vers la porte.

— Mais alors qui donc vous a appris ?

— Ces quatre lettres qui ont été remises ce matin chez moi, fit Talazac en lui exhibant la correspondance.

— Et qui donc vous les a envoyées ?

— Lui et moi nous l'ignorons. D'ailleurs, c'est de peu d'importance. Quel que soit celui qui m'a rendu ce service, je le bénis. Vous venez vous-même de me

renseigner complètement sur vos exploits. Mes compliments, mademoiselle. Je le disais tout à l'heure, en fait de diplomatie vous rendriez des points à Bismarck. Vous vous moquiez à la fois de M. d'Alaman et de moi; maintenant, vous ne vous moquerez ni de l'un ni de l'autre, et c'est nous deux qui nous moquerons de vous. Ce qu'on va rire chez M^{me} Maunoir !

Quand elle vit tout perdu, quand il ne lui fut plus permis de douter que sa chute ne fût complète, elle jugea opportun de se draper dans quelque lambeau de dignité.

— Monsieur Talazac, dit-elle solennellement, nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois. Et c'est parce que tout raccommodement est actuellement impossible, parce que notre mariage est allé rejoindre votre amour, parce que même si vous me disiez à cette heure : Oubliez tout ! je vous répondrais : Adieu ! il nous est à l'un et à l'autre impossible d'oublier; c'est parce qu'enfin je n'ai plus aucun intérêt à vous tromper, que vous pouvez me croire : mon malheur, mon crime, si vous voulez, vient de mon excès d'amour. Cet homme, je n'ai souscrit à ses affreuses conditions, je n'ai consenti à rougir devant lui que par peur d'avoir à rougir devant vous. J'ai préféré ses souillures à votre mépris. Je ne cherche ni à atténuer, ni à excuser ma faute, je l'explique. Voilà tout. Maintenant, adieu !

Et elle rentra dans sa chambre à coucher pour avoir le droit d'établir qu'elle avait quitté son ex-fiancé avant que celui-ci la quittât. Avoir dit : Adieu ! la première peut devenir une force à un moment donné.



XXI

NOUVELLES COMBINAISONS

LE bruit de la subite rupture du mariage de Talazac et de la jeune inconnue dont il avait paru si follement entiché ne tarda pas à faire le tour du monde politique et de plusieurs autres mondes. Il n'avait annoncé à qui que ce fût son renoncement à la main qu'il lui était désormais interdit de serrer, mais le bruit n'en circula pas moins avec une rapidité toute parisienne.

Il le confirma malgré lui, puisqu'il n'essaya pas de le démentir. Quand des indiscrets, habitués à marcher dans les plates-bandes, l'interrogeaient sur l'ajournement de son bonheur, il répondait par des phrases évasives sur le temps qu'il faisait et la prochaine discussion à l'ordre du jour de la Chambre.

Toutefois, ces séparations avant la noce sont généralement acceptées comme une délivrance, au moins

pour l'un des deux séparés. Talazac, au contraire, allait cacher sa libération dans les endroits déserts. On ne le rencontrait ni dans les salons ni dans les théâtres. Il fermait la porte à tout le monde. Son désespoir devenait cellulaire.

La scélératesse d'Antoinette ne faisait pas question pour lui. Elle avait formé le projet de l'épouser et elle avait dans ce but bravé toutes les lois, depuis celles qui sont inscrites dans le code Napoléon, jusqu'à celles qui le sont dans le code de la pudeur. Il ne l'approcherait jamais et y penserait le moins possible, c'était convenu. Cependant, il eût été désireux de savoir, à titre de simple renseignement, quel sentiment avait guidé cette effrayante petite jeune fille dans la perpétration de ses forfaits. Était-ce une passion qui l'étreignait au point de lui enlever tout sens moral ?

Était-ce une ambition désordonnée qui l'avait poussée à culbuter tous les obstacles, dût-elle être elle-même entraînée dans cette culbute ? Il était évident qu'elle n'aimait pas le vicomte, attendu que si elle l'eût aimé le moins du monde, elle ne lui eût pas renvoyé ses lettres sans se donner la peine ou le plaisir de les décacheter. Elle avait, en acceptant de lui un rendez-vous dans sa chambre, fenêtres et portes closes, obéi à un mouvement quelconque. Où avait-il sa source ? Tel était le problème.

En attendant qu'il en trouvât ou n'en trouvât pas la solution, il eut, pour se mettre en règle avec sa nouvelle situation de célibataire, à décommander nombre de fournitures destinées à parer sa lune de miel subitement éclipée.

Ce fut le côté ridicule de son état de marié repentant. Il fallut désintéresser le tapissier, faire avec la modiste et la couturière une cote mal taillée, ces divers industriels ne consentant que moyennant dédommagement à garder pour compte leurs meubles, leurs chapeaux et leurs étoffes.

C'était en même temps jeter dans la plus bruyante des circulations la nouvelle de son retour à la vie de garçon, qu'il avait été si près de quitter. Tous ceux qui, à quelques classes qu'ils appartiennent, étaient appelés à jouer un rôle dans le mariage annoncé partout, furent les premiers avertis qu'il était remis à des calendes non encore désignées et ne furent naturellement pas les derniers à emplir la capitale des commentaires que cet événement faisait éclater dans tous les cercles parlementaires et diplomatiques.

Pour échapper à des interrogatoires devenus tous les jours plus gênants, Talazac loua à Auteuil une petite maison bornée au nord par trois arbres, et au sud par une grille de jardin. Il résolut de demander un congé à la Chambre qui, à l'encontre des chefs de bureaux et des directeurs de théâtres, ne refuse jamais ce genre de faveur.

Antoinette demeura ainsi maîtresse du terrain. Sauf le jeune Ludovic Fornerot, à qui elle fit facilement croire que la rupture venait d'elle, et qu'elle lui avait sacrifié le député, orateur, homme d'Etat et tribun Talazac, elle ne voyait à peu près personne et n'avait à craindre aucun des insupportables assauts de la curiosité boulevardière.

Après le départ de celui que le hasard venait de

faire passer entre les mailles de son filet, elle eut un jour de langueur et de découragement. Echouer n'est rien, c'est échouer au port qui a toujours été considéré comme exceptionnellement cruel.

Les vingt-quatre heures qu'elle s'était données pour maudire son sort étant écoulées, elle se plongeait la tête dans une cuvette d'eau froide, rassembla ses facultés éparses et se demanda, comme si de rien n'était :

— Maintenant, que faire ?

Un regard un peu incisif eût pu voir à ce moment se dessiner aux coins de sa bouche un rictus qui eût, à la rigueur, passé pour un sourire. Talazac était loin et ne reviendrait évidemment pas, par respect pour lui-même et en tout cas par respect pour les autres. Mais Talazac n'était pas le seul personnage qui eût joué inconsciemment un rôle dans ce mélodrame. Il avait nécessité d'autres acteurs, secondaires peut-être, mais encore fort présentables et qui en cas d'absence étaient de force à doubler très convenablement l'artiste en vedette.

Elle ne serait pas la femme du plus célèbre député de la gauche ; ses salons ne feraient pas concurrence à ceux de M^{me} Maunoir. Elle n'aurait pas ici bas la situation astronomique du principal satellite de Jupiter, mais au lieu des satisfactions d'amour-propre qui lui échappaient, elle entrevoyait des compensations tout à fait acceptables. Il n'y avait aucun doute que le vicomte d'Alaman était amoureux d'elle, et d'autant plus fou qu'après avoir comblé tous ses vœux, elle l'avait repoussé du pied avec cette rigueur qui parfois allume chez les hommes des passions mille fois

plus ardentes que les plus chatoyantes séductions.

Elle irait le trouver, elle commencerait par lui reprocher sans ménagements sa trahison, à laquelle cependant elle ne croyait en quoi que ce fût. Puis, au besoin, elle s'adoucirait, non sans lui faire sentir que lui seul était cause de l'effondrement de l'avenir qu'elle avait si longtemps caressé. Une ou deux coquetteries bien placées achèveraient de le mettre à ses pieds.

D'ailleurs, il était gentilhomme. Il lui devait une réparation, il lui en devait même deux, l'une matérielle, l'autre morale. Eh bien ! s'il les lui offrait, elle les accepterait.

Elle passa deux jours à s'assombrir encore par toutes sortes de nœuds de crêpe la toilette qu'elle s'était fabriquée pour Talazac à l'époque où, jeune malade à pas lents, elle affectait de préparer son faux départ pour Nice. Elle répéta sa scène d'entrée dans cette chambre qu'elle connaissait trop bien. Elle ouvrirait la porte sans frapper, et, apparaissant tout à coup sur le seuil dans sa longue robe noire, elle le désignerait énergiquement du doigt en lui criant :

— Lâche ! lâche !

Ce mot lâche, bien que composé comme les autres de lettres exclusivement prises dans l'alphabet, a la propriété de porter beaucoup plus que toute autre injure.

Il baisserait la tête si l'épithète était méritée. Il la relèverait si elle ne l'était pas. En tout cas, même s'il eût envoyé à Talazac les lettres qu'elle lui avait si dédaigneusement retournées, cette mauvaise action démontrait clairement l'intention du vicomte de faire

avorter le mariage en cours de publication. Or, s'il tenait tant à ce qu'elle n'épousât pas Talazac, c'était donc dire que lui-même n'était pas si éloigné de le remplacer. Au reste, il l'aimait de toute son âme, elle en était sûre. La besogne était donc à moitié faite.

Au contraire, en admettant qu'il ne fût, pour rien dans ce criminel envoi, il ne se croirait que plus obligé d'en atténuer les conséquences autant que sa situation le lui permettait. Car, tout innocent qu'il pût être, il n'en était pas moins la cause indirecte de la rupture si brusquement opérée entre elle et Talazac. S'il ne lui avait pas écrit ces maudites lettres, elle ne les lui aurait pas renvoyées, et s'il les avait détruites, Talazac n'aurait pu les recevoir. Il y avait, de la part du vicomte, ou trahison ou imprudence. C'était l'une de ces deux fautes qu'il s'agissait de lui faire payer.

Ayant réglé ses moindres gestes et ses répliques les plus insignifiantes, elle se décoiffa pour se donner cet air échevelé spécial aux Ophélie's affolées par l'amour et se fit conduire, dans la plus fermée des voitures de place, devant ce Grand-Hôtel d'où, à quelque temps de là, elle était sortie autre qu'elle n'y était entrée.

Elle se précipita dans l'escalier, s'arrêta un instant à la porte de cette chambre n° 22, dont le souvenir hantait ses nuits et, trouvant comme à l'ordinaire la clef à la serrure, elle fut d'un bond au milieu de la pièce.

Un homme à cheveux blancs qui se chauffait les os des jambes à la cheminée, se retourna brusquement pour repousser cette invasion et de la voix d'un homme très surpris demanda à Antoinette :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

Francisque d'Alaman avait quitté l'hôtel le matin même.

La visite de Talazac avait failli provoquer chez lui un transport au cerveau. Pendant les trois heures de délire, qui faisaient crier toutes les cinq minutes à la marquise : Il a le tétanos ! Il a le tétanos ! il répéta constamment en agitant les bras :

« Mes lettres ! mes lettres ! Je veux mes lettres ! Rendez-moi mes lettres ! »

Après la crise, le raisonnement revint si lucide qu'il devina, à la contenance embarrassée et repentante de sa cousine, toute l'étendue de sa culpabilité. Alors la pensée que lui, Francisque, serait indubitablement accusé par Antoinette d'avoir manqué à ses serments et à tous ses devoirs d'homme d'honneur, lui tourna de nouveau la tête. Il eut littéralement peur de voir tout à coup devant lui le profil sévère de sa victime venant lui jeter son infamie au visage. Il songea à l'embarras qu'il éprouverait à réfuter ses justes accusations. Cette pauvre enfant, il l'avait déshonorée de toutes les façons. Elle lui avait payé pourtant assez cher son silence, et ce silence, il ne l'avait pas même gardé, bien qu'une autre que lui se fût chargée de le rompre. Il ne se pardonnait pas de n'avoir pas pris les plus sérieuses précautions en vue de la terrible éventualité qui venait de se réaliser, et, faute de se laisser juger contradictoirement par Antoinette, il était retourné à Vierzon, la laissant à Paris le condamner par contumace.

« Il m'aime, il reviendra, » se dit-elle.

Cependant, huit jours étaient déjà passés qu'il n'était pas encore revenu. Elle commença à s'inquiéter sérieusement. Elle se vit avec terreur réduite à se contenter de cette portion congrue qui s'était naguère présentée à elle sous le nom de Ludovic Fornerot. Avant que son esprit eût chevauché sur les ailes de l'espérance, avant que les rêves de son ambition lui eussent, comme l'Aurore aux doigts de rose, ouvert les portes de l'Orient, et qu'elle se fût dit dans ses méditations enivrantes : « Pourquoi Talazac ne deviendrait-il pas président de la République ? » avant de toucher du doigt ce fruit presque mûr, elle se serait peut être accommodée du pauvre être qu'elle aurait trainé toute sa vie comme un boulet, mais qui l'eût du moins sauvée du célibat.

A cette heure, revenir à lui, qu'elle croyait si bien désormais hors de son rayon visuel, lui semblait une honte impossible à surmonter. A défaut de Talazac, le républicain, elle ne concevait plus pour elle d'autre mari que d'Alaman, le légitimiste. Elle était, il est vrai, protestante, et dans le Cher on ne plaisante pas avec ces infirmités-là ; mais elle en serait quitte pour abjurer et embrasser bruyamment au besoin le catholicisme, conversion qui lui ouvrirait les bras de toutes les dévotes, lesquelles sont d'ordinaire riches et influentes, et au lieu d'aller au bal chez M^{me} Maunoir, elle irait en soirée chez les d'Adhémar et les Montmorency.

Et après avoir ficelé si dédaigneusement les malheureuses lettres du vicomte avant de les lui restituer intactes, elle en était à attendre de lui un mot où il lui

demanderait un pardon qu'elle s'empresserait de lui adresser par retour du courrier.

Elle serait bien partie pour le Berry avec l'Angevaine, et elle aurait fait en sorte que d'Alaman la rencontrât par le plus grand des hasards. Mais si un homme était prévenu contre toutes les « ficelles » et payé pour se tenir sur ses gardes, c'était lui. Il l'avait vue à l'œuvre et ne se laisserait pas prendre un instant à ce que ce rapprochement paraîtrait avoir de fortuit.

Elle se résolut donc à commencer elle-même le combat qu'il s'obstinait à ne pas lui offrir. Elle creusa deux jours une longue lettre, où elle lui rappelait d'abord le crime de l'avoir séduite, bien que jamais séduction n'eût été plus volontaire ; en second lieu de l'avoir trahie et jeté sa réputation de femme aux quatre vents du ciel. C'était à peine si elle effleurait la question Talazac, redoutant surtout de prendre l'attitude d'une jeune fille à marier qui, ayant manqué son affaire, menace de réclamer des dommages-intérêts à celui qui l'a empêchée de la conclure.

D'ailleurs, lui jeter à la figure cette union romque, comme si elle était à court d'épouseurs, c'était se déprécier de gaieté de cœur aux yeux du vicomte qui, vraisemblablement, ne voudrait plus d'elle s'il apprenait que d'autres n'en avaient pas voulu.

Elle affecta au contraire de s'attribuer l'ajournement indéfini d'un mariage imminent.

« Je vous laisse à vos remords, lui écrivait-elle en terminant. J'aurais le droit de vous regarder comme le plus cruel, et aussi comme le plus déloyal de mes

ennemis. Mais, vous l'avouerez-je ? Je suis presque heureuse de ce dénouement. J'avais trompé M. Talazac, et la vie que j'allais passer à ses côtés n'eût été qu'un long mensonge. J'entrevois avec terreur cet avenir de dissimulation et de cachotteries. Quelle affreuse angoisse, le jour où je vous aurais rencontré, étant à son bras ! J'aurais été constamment sur le point de me jeter à ses pieds en lui criant :

« Tuez moi ! je suis une misérable !

« Si odieuse qu'ait été votre conduite, elle m'a épargné ce supplice. Je vous pardonne donc. Peut-être Dieu avait-il décidé qu'il en serait ainsi.

« A »

Seulement quatre jours après, elle reçut de Vierzon la réponse suivante :

« Mademoiselle,

« Croyez que je ne suis pas de ceux qui trahissent. Oui, j'ai été imprudent de ne pas brûler, en les recevant, les lettres fatales que vous m'avez retournées si impitoyablement. Le coup terrible que, venant de vous, un tel affront m'a porté, est la seule excuse de ce manque de précaution. La fièvre m'a pris immédiatement et mis aux portes du tombeau. Une personne qui m'a tout avoué depuis a eu l'impardonnable idée de me venger malgré moi du mal que vous me faisiez et dont je n'ai jamais songé à vous rendre responsable. Elle a fait parvenir à votre fiancé ces lettres que le hasard avait fait tomber dans ses mains.

« J'aurais tout donné pour qu'un pareil malheur pût être évité. Je suis heureux de constater par votre lettre que l'abandon de vos projets de mariage vous est si facile. Moi, depuis mon retour à Vierzon, qui a eu lieu il y a plus d'un mois, j'ai compris qu'en effet je n'étais et ne pouvais être pour vous qu'un fléau. J'ai renoncé à vous revoir. Il est même probable que je ne retournerai pas à Paris, de nouveaux devoirs m'attachant plus que jamais à la contrée que j'habite et où j'ai pris la résolution de me reléguer.

« Je n'ai pas besoin de vous dire : Oubliez-moi. Je tâcherai simplement de vous oublier.

« Francisque d'A... »

Quinze jours après cet adieu, elle apprenait, par une feuille catholique, que le vicomte Francisque d'Alaman venait d'épouser M^{lle} de Violennes, riche héritière du département de la Nièvre, et que l'évêque de Z... leur avait donné la bénédiction nuptiale devant l'assistance la plus nombreuse et la plus choisie.

Le changement d'horizon en avait opéré un autre chez Francisque d'Alaman. Les femmes, qui se font un malin plaisir de faire souffrir les hommes, ont parfois tort d'aller trop loin dans l'art de la torture. Le jour où ceux dont elles ont traîné le cœur sur la claie les ont perdues de vue, ils ne se rappellent plus d'elles que les supplices qu'elles ont inventés à leur usage, et, quand l'amour s'en va, une sorte d'horreur lui succède.

La fièvre partie et le calme revenu sous l'influence d'un climat et d'un milieu nouveaux, le vicomte eut

le courage de raisonner sa passion qui ne reposait absolument que sur l'obstination d'Antoinette à refuser de s'y rendre. Si, à son premier appel, elle était accourue, c'est peut-être lui qui se fût dérobé. En outre, contradiction étrange quoique parfaitement humaine, il sentit baisser sa jalousie et refroidir son ardeur dès qu'il eut appris que la retraite définitive de Talazac lui laissait le champ libre.

Enfin, à sa première rentrée dans le monde légitimiste du département, il rencontra une jeune fille grande, blonde et distinguée dont la tournure remplaça sous ses yeux encore quelque peu hagards le souvenir de M^{lle} Alibert, avec cette différence que la fille du comte de Violennes avait dans ses yeux bleus la douceur et dans sa bouche les belles dents qu'Antoinette n'avait pas. Rien n'est plus dangereux pour une femme qu'une autre la rappelant en mieux.

Celle-là plut au vicomte, comme une seconde édition, corrigée et embellie, de la terrible Parisienne. Il commença par l'aimer en mémoire de l'ex-fiancée de Talazac, puis l'image d'Antoinette passa au second plan et, le charme de la jeune Nivernaise aidant, finit par s'effacer tout à fait.

Francisque, toujours préoccupé d'une rechute possible, se hâta de profiter de ce coup de soleil à travers les brouillards de sa vie. Il résolut de le fixer en demandant, dans la semaine même, la main de M^{lle} Violennes, dont la fortune correspondait à la sienne, ce qui à ce moment ne le touchait guère, et dont les qualités physiques et morales dominaient encore les avantages pécuniaires.

M. de Violennes, veuf et jouant dans la contrée ce qu'on appelle au théâtre les « jeunes pères », donna volontiers sa fille à un jeune homme tout indiqué pour la rendre heureuse, tout en lui rendant à lui une liberté de mœurs que la paternité n'autorise pas toujours.

De là ce mariage rapide qui, pour Antoinette, équivalait à un enterrement. A la lecture de l'entrefilet qui le relatait avec componction, l'écume lui monta aux lèvres et l'éclair aux yeux.

« Ayez donc pitié de ces gens-là ! » murmura-t-elle.

Mais tous ses murmures n'atténuaient en rien la gravité de la situation. Il ne lui manquerait plus que d'apprendre un beau jour que Talazac aussi allait en épouser une autre. Resterait alors le pauvre Fornerot qui n'épouserait personne, lui, malheureusement. Elle chercha, feuilleta les registres de son cerveau, comme si dans quelque page oubliée elle allait trouver son dénouement. Elle s'aperçut, hélas ! en fouillant dans le stock des roueries admissibles qu'elle les avait à peu près toutes épuisées. Quelque tentative qu'elle risquât maintenant à l'adresse de Talazac, elle serait suivie d'un complet avortement. Il ne fallait plus songer à jouer l'innocente, non plus que la folle, car la révélation de son plan indiquait une tête étrangement solide ; non plus que la poitrinaire, le faux départ pour Nice ayant été également éventé.

Sans compter que l'annonce de l'union du vicomte avec M^{lle} de Violennes était sans doute venue aux

oreilles du député qui, selon toute probabilité, en avait ri, en songeant à la déconfiture qui en résulterait pour elle.

En voyant ainsi tout s'abîmer autour d'elle, elle eut un moment une hallucination de suicide et une aspiration vers le repos de la tombe. Mais la tombe, ça ne rapportait rien. Elle se moqua d'elle-même à l'idée qu'elle avait pu s'apesantir sur de pareilles inutilités.

Cependant, de la méditation où l'avait plongée ce tableau de la mort, il resta quelque chose dans son esprit. Sans se suicider, qui l'empêchait de jouer le suicide ? Ecrire à un homme :

« Quand vous recevrez cet adieu, j'aurai cessé de vivre. »

Est un moyen à peu près inmanquable de l'attirer chez soi, et rien ne s'opposait à ce que les préparatifs du trépas ayant demandé plus de temps qu'on ne l'avait prévu, l'homme averti n'arrivât avant que l'axphyxie fût complète.

Une femme est bien forte devant celui pour lequel elle a voulu mourir, et un homme est bien faible devant elle.

Mais cette dernière combinaison était la plus impraticable de toutes. Talazac, après celles dont il avait été si longtemps victime, n'était plus assez candide pour prendre au sérieux une farce qui se joue si communément dans tous les mondes.

Il n'y a guère de femmes qui eussent menacé quelque séducteur de se « périr », s'il ne lui rend pas ce qu'il lui a pris. Le séducteur ne rend rien,

et la femme n'en continue pas moins à aller à toutes les premières représentations.

Cet essai d'intimidation la placerait vis-à-vis de Talazac dans l'état d'infériorité d'une malheureuse qui, ne sachant plus que répondre à un amant décidé à la rendre au trottoir dont il l'avait arrachée, s'écrie en voyant l'ingrat filer à toute vapeur :

« Eh bien, je vais me tuer ! »

Pour que ce drame réussit, il était indispensable qu'il fût assez charpenté pour que rien ne fût donné au hasard, et que le public le plus blasé y fût lui-même trompé. Et encore désormais, Talazac ne croirait à son suicide que quand il la verrait étendue morte sur le lit de parade, avec des cierges autour, et qu'il constaterait, par le toucher, la rigidité des membres, car il devait la supposer capable de tout, même de tomber en léthargie et de se réveiller au moment où on l'introduirait dans la fosse.

A quel livre d'astrologie, à quel cours de magie blanche demander la recette de ce faux décès qui pour tout le monde serait vrai, même pour Talazac ?

Se jeter par la fenêtre du quatrième eût constitué une manifestation suffisante, mais par quel procédé tomber sur le pavé de la rue sans s'y briser irrémédiablement ? On connaissait des enfants qui, en tombant, étaient restés accrochés par leurs blouses à l'angle d'un balcon ; toutefois des hasards de ce calibre ne se préméditaient pas.

L'empoisonnement n'était guère plus praticable, attendu qu'un toxique trop faible se résout d'ordinaire en purgation, ce qui manque de poésie, et qu'un



poison sérieux ou vous emporte après d'insupportables coliques ou après des vomissements les plus répugnants, ou vous laisse un estomac à jamais détruit.

Restait le suicide par immersion, qui à plusieurs avantages unissait celui de la publicité et de l'éclat. Une jeune fille se précipite du haut du pont de la Concorde dans la Seine. C'est tangible et palpable. Il n'y a pas à nier le projet bien et dûment arrêté d'en finir avec la vie.

Un marinier se trouve là comme par le plus heureux des hasards. Il plonge, tout habillé, de son bateau dans la rivière et ramène sur la berge la demoiselle qui, évanouie ou non, reste, comme si elle l'était, deux heures étendue sur le sable du rivage. C'est un bruit énorme et retentissant dans Paris et la plupart des départements. L'ex-fiancée du fameux Talazac, qu'il avait déjà présentée à plusieurs de ses amis, transportée, mouillée jusqu'aux os, dans l'hôtel le plus voisin, c'était de quoi défrayer la chronique pendant huit jours.

Oui, mais tous les commentaires qui suivraient un pareil coup de tête auraient vraisemblablement pour résultat d'irriter profondément Talazac, qui en aurait dans une certaine mesure la responsabilité. Un homme sait rarement gré à une femme d'être cause que le public dit de lui :

« Ce misérable avait abandonné une pauvre enfant qui l'adorait et elle a voulu se noyer de désespoir. »

Ces sortes de mariages forcés ne s'accomplissent pas souvent, même dans Molière. En outre, se précipiter du haut du pont de la Concorde n'est pas un exercice

acrobatique à la portée de tout les courages. Quand la Seine est haute, — et elle l'était précisément à ce moment où Antoinette ruminait ses plans, — elle peut entraîner sa proie avec une rapidité de courant telle, que le plus habile nautonier, fût-ce Guillaume Tell, ne parvienne pas à la rattraper.

Puis, en admettant que tout se passât heureusement et qu'elle fût retirée saine et sauve de ce bain périlleux, l'homme qu'elle aurait aposté pour opérer le sauvetage causerait peut-être et raconterait à ses camarades qu'une demoiselle l'avait averti qu'à deux heures de l'après-midi elle enjamberait le parapet d'un pont et renouvellerait le saut de Leucade; qu'il eût donc à se tenir aux aguets afin de l'arracher à la mort, moyennant un prix convenu.

Et même si sa langue ne se déliait pas d'elle-même, Talazac, le principal intéressé dans cette catastrophe, ne manquerait pas d'essayer de le faire parler. Alors, quelle honte, quand le complot lui sauterait aux yeux! Elle n'y survivrait pas, et elle se noierait plutôt — sérieusement, cette fois.

Les journées se passaient ainsi en pourparlers avec elle-même.

— Comment êtes-vous arrivé à découvrir la loi de la chute des corps ? demandait quelqu'un à Newton.

— En y pensant toujours, répondit le physicien.

En y pensant toujours, Antoinette finit également par trouver quelque chose. Elle partit un matin en compagnie de l'Angevaine qui, n'ayant plus à révéler de secrets sur sa maîtresse, était retombée sous le joug, et toutes deux se mirent à explorer les bords de la Seine.

Elles marchèrent longtemps, la servante regardant passer les bateaux-mouches, la maîtresse sondant des yeux l'eau dont à la couleur et à la limpidité elle diagnostiquait la profondeur.

Elle vit, accroupi sur une des assises de pierre qui garnissent le quai de Billy, un vieux pêcheur, abritant sous un chapeau de paille son nez tuméfié par les coups de soleil.

Dieu ! comme votre ligne est longue ! fit-elle, en profitant, pour s'adresser à ce maniaque, du moment où il perforait un asticot de son hameçon vierge de toute capture.

— C'est qu'il y a beaucoup de fond, par ici, dit-il. Les poissons ne viennent pas à fleur d'eau. En 1867, j'ai attrapé, à cet endroit même, une perche d'une livre et demie, parce que ma ligne était longue. Les perches se tiennent dans les pierres, alors, vous comprenez.

— Ah ! vraiment, reprit Antoinette. Et combien croyez-vous qu'il y ait de fond là où vous pêchez ? Deux mètres ? Trois mètres ?

— Et puis dix avec, au bas mot, répliqua l'amorceur, qui avait fini son travail et venait de rejeter sa ligne dont il suivait le sillage d'un œil émerillonné.

Antoinette, patiente comme la volonté, attendit, dans un silence à entendre mordre une hablette, qu'il eût à renouveler encore son amorce.

— Et si vous tombiez à l'eau ? dit-elle. Supposons qu'un gros poisson morde à votre ligne, il pourrait très bien vous entraîner en donnant des secousses.

— Oh ! il ne faut pas avoir peur de ces choses-là,

répondit le pêcheur, comme si ce genre de danger ne pouvait entamer l'énergie de son âme. J'en ai vu bien d'autres, allez !

De cette conversation il résulta pour elle que si elle s'immergeait dans cette eau tranquille, elle en aurait immédiatement dix ou douze mètres par-dessus la tête. C'était un renseignement qui avait sa valeur. Elle rentra songeuse sans avoir adressé, pendant toute la durée du retour, la parole à Clémence. Douze mètres, c'était considérable ; mais précisément parce qu'il y avait là un gouffre où elle eût été fatalement engloutie, arriver à l'innocenter sans éveiller de soupçons, tout en lui laissant ses apparences farouches, pouvait en un tour de main modifier singulièrement l'avenir.

Etant donné douze mètres d'eau, comment s'y prendre pour les réduire à un mètre à peine, de telle sorte qu'une femme d'une taille au-dessus de la moyenne en eût jusqu'à la ceinture, jusqu'aux aisselles tout au plus ?

Elle vit dans cette possibilité une planche de salut, qu'elle se promit de polir pendant un certain temps encore.





XXII

LE DÉBARDEUR

Le député Talazac avait, dans la galerie des Tombeaux, à Versailles, assisté à bien des intrigues, à beaucoup de manques de parole et à un certain nombre de trahisons. Il n'en restait pas moins désorienté devant l'accumulation de roueries dont il avait failli être victime. Le premier coup un peu amorti, il n'éprouva plus guère au souvenir d'Antoinette qu'une vague terreur. Une jeune fille de cet âge était, d'après de pareilles performances, comme on dit en style de jockey, capable dans l'avenir des actions les plus monumentales. Il ne craignait pas précisément qu'elle jetât du vitriol à la figure de la première femme qu'il honorerait d'un de ses regards. Ces impétuosités-là n'étaient pas dans la nature calculatrice de la fille du professeur. Les dangers étaient d'un autre ordre :

Pendant tout le flirtage qui avait précédé l'annonce à peu près officielle de leur union, il avait échangé avec elle nombre de lettres de styles divers : les unes passionnées, les autres simplement tendres. Dans quelques-unes il l'initiait à ses espérances de fortune politique, toutes choses fort légitimes de la part d'un fiancé vulgaire, mais qui empruntaient une certaine importance à la célébrité de celui qui les avait confiées à des papiers faciles à perdre et en même temps bons à garder.

Il est toujours inquiétant de savoir sa signature entre des mains malhonnêtes. Cette fille était atroce, et conséquemment tout à fait de force à découvrir une composition chimique susceptible d'enlever la partie d'une lettre précédant immédiatement le nom placé au-dessous de la dernière ligne, et, une fois l'effacement obtenu, de remplacer la formule de salutation par une bonne promesse de mariage, stipulant un dédit de quarante mille francs et plus.

Un procès, dans ces conditions, intenté à lui par elle, fournirait à ses ennemis de quoi mourir littéralement de rire, et ce n'était pas de cette façon-là qu'il voulait les tuer.

Évidemment la promesse serait d'une autre main que la signature, mais elle avait bien faussé celle de M. d'Alaman sans la connaître; à plus forte raison arriverait-elle facilement, avec sa persévérance et son génie pour le mal, à imiter son écriture qu'elle connaissait et dont elle avait de nombreux modèles sous les yeux.

Il jugea donc de toute prudence de lui renvoyer sa

correspondance, ce qui lui permettrait de demander l'échange. Elle n'avait peut-être pas encore pensé à utiliser les billets de celui qui s'était si cruellement endurci depuis, mais l'idée pourrait lui en venir, et il était urgent de saper par la racine des tentatives d'intimidation qui aboutiraient à un déplorable scandale.

Il lui fit porter et remettre en mains propres la valeur d'une bonne rame de papier à lettres, qu'elle avait couverte de ses protestations d'amour, qu'il relut çà et là, et qui lui semblèrent glaciales.

« Comment, pensait-il, ai-je pu me laisser prendre à ces devoirs de rhétorique ? »

Deux ou trois phrases, cependant, en apparence moins étudiées que les autres, et qui probablement l'étaient davantage, lui serrèrent le cœur.

« Je l'aimais pourtant beaucoup, se dit-il, et j'aurais douté de sa vertu plutôt que de sa sincérité. Qu'elle ait été la maîtresse de ce d'Alaman, je le comprendrais encore, sans l'excuser, bien entendu. Mais que depuis le premier jour jusqu'au dernier elle se soit jouée de moi, sans jamais oublier son rôle une minute et sans qu'un mot parti du cœur soit monté à ses lèvres, voilà qui passe toute croyance. Songer que tous ces élans de l'après-midi avaient été soigneusement répétés le matin, jamais je ne digérerai ça. »

L'envoi avait été accompagné de ce mot anonyme :

« Voici vos lettres. Prière de vouloir bien me renvoyer les miennes. »

Elle y répondit par cette ligne qui se recommandait également par son anonymat :

« N'ayant personne à qui les confier, je ne les remettrai qu'à vous-même. »

Elle avait, en effet, immédiatement deviné les inquiétudes que lui causait cette correspondance, mais elle ne songea à les exploiter que pour obtenir de lui une entrevue dont elle pouvait avoir besoin. Quand ? Elle l'ignorait elle-même et attendrait qu'elle le sût pour le lui apprendre. Ou il accourrait quand elle lui ferait signe ou elle garderait les lettres, et quand une femme refuse de rendre celles qu'on a pu lui adresser, c'est qu'elle a l'intention de les mettre à profit.

Sûre désormais qu'il avancerait à l'ordre quand le moment serait venu, elle reprit avec plus d'ardeur son projet sous-marin. Elle avait aperçu, en passant le long du quai Voltaire, un débardeur qui retirait une à une les solives d'un train de bois échoué le long des piles d'un pont, et dont une partie avait abordé à la rive du quai, non loin des bains du Pont-Royal.

Elle retourna le lendemain à la même heure, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi, afin de constater si le marinier s'y trouvait encore. Seulement, comme elle n'aurait pas osé descendre sur le terre-plein et adresser à cet inconnu, qui l'eût peut-être fort mal reçue, les questions pour lesquelles elle attendait une réponse, elle n'hésita pas à proposer à Ludovic Fornerot, redevenu son futur, de l'accompagner dans une promenade qu'ils feraient tous les deux à pied, comme « une paire d'amis. »

Ludovic, plus expéditionnaire que jamais, demanda spécialement congé à son chef, et l'ayant obtenu, inau-

gura une cravate bleue pour cette circonstance à ses yeux éminemment solennelle.

Elle manifesta l'intention tout artistique de visiter le Louvre, où l'employé la conduisit docilement, admirant sur commande les madones et les christs en croix. Puis, elle quitta les galeries sous prétexte que regarder trop longtemps les tableaux donnait mal à la tête.

Ludovic était de cet avis et ne se permit aucune observation. Du Louvre au quai Voltaire, la distance est insignifiante, bien que, pour Antoinette, elle eût une importante signification.

Le débardeur était à son travail, dépeçant avec frénésie le squelette échoué, dont il jetait sur la berge les membres épars.

— Tiens ! que fait donc cet homme ? demanda-t-elle à Ludovic, qui regardait d'un autre côté.

— Il débarde des bois, répondit-il vivement pour se faire pardonner sa distraction.

— Oh ! c'est amusant à voir, fit-elle d'un ton enfantin. Descendons donc sur la berge, voulez-vous ?

Ce « voulez-vous ? » était une concession inutile, le jeune Fornerot recevant des ordres sans se croire le droit d'exprimer des volontés. Il prit, ayant Antoinette au bras, l'escalier de pierre qui aboutit au bord de l'eau, et alla avec elle examiner de près la pêche des cotrets à laquelle se livrait l'ouvrier qui trempait dans la Seine jusqu'aux genoux.

Tout à coup elle eut un petit cri.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai perdu mon ombrelle !

— Vous l'avez peut-être oubliée chez vous, dit Ludovic.

— Non, bien sûr, je l'avais à la main en entrant au Louvre. Ah ! que je suis bête ! je l'ai laissée au dépôt des cannes et parapluies. Voilà le numéro qu'on m'a remis quand je l'ai posée. Vite, mon ami, allez me la chercher.

— Vous y venez avec moi ?

— Non, mon ami, répliqua Antoinette. Allez tout seul. Je suis très fatiguée, et puis il est près de quatre heures, j'ai peur que le Louvre ne soit fermé. Ce serait si désagréable de perdre cette belle ombrelle que ma marraine m'a donnée.

— Et vous ?

— Moi, je vous attendrai ici. En courant un peu, vous en avez pour cinq minutes.

Ludovic fut d'un bond sur le quai, et d'un pas Antoinette fut auprès de l'ouvrier, qu'elle interpella en ces termes :

— Combien gagnez-vous par jour, mon ami ?

— Combien ! mademoiselle, fit l'homme en rejetant d'un coup de tête une forêt de cheveux noirs qui lui obscurcissaient le front. Quarante sous, cinquante sous, quelquefois trois francs, quand ça donne.

Elle ne perdit pas son temps à se faire expliquer ce que le débardeur entendait par le mot : quand ça donne.

— Eh bien ! au lieu de trois francs, voulez-vous en gagner cinq ? lui dit-elle, en le regardant d'un œil de complicité.

— A quoi faire ? demanda-t-il.

— A ne rien faire, riposta Antoinette. Demain, à partir d'une heure de l'après-midi, soyez où vous êtes

maintenant. Vous saurez pour quelle besogne j'ai besoin de vous.

Et elle lui glissa dans la main les cinq francs qui constituaient les arrhes du marché.

Le débardeur les prit comme garantie, et elle allait s'éloigner de lui quand elle se ravisa :

— Si vous voyez un monsieur m'aborder tout à l'heure et me parler, n'allez pas souffler mot de ce dont nous sommes convenus.

— Je ferai celui qui ne se mêle de rien, répondit l'homme en reprenant son travail.

Ludovic arriva bientôt tout suant, avec l'ombrelle, et tous deux reprirent le chemin de la rue Saint-Antoine, à pied, comme il convenait à de futurs époux dont le ménage ne pouvait être sauvé qu'à force d'économie.

Et pendant ce trajet fastidieux qui marquait pour Antoinette la distance qui la séparait probablement pour toujours du monde où elle avait rêvé d'entrer, elle se répétait mentalement, tout en répondant par monosyllabes aux galanteries de l'employé :

« Dire qu'avec Talazac ou avec le vicomte, je ne serais sortie qu'en voiture, et dans des voitures, soit à mon chiffre, soit à mes armes ! Enfin ! nous allons voir. »

Le lendemain, elle sortit vers midi, immédiatement après son déjeuner, qui, dit-elle à son père, n'avait pas « passé », et s'étant fait accompagner par l'Angevine jusqu'à la hauteur de l'Hôtel-de-Ville, non encore reconstruit, elle la congédia et gagna seule le quai Voltaire, par-dessus lequel elle aperçut le débardeur qui

attendait, tout aussi noir de peau, mais un peu plus blanc de linge que la veille.

Elle n'eut pas la peine de descendre l'escalier, ce fut lui qui, en la voyant, le monta.

— Suivez-moi, dit-elle.

Et elle marcha devant, sans rien perdre de son avance, jusqu'au quai de Billy. Arrivée là, elle se laissa rejoindre. Le pêcheur y était encore, amorçant toujours, ne prenant rien.

Elle remonta d'environ cinquante mètres le cours de la Seine afin d'éviter de renouveler connaissance avec ce pisciculteur.

— Pouvez-vous me donner au juste la profondeur de la Seine à cet endroit ? demanda-t-elle.

— Oh ! c'est profond, répondit l'homme, il n'y a pas de grève par ici.

— Profond ! de combien ?

— Oh ! il y a bien huit à neuf mètres.

— C'est moins que le pêcheur n'avait calculé, pensa-t-elle. Et y aurait-il moyen de combler ces huit mètres ?

— Les combler ! fit l'homme. Avec quoi, et pourquoi faire ?

— Avec ce que vous voudrez et pour faire ce que je voudrai, répliqua Antoinette qui, ayant l'intention de payer sans marchander, tenait à être obéie sans explication. Enfin, s'il vous prenait fantaisie, en vous mettant à l'eau ici, de n'en avoir plus que jusqu'à la ceinture, comment vous y prendriez-vous pour y arriver ?

— Dame ! balbutia l'homme, très surpris de la bizarrerie de cet interrogatoire et commençant à prendre sa

bienfaitrice pour une folle, dame ! ce ne serait pas facile. Il faudrait d'abord couler un bateau qu'on emplirait de sable ; mais tout le monde n'a pas un bateau sous la main.

— On l'achèterait, dit Antoinette. Et le bateau coulé, que faites-vous encore ?

— Je jette de grosses pierres dans l'eau, tant qu'il en faudra pour atteindre la hauteur que vous désirez ; mais couler des bateaux, c'est défendu, et amonceler des pierres, c'est défendu aussi, à cause de la navigation.

— On fait ce travail-là la nuit et personne n'en sait rien, dit-elle.





XXIII

L'ENTREVUE

LE débardeur résista quelque temps, puis le chatolement de promesses pécuniaires, qui se doubleraient à l'énoncé de chaque difficulté nouvelle, triomphèrent définitivement de ses derniers scrupules. Il n'avait d'ailleurs à s'inquiéter de quoi que ce fût. Elle achèterait les pierres comme elle achèterait le bateau, qu'elles serviraient à immerger au fond de l'eau. Jeter des moellons dans la Seine n'avait jamais constitué un délit.

Cependant, comme l'argent lui manquait, elle se résigna à envoyer vendre par l'infidèle Clémence un certain nombre de bijoux, dont quelques-uns lui venaient de Talazac lui-même ; mais elle espérait que ces bijoux-là lui en rapporteraient bien d'autres, et elle n'hésitait pas à sacrifier la partie pour le tout.

L'Angevaine dut même retourner au Mont-de-Piété où elle avait frauduleusement engagé le couvert qui avait manqué longtemps dans le tiroir du buffet de la salle à manger ; mais cette fois, c'était à la prière de sa maîtresse qui l'envoya porter sa montre là où elle-même n'aurait jamais osé se présenter.

L'argent étant le nerf d'une foule de choses, elle put bientôt verser entre les mains de son employé des acomptes qui redoublaient son ardeur. Il avait acheté cinquante francs une vieille péniche défoncée, mais profonde, qui, maintenue au moyen d'un amoncellement de pavés, formait un terre-plein déjà suffisamment surélevé. Tous les soirs, le débardeur y ajoutait quelques grosses pierres, mesurant ensuite la hauteur qui restait à atteindre.

Enfin, d'après les instructions précises d'Antoinette, quand il crut sa construction sous-marine achevée, il se mit lui-même à l'eau pour en essayer la solidité et constata qu'il émergeait d'environ la moitié du corps au-dessus du niveau de la Seine. Antoinette, en s'y plongeant, en aurait jusqu'au creux de l'estomac.

— Revenez demain, lui dit-elle, pour vous assurer que la rivière n'a pas monté et que le niveau est le même. Le reste me regarde.

Elle arracha alors deux petites branches à un arbre du quai et les planta dans les interstices de deux pavés à chacune des limites de l'espace occupé par le bateau, de telle sorte qu'aucune erreur ne fût à redouter.

Tout étant prêt pour la bataille, elle se décida alors à la livrer. A la demande de Talazac réclamant ses

lettres, elle se décida à répondre ces simples mots :

« Je vous aurais déjà renvoyé votre correspondance, si depuis huit jours je ne cherchais inutilement le moyen de vous la faire parvenir sans avoir à craindre qu'elle ne s'égarât en route, car si cet accident se produisait, vous ne manqueriez pas de m'accuser de les avoir mises de côté pour plus tard.

« Je ne les remettrai donc qu'à vous-même et en mains propres. Il n'en manquera pas une. Puisque vous paraissez tenir à reprendre votre bien, vous consentirez sans doute à vous trouver demain soir, à neuf heures, dans le jardin du Palais-Royal, du côté gauche, en entrant par la galerie d'Orléans. Soyez sur une des chaises qui entourent les arbres. Cette partie du jardin est très peu éclairée, et personne ne reconnaîtra ni vous ni moi.

« P.-S. — Il est bien entendu qu'aucune parole ne sera échangée entre nous et que les lettres une fois entre vos mains, nous partirons chacun de notre côté. »

Le silence d'Antoinette à sa réclamation avait un peu préoccupé Talazac, qui s'effrayait toujours de lire un matin ses billets doux dans quelque journal à scandale.

Les précautions qu'elle prenait pour qu'il n'eût pas lieu de douter de sa probité, comme il avait tant de motifs de douter de sa vertu, le rassura, au point qu'il s'interrogea pour savoir s'il irait rechercher cette correspondance, dont elle n'avait évidemment pas l'intention de faire usage.

Toutefois, il réfléchit qu'après tout, c'était une

garantie, et bien qu'il lui fût douloureux de revoir tombée cette Antoinette qu'il avait aimé, la croyant sincère et pure, il résolut de se rendre à l'endroit qu'elle avait fixé.

Il se demandait s'il allait la retrouver changée ; car, si bronzée qu'elle pût être contre des déceptions auxquelles elle devait toujours s'attendre, elle n'avait probablement pas été atteinte sans un bouleversement profond par la chute de toutes ses combinaisons et l'écrasement de toutes ses espérances.

La condition que semblait poser Antoinette d'un mutisme absolu entre eux lui enleva tout soupçon d'un projet de raccommodement. D'ailleurs, il avait fini par se convaincre qu'elle ne l'avait jamais aimé et qu'une basse ambition, pressée de se satisfaire, l'avait seule égarée dans le labyrinthe d'une misérable intrigue.

Si donc elle spécifiait qu'on ne s'adresserait pas la parole, c'est qu'elle avait renoncé totalement à lui. Peut-être même avait-elle déjà noué quelques relations et ourdi quelques machinations ailleurs, et son empressement à lui remettre ses lettres venait-il de la crainte que des yeux intéressés les découvrirent dans son tiroir.

Il résolut donc de se conformer strictement au programme tracé par elle-même. Il se saisirait du paquet de lettres sans même la regarder, car il n'eût assurément pu, sans commotion, rencontrer ses yeux dont l'acuité l'effrayait.

A huit heures sonnantes, il prit une voiture qui le conduisit en quinze minutes à peine au Palais-

Royal, où il voulait arriver avant elle pour lui épargner l'humiliation de l'attendre et l'embarras de se promener seule dans des allées obscures où une femme semble toujours chercher *quem devoret*.

Ce fut donc lui qui s'y promena, ému et un peu frissonnant malgré lui, se remémorant les après-midi passées avec elle dans des conversations si chastement amoureuses qu'il ne pouvait encore se faire à l'idée que toute cette candeur pudique était jouée par une de ces comédiennes comme le Conservatoire n'en produit pas assez.

Puis l'image du vicomte se dressait devant lui, entre deux bouteilles de champagne auxquelles son Antoinette, échevelée et dégrafée, faisait de fréquents appels. C'était risible et cruel.

Au coup de huit heures trois quarts, il choisit, pour s'y asseoir, une chaise échouée seule sous un arbre poussiéreux, le second de la travée qui longe les boutiques des galeries latérales. Il s'installa, et, plongé dans ses réflexions, il attendit.

Tout à coup, une ombre s'interposa entre lui et la lumière venant d'en face. Il leva la tête. Antoinette était devant lui, lui tendant un paquet de lettres.

Elle était pâle au point de faire dans l'ombre comme une tache blanche. Elle s'était enveloppée à la hâte d'un manteau noir qui la prenait au col et descendait jusqu'aux bottines, comme si elle n'eût pris que le temps de dissimuler le négligé de sa toilette, la coquetterie lui étant désormais aussi indifférente qu'inutile.

Ses cheveux dépeignés sortaient de son chapeau en

touffes incohérentes. Personne n'aurait pu dire au juste s'il était un effet de l'art ; mais à coup sûr, c'était un beau désordre.

— Comptez-les, dit-elle, afin de bien constater qu'elles y sont toutes.

Talazac prit le paquet sans songer un instant à une vérification, d'ailleurs impraticable, attendu qu'il eût été singulièrement embarrassé de se rappeler le chiffre et le contenu des lettres qu'elle avait reçues de lui pendant la durée de leurs fiançailles.

Antoinette tourna les talons, avec le sang-froid d'une ordonnance qui repart pour la caserne après avoir fait la commission dont on l'avait chargée. Elle marcha deux pas dans la direction d'une grille de sortie, et, en la suivant des yeux, il fut, malgré lui, douloureusement frappé de la maigreur ascétique à laquelle la déception sinon le chagrin l'avait réduite en si peu de temps. Ses épaules pointaient sous le manteau ; aux courbures de sa taille élancée avait succédé une raideur de fuseau. Sa démarche alerte avait fait place à une allure de somnambule. Il ne lui manquait qu'une bougie à la main.

Tout à coup, au moment où elle allait gagner la galerie de Valois et où il s'attendait à la voir disparaître derrière une des arcades, elle s'accota contre une des grilles comme hors d'état d'aller plus loin, et, s'enfonçant la face dans les mains ouvertes, elle se mit à sangloter.

Il trembla que quelque passant ne s'approchât de cette pleureuse pour lui demander la cause de tant de larmes répandues en public, et qu'un rassemblement

ne se formât autour d'elle. Quelle situation pour lui, si Antoinette allait être prise d'une attaque de nerfs ! Il franchit en deux foulées la distance qui séparait l'arbre de la grille et, la prenant rapidement sous son bras :

— Venez jusqu'à ma voiture, dit-il, vous ne pouvez retourner seule à une pareille heure. Je vous ferai reconduire chez vous.

Antoinette, affolée et inerte, se laissa enlever dans un état d'inconscience frisant l'évanouissement. Il la traîna jusqu'au fiacre qui l'attendait sur la place et dans lequel il aurait bien voulu ne pas monter avec elle. Mais la confier à un cocher inconnu qui, même payé d'avance, pourrait lui demander le prix de sa course, ou se tromper d'adresse, ou la conduire dans des terrains vagues, était une imprudence que les lois de l'urbanité française ne lui permettaient pas.

Il se décida donc à s'asseoir à ses côtés, sans que du reste elle parût s'apercevoir de son voisinage.

— J'étouffe ! murmura-t-elle après quelques tours de roue.

Talazac fit tomber toutes les glaces du fiacre, sans s'inquiéter autrement des courants d'air.

— Voulez-vous boire quelque chose ? demanda-t-il, car il se trouvait en face non plus d'une criminelle, mais d'une malade.

— Merci ! merci ! fit-elle, en battant l'air de ses mains comme quelqu'un de si faible que la moindre parole le fatigue. Et elle retomba dans son assoupissement comateux.

Cependant, plus on approchait, plus il réfléchissait

qu'il ne pouvait la laisser rentrer ainsi chez son père. D'abord, elle n'aurait certainement pas la force de monter les quatre étages qui y menaient. En second lieu, comment lui expliquerait-elle un bouleversement à la fois aussi profond et aussi nocturne?

Rien n'est cruel comme d'avoir sur les bras un corps mort ou à peu près, dont on ne sait absolument que faire. S'il avait connu quelque ami des Alibert, entre les mains de qui il pût la remettre ! Mais après la rupture éclatante de leur mariage, si quelqu'un avait peu le droit de courir les rues en tête-à-tête avec elle, c'était certainement lui. Tout cela commençait à devenir terriblement gênant.

Lui, dont la tête était à toutes les vitrines, il n'osait même pas s'asseoir avec elle dans un café où les consommateurs l'eussent vraisemblablement reconnu. Il prit le parti de faire arrêter le cocher devant un pharmacien dont les boules multicolores lui tirèrent l'œil. Il descendit et demanda quelque chose pour une personne qui s'était trouvée mal dans sa voiture, et que les cahots les plus accentués étaient impuissants à faire revenir.

Le pharmacien prescrivit et porta lui-même aux narines d'Antoinette un peu d'éther, dont il lui fit en outre avaler deux gouttes sur un morceau de sucre. Puis, Talazac remonta et on se remit en marche.

Elle ouvrit en effet les yeux, et parut surprise de l'accompagnateur qui la ramenait chez elle.

— Comment vous sentez-vous ? dit-il.

— Moi, très bien ! très bien ! Je ne suis pas malade, répondit Antoinette, essayant de se rasseoir, car elle

avait fini par s'étendre presque horizontalement sur le coussin, les pieds au fond de la voiture.

— Si fait, vous êtes souffrante, répliqua le député. Vous l'êtes même tellement, qu'il est impossible que vous reparaissez maintenant devant votre père. Nous attendrons que vous ayez une figure un peu moins renversée.

— Non, non, rentrons, ça ne fait rien, répondit-elle avec indifférence.

— C'est cela, nous allons faire un tour de Champs-Élysées, puis nous rentrerons. L'air vous fera du bien.

— Non ! pas aux Champs-Élysées, fit-elle avec une sorte de terreur.

Il devina que le souvenir de cette grande avenue, qu'elle avait descendue à son bras si souvent, pour le reconduire rue de Ponthieu, alors qu'ils étaient promis l'un à l'autre, était particulièrement aggravant pour son mal.

— Soit ! Nous irons où vous voudrez, dit-il.

— Le long de la Seine, sur les quais. J'étouffe ! Il me semble que j'y respirerai mieux.

— Prenez par les quais ! cria Talazac au cocher.

On alla silencieusement, au pas d'un cheval de fiacre qui, semblant se conformer aux tristes pensées de ses « voyageurs, » affectait l'allure d'un cheval de corbillard. Antoinette avait eu la précaution de choisir une soirée non totalement dénuée de lune, car elle ne pouvait décemment prendre une allumette pour éclairer l'endroit où son intention était de s'arrêter.

— Avez-vous froid ? lui demanda Talazac. Si vous avez froid, je fermerai une fenêtre.

Elle fit un signe de dénégation. Elle tenait à avoir les fenêtres ouvertes, afin d'examiner consciencieusement son terrain.

Elle reconnut enfin la rive qu'elle avait explorée en compagnie du marinier. Elle revit la place où l'obstiné pêcheur venait quotidiennement se poster. Elle n'était plus qu'à cinquante pas de sa construction sous-marine. Elle jugea utile de faire arrêter le fiacre.

— Le mouvement de la voiture me tourne sur le cœur, dit-elle. Je voudrais bien descendre.

— Mais vous êtes trop faible, fit observer son ex-fiancé. Vous ne pourrez faire deux pas sans tomber.

— N'importe ! je me sens trop malade. Laissez-moi descendre. Le grand air me remettra.

Et elle ouvrit la portière sans attendre l'autorisation de Talazac, glissa de la voiture à terre et serait restée affaissée sur le sol, si son compagnon, sautant du marchepied, ne l'avait soutenue vigoureusement par le bras.

— Appuyez-vous sur moi, lui dit-il.

Elle s'y appuya, en effet, marchant languissamment à côté de lui, comme si elle l'eût pris pour son médecin. Il la guidait le long de l'eau qu'elle regardait pensivement couler.

— Je me sens un peu mieux, dit-elle. La fraîcheur m'a remise presque tout à fait. Je vous fatigue et je vous fais perdre votre temps. Pardonnez-moi. Encore quelques pas et je remonte en voiture.

— Il s'agit de votre santé, non de ma fatigue, répondit Talazac, un peu ému de tant de simplicité. Il avait un moment cru à quelque scène de théâtre. Il était

d'ailleurs rassuré sur lui-même. Il y a, dans la manipulation de la vie, des choses difficiles. Il y en a aussi d'impossibles. Épouser l'ancienne maîtresse du vicomte d'Alaman était de ces dernières. Quoi qu'il arrivât, il était donc en mesure de se dire :

« Je suis tranquille. »

S'il avait couru le moindre danger, il eût montré moins de sollicitude.

Cependant, comme elle tremblait manifestement sur ses jarrets, il la serrait avec quelque énergie contre lui, craignant toujours de la laisser échapper. Et il songeait :

— Dire que sans un hasard, que des gens plus croyants que moi ne manqueraient pas d'appeler providentiel, au lieu d'être ici chancelante et se traînant comme une moribonde, elle trônerait dans mes salons, en qualité de dame du logis, et triompherait au milieu de tout ce que Paris compte d'hommes illustres. Et elle y aurait été à sa place, car elle était certainement faite pour attirer l'attention. Au reste, elle sait comment s'y prendre pour la forcer.

Il n'éprouvait d'ailleurs pour elle aucun sentiment de rancune. Il la plaignait même sincèrement. Quoi qu'elle eût fait, elle était suffisamment punie.

Antoinette paraissait ne pas savoir au juste au bras de qui elle prenait ainsi le frais. Depuis leur rencontre dans le jardin du Palais-Royal, elle n'avait pas prononcé un mot qui rappelât le rôle que Talazac avait joué dans sa vie.

Puis, elle le regarda comme si elle venait enfin de le reconnaître, et lui jeta ces mots qui lui sortirent de la bouche comme malgré elle :

— Ce qui me fait de la peine, c'est que vous avez pensé que je voulais me servir de vos lettres.

— Moi ! se récria Talazac qui, en dehors de la politique ne savait pas mentir ; mais non ! mais du tout ! Je vous les ai redemandées, parce que des lettres s'égarèrent quelquefois.

— A moins qu'on ne les dérobe..., comme celles du vicomte, répliqua-t-elle.

Comment osait-elle rappeler devant lui le souvenir de d'Alaman ? Il fallait qu'elle eût absolument renoncé à tout espoir de faire oublier sa faute. Il lui sut presque gré de cette exécution qu'elle faisait d'elle-même.

— Mes lettres ne contenaient rien qu'on ne pût lire devant tous, reprit-il. Je les avais écrites dans la sincérité de mon cœur. Je vous les réclamais parce que je vous avais renvoyé les vôtres. Voilà tout.

Antoinette eut un hochement de tête dont le sens était :

« On fait accroire ces choses-là à vous autres, mais pas à moi. »

— Au reste, continua-t-elle, considérant comme nulle et non avenue la déclaration de Talazac, vous aviez mille fois pour une le droit de vous défier de moi. C'est même ce qui m'a tant chagrinée.

— Peut-être, en effet ; mais je ne peux pas non plus être constamment sur mes gardes.

Mais Antoinette, rompant les chiens, lui dit brusquement :

— Vous savez qu'il est marié.

— Qui ?

— L'autre ! le vicomte.

Cette obstination à parler du vicomte désarçonnait Talazac. Un soupçon lui traversa le cerveau. La rupture avec d'Alaman n'était-elle pas plutôt que sa rupture avec lui la cause de l'état douloureux où elle était tombée ? Voilà qui serait comique, par exemple. Ainsi, il n'aurait pas même le droit de conserver cette dernière illusion qu'elle avait pleuré et maigri en son honneur. L'amertume de cette probabilité lui monta aux lèvres.

— Voilà donc pourquoi vous avez la mine si désolée ? dit-il avec un méchant sourire. Vous vous figuriez sans doute que ce M. d'Alaman allait aussi vous offrir son nom ?

— Vous vous trompez bien. Il n'avait aucune envie de me l'offrir et je l'eusse, en tout cas, refusé net. Du moment où je n'étais pas votre femme, je ne devais être la femme d'aucun autre.

— Pourquoi donc ? riposta-t-il du même ton ironique. Pourvu qu'ils soient riches et bien posés, tous les maris se valent.

Le dialogue une fois entamé ne pouvait se terminer ainsi. Talazac qui, depuis leur rupture, avait sur le cœur tout ce qu'un homme trahi et foulé aux pieds de celle dont il se croyait adoré peut accumuler de récriminations, les lâcha successivement d'abord, puis toutes à la fois. Il l'accabla, comme un avocat plaidant pour la partie civile invective l'accusé auquel il a l'intention de réclamer des dommages-intérêts.

Il la traita comme la dernière des femmes, prenant ses actions et ses démarches une à une pour les analyser sans pitié. Il avait été si évidemment sa dupe qu'il

mettait un véritable amour-propre à lui démontrer qu'il ne l'était plus.

Elle laissa bouillonner le torrent, sachant que, quand on est allé trop loin dans les reproches, on revient presque toujours sur ses pas. Quand il eut tout incriminé en elle, jusqu'à ses serremments de main et jusqu'au son de sa voix, elle répondit à tant d'outrages, d'ailleurs parfaitement mérités, par ces simples mots :

— Je vous aimais ! Je voulais être à vous ! J'ai fait tout au monde pour y arriver. Voilà mon crime !

— Vous m'aimiez ! vous ! Allons donc ! Vous trouviez bon d'être ma femme, pas autre chose. Ce n'était pas l'homme que vous épousiez, c'était le député, c'était l'orateur. Qu'un accident m'eût tout à coup privé de la parole, vous m'auriez jeté au panier sans la plus petite hésitation, dit-il amèrement.

Il continua :

— Vous rêviez pour moi, ou plutôt pour vous, quelque important ministère, qui sait ? peut-être la présidence du conseil ? Peut-être mieux encore ! C'est la perte de ces trésors-là qui vous enrage et vous mine. Quant à moi, je ne suis dans vos regrets qu'un accessoire.

Il parlait avec cette violence et il ne supposait pas dire si vrai. Elle avait adopté la seule défense acceptable ; elle répétait toujours :

— Je vous aimais ! je vous aimais !

— Mais si vous m'aimiez, misérable, ne put-il s'empêcher de s'écrier, pourquoi ne m'avez-vous pas tout avoué ? Je vous aurais pardonné vos fausses

lettres, vos télégrammes mensongers. La première preuve de l'amour, c'est la confiance. Pas du tout, c'est à ce d'Alaman que vous allez tout raconter, et c'est avec lui, dans sa chambre, à sa table, sur ses genoux, scélérate, que vous complotez de faire de moi, moi Talazac, le plus ridicule et aussi le plus malheureux des hommes, car moi, quand je vous disais : « Je vous aime ! » j'étais sincère.

— Non, vous ne m'aimiez pas, répliqua Antoinette, et j'en suis bien heureuse, car vous m'auriez oubliée moins facilement.

— Comment ! je ne vous aimais pas ! Mais alors pourquoi vous épousais-je ! Je n'avais rien à attendre de vous qui êtes sans fortune, sans nom, sans aucune situation dans le monde. J'ai suivi mon penchant, comme vous avez suivi le vôtre. Seulement, mon penchant était honnête, et le vôtre ne l'était pas.

— Je vous aimais, vous dis-je, reprit-elle obstinément. Tout, j'aurais tout donné pour vous, puisque j'ai été jusqu'à donner mon honneur que j'estimais cependant plus que ma vie.

— Ah ! oui, fit Talazac. Le malheur est que tout en estimant l'honneur plus que la vie, ce soit toujours l'un que l'on donne et jamais l'autre.

— La vie ! Croyez-vous donc que j'y tiennais ? demanda Antoinette, en le regardant d'un air égaré.

— Mais, certainement, je crois que vous y tenez, et beaucoup. Si vous n'y teniez pas, vous n'auriez pas si bien travaillé pour vous la rendre aussi agréable et aussi brillante.

— La vie m'est tellement indifférente que depuis

longtemps déjà j'en aurais fini avec elle, si je ne pensais pas au désespoir de mon pauvre père.

— Votre père arrive à point pour vous arrêter sur la pente du suicide. Il ne vous a pas arrêtée sur celle de la trahison, pourtant.

— Ne riez pas et ne vous moquez pas, monsieur Talazac, dit-elle d'une voix grave. Un jour, bientôt peut-être, vous regretterez d'avoir douté de mon dévouement et de mon amour pour vous, car avant peu, vous en aurez la seule preuve qu'il soit en mon pouvoir de vous donner.

Il répondit à ces pronostics lugubres par un gros éclat de rire, qu'il chercha moins à contenir qu'à développer.

— Ah ! ah ! ah ! Nous en sommes aux menaces de mort ! Quand les femmes ne savent plus que dire, qu'il leur est impossible de nier, qu'on les a prises la main dans le sac, elles s'écrient : Je vais me tuer ! C'est la tradition. Vous manquez d'originalité, ma chère.

En ce moment les deux promeneurs passaient pour a cinq ou sixième fois entre les deux branches qu'Antoinette avait eu la précaution de ficher en terre, afin de marquer la distance qu'elle avait à parcourir sans aucun danger de submersion. Elle les toucha du pied l'une après l'autre, et se plaçant au milieu, elle s'arrêta tout à coup comme saisie d'une pensée subite.

— Ah ! vous êtes convaincu que je n'étais qu'une aventurière, une intrigante ambitieuse, sans cœur et sans pudeur. Quand je vous dis que je vous ai adoré, que je vous adore encore, que loin de vous et en de-

hors de vous l'existence pour moi est un supplice, vous ne me croyez pas, dites ?

— Non, certainement, je ne vous crois pas.

Elle lui quitta vivement le bras, se tint un instant debout au bord de l'eau, et, s'écriant d'une voix forte :

— Maintenant, vous me croirez !

Elle s'y précipita résolument.

Elle avait sauté avec l'aplomb de quelqu'un qui sait devoir prendre pied à moins d'un mètre de profondeur. Quelle fut son angoisse en se sentant enfoncée jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, puis, alourdie par la violence de son élan, s'engloutir tout entière dans le courant qui l'entraîna !

Elle revint sur l'eau, et s'inquiétant peu de son suicide, elle poussa désespérément ce cri :

« Au secours ! »

Elle disparut de nouveau, reparut encore et s'en-gouffra définitivement dans l'eau et dans la nuit.

Talazac, stupéfait par la rapidité avec laquelle elle avait risqué ce saut de Leucade, voulut s'élancer, mais elle avait déjà disparu, et il n'avait même pas la conscience du point précis où elle s'était précipitée. Il courut comme un aliéné le long de la berge, hurlant :

« Sauvez-la ! sauvez-la ! »

Sans recueillir d'autre réponse qu'un bruissement d'eau glapissante, alors il remonta jusqu'au quai, répétant :

« Une femme se noie, vite un bateau ! »

On eut un bateau, mais on ne l'eut pas vite, et encore le marinier qui consentit à s'y aventurer par cette obscurité malsaine, — car la lune avait quitté l'horizon.

zon depuis quelques instants, — se contenta-t-il d'explorer les parages sans pousser au-delà de quelques coups de rame ses investigations, qui, d'ailleurs, ne pouvaient plus aboutir qu'à la découverte d'un cadavre.

Voici comment le hasard, ce grand combineur, avait amené cette catastrophe :

Deux bateaux-mouches s'étant, dans la journée, croisés sur la Seine, le plus petit, pour éviter un abordage, avait forcé sa vapeur, même au point de raser la maçonnerie de la berge. En se retournant pour reprendre le large, il avait donné de la quille contre une des pierres qui formaient les assises de la plate-forme construite par le débardeur d'après les ordres d'Antoinette. Un moellon détaché en avait entraîné un autre, et tout l'édifice s'était affaissé puis disjoint à peu près complètement, si bien que la jeune fille avait plongé non dans un mètre, mais dans quinze pieds d'eau. Avant d'engager la bataille de Waterloo, Napoléon disait :

« Nous avons pour nous quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent. »

C'est la centième chance qui s'est présentée, et il a été battu. Antoinette s'était attachée à tout prévoir, et elle mourait de la seule chose qu'elle n'eût pas prévue.





XXIV

LA DERNIÈRE ILLUSION

CETTE fin tragique de M^{lle} Alibert que Talazac avait un moment présentée comme sa fiancée emplît les colonnes des journaux de toutes nuances. On en rendit généralement responsable le député qui, après l'avoir mise en vue avec cet éclat, l'avait abandonnée sans même avoir voulu expliquer sa subite retraite. Pour elle, en effet, et aussi pour lui, il n'avait confié à qui que ce fût qu'elle s'était oubliée toute une après-midi sur les genoux d'un autre.

Il n'en était pas moins brisé de douleur et de remords. Ainsi elle l'aimait et était, conséquemment, pour ainsi dire, non coupable de toutes les irrégularités qu'elle avait commises pour arriver à se faire aimer de lui. Est-ce que la passion n'excuse pas tous les délits qu'on peut commettre en son nom !

Et il la raillait quand elle lui répétait que la vie lui était à charge et que, puisqu'il ne voulait plus d'elle, elle mourrait. Il avait maintenant la cruelle preuve que son cœur était sincère et loyal, malgré des actes de déloyauté apparente. Elle disait vrai quand elle lui avait répété quelques minutes avant de mourir : « Je vous ai sacrifié mon honneur, c'est-à-dire plus que ma vie. » En effet, c'était pour ne pas perdre l'amour de son Talazac qu'elle s'était livrée au vicomte d'Alaman!

Et pour établir qu'après le sacrifice de son honneur celui de sa vie ne comptait plus, elle s'était tuée, devant lui, froidement, résolument, avec la même préméditation qui présidait à tous ses actes.

Lui seul était coupable; il aurait dû jauger toute l'étendue de cet amour qui n'avait reculé devant rien pour atteindre son but légitime qui était la possession de l'être aimé. C'était à lui de la comprendre et de tout lui pardonner. Il se moquait constamment de la bourgeoisie, et il avait agi comme le plus arriéré des bourgeois. Il n'avait rien vu, rien soupçonné. Il s'était déclaré trompé et s'en était tenu là. Elle l'avait trompé, c'était évident, mais parce qu'elle l'aimait et qu'elle avait dû payer les extravagances auxquelles cet amour l'avait poussée.

Il prit le deuil et le porta six mois. Il demanda au père Alibert, fou de douleur, un portrait d'Antoinette qu'il fit placer dans son cabinet de travail et devant lequel il restait des heures entières.

« C'est la seule femme qui m'ait aimé, se disait-il. C'est la seule que j'aimerai toujours. »

A sa célébrité politique vint s'ajouter le prestige

d'avoir dans sa collection une jeune fille morte pour lui. De riches partis s'offrirent à son besoin de consolation. Il les repoussa tous sans hésitation et sans examen.

« Qu'elles se tuent d'abord pour moi, nous verrons après, » répondait-il aux amis qui avaient entrepris de le marier malgré lui.

Voilà deux ans que le corps d'Antoinette, retrouvé, après trois jours de recherches, contre une arche du pont de Saint-Cloud, est inhumé au Père-Lachaise, et jamais Talazac n'a manqué d'aller, une fois par semaine, renouveler les fleurs dont il couvre sa pierre tumulaire.

Sa dernière rouerie est la seule qui ait réussi à celle qu'il appelait M^{lle} Bismarck, car la tombe connaît seule le secret de son prétendu suicide, et elle le gardera.

FIN





TABLE DES MATIÈRES

I.	L'en tout cas.	1
II.	Coups d'épée dans l'eau.	13
III.	Madame Maunoir.	25
IV.	Le 16 mai.	43
V.	L'Angevine.	53
VI.	Visite nocturne.	69
VII.	Heures de prison.	83
VIII.	La lettre anonyme.	96
IX.	Le télégramme.	106
X.	Vaines tentatives.	126
XI.	Fausse manœuvre.	141
XII.	Stupéfaction.	155
XIII.	Menaces sous condition.	174
XIV.	Demande officielle.	191
XV.	Donnant donnant.	201
XVI.	Le gâteau de miel.	208
XVII.	L'amour qui vient.	217



XVIII. Rivalités.	234
XIX. Le tirbir de gauche.	255
XX. Effondrement.	270
XXI. Nouvelles combinaisons.	283
XXII. Le débardeur.	302
XXIII. L'entrevue.	311
XXIV. La dernière illusion.	329



NOUVELLE ÉDITION
DE LA
FRANCE ILLUSTRÉE
PAR V.-A. MALTE-BRUN

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser une brochure explicative, destinée à faire connaître la nouvelle édition de la France illustrée, dont j'ai entrepris la publication.

J'ose vous prier instamment, Monsieur, de vouloir bien lire cette brochure; elle vous convaincra, je n'en doute pas, de l'utilité et de l'importance de cette œuvre vraiment nationale et patriotique, indispensable à tous ceux qui aiment la France et qui veulent la connaître sous tous les points de vue, dans tous les détails.

*Veuillez agréer, Monsieur,
l'expression de mes sentiments respectueux,*

Jules ROUFFÉ, Éditeur,
14, Cloître-Saint-Honoré, Paris.

MODE DE PUBLICATION

L'ouvrage paraît

En Livraisons Illustrées à 15 centimes

le lundi et le jeudi de chaque semaine.

La **SÉRIE**, c'est-à-dire un département,
avec une *Carte coloriée* : **75 centimes**,
le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Quelques départements forment deux séries.

**L'Ouvrage complet
formera 5 volumes in-4°, dont un pour l'Atlas**

SE TROUVE :

*Chez tous les Libraires et Marchands
de Journaux*

SOUSCRIPTION PERMANENTE.

L'Ouvrage sera complet, avec les cartes coloriées,
en **100 séries** ou **4 volumes in-4° de 800 pages**
et un Atlas de **100 cartes**.

*La quatrième livraison de chaque série renferme hors
texte une belle carte coloriée, et la livraison sera
vendue 30 centimes. C'est une prime que nous
offrons à nos 50,000 premiers souscripteurs.*

Pendant le cours de la publication la carte seule
sera vendue **30 centimes**.

L'ouvrage terminé, la carte sera vendue séparément
50 centimes.

Jules ROUFF, Éditeur,

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, A PARIS.

NOUVELLE ÉDITION
DE LA
FRANCE ILLUSTRÉE

PAR
V.-A. MALTE-BRUN * † ‡

Secrétaire général honoraire et ancien Président de la Commission
centrale ou Conseil de la Société de Géographie de Paris

avec la collaboration

d'éminents Professeurs, d'après les documents
officiels les plus récents

ILLUSTRATIONS

PAR LES PREMIERS ARTISTES

CARTES & PLANS

dressés avec les plus grands soins

Sous la direction de **V.-A. MALTE-BRUN**

NOTICE EXPLICATIVE

PARIS
JULES ROUFF, ÉDITEUR
14, CLÔTURE SAINT-HONORÉ, 14

La nouvelle France Illustrée se trouve chez tous les libraires

NOTICE

SUR LA NOUVELLE

FRANCE ILLUSTRÉE

Un des désirs les plus légitimes de l'homme est de connaître la terre qu'il habite, en particulier le pays qui l'a vu naître. Ce désir est devenu pour l'homme moderne une nécessité impérieuse. L'étude de la géographie répond à ce besoin, satisfait à cette heureuse et féconde curiosité.

Nous n'avons pas l'intention de remonter ici aux origines de cette science si attrayante, et ce n'est pas le lieu d'énumérer les innombrables services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore tous les jours.

Contentons-nous de faire remarquer que, chez nous, après avoir été trop longtemps négligée, elle commence à prendre la place d'honneur et à occuper dans les préoccupations publiques le rang élevé qu'elle mérite. On comprend de plus en plus et de mieux en mieux son incontestable utilité. Les esprits se sont éveillés, et, regrettant enfin sa longue indifférence à cet égard, le public se tourne avidement vers les études géographiques.

Un des premiers initiateurs à ces études dans notre pays, celui qui en a été le plus habile vulgarisateur et qui en est resté le maître le plus populaire, c'est sans conteste CONRAD MALTE-BRUN, qui, dès 1803, apportait une collaboration active à la *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde* et commençait, en 1810, son *Précis de géographie universelle*.

M. VICTOR-ADOLPHE MALTE-BRUN, son fils, suivant la carrière que lui avait tracée son illustre père, a mérité de lui succéder dans l'estime des savants et des érudits. Il a donné à la jeunesse et à la nation plusieurs ouvrages appréciés. Parmi ceux-ci, il convient de distinguer la *France illustrée* (1852-1855).

La *France illustrée* est le premier et le seul ouvrage de ce genre qui ait été conçu et exécuté sur un plan aussi clair, aussi attrayant et aussi complet. Cet ouvrage avait été accueilli avec faveur par le public, car il s'en est vendu jusqu'à ce jour plus de cent mille exemplaires.

Mais, en géographie comme en toute autre chose, — en géographie surtout, — les livres vieillissent vite.

Un intelligent éditeur de Paris, M. Jules Rouff, l'a compris. Se rendant bien compte du courant qui entraîne les esprits, partageant lui-même cette soif de savoir qui s'est emparée des masses, cette saine curiosité qui nous porte à connaître à *fond* notre pays et toutes ses ressources, il n'a pas hésité à entreprendre de remanier et de refondre la *France illustrée* sur le plan primitif, mais en mettant à profit les documents les plus récents et les plus sûrs.

M. V.-A. MALTE-BRUN a bien voulu se charger de cet immense travail, auquel il consacre depuis plusieurs années une notable partie de son temps.

La nouvelle *France illustrée*, en effet, avec ses annexes nécessaires (l'Algérie et les colonies françaises dans les diverses parties du monde), n'est pas une réimpression ni même une édition revue et corrigée, — suivant la formule consacrée. A proprement parler, c'est un ouvrage nouveau. La partie historique seule n'a subi que d'insignifiantes modifications, tout au moins pour ce qui regarde les événements antérieurs à 1852; car les faits dignes d'être notés qui se sont produits depuis cette époque ont été soigneusement relevés et consignés.

Pour que le lecteur puisse se rendre un compte à peu près exact de l'importance et de l'utilité de cet ouvrage, il est nécessaire que nous entrions dans quelques détails.

La *France illustrée* est le tableau actuel et vivant de notre patrie; c'est la description détaillée et complète, à tous les points de vue, des départements qui forment le territoire de la République française, et, à ce titre, c'est, si nous osons le dire, une œuvre d'utilité publique, une œuvre nationale et patriotique.

Chaque département, divisé en cinq livraisons au minimum, comprend trente-deux pages de texte; trois gravures dans le texte et une hors texte, représentant les vues des villes et des monuments les plus remarquables ou des faits historiques, des scènes empruntées aux mœurs et aux coutumes des habitants, ou à leurs travaux habituels, éclairent et illustrent le texte.

La cinquième livraison est consacrée à la carte coloriée du département. La teinte est différente pour chaque arrondissement.

Nous avons donc à considérer dans cette publication : le *texte*, les *illustrations*, les *cartes*.

I. Texte. — Comme nous l'avons dit, chaque département comprend le plus souvent trente-deux pages de texte et de gravures. Quelques départements très importants, la Seine, Seine-et-Oise, la Seine-Inférieure, le Rhône, les Bouches-du-Rhône, la Gironde, la Côte-d'Or, l'Eure, par exemple, exigent de plus amples développements et demandent un texte double et même triple.

Le texte est partagé en cinq divisions principales :

Description physique et géographique;

Histoire du département;

Histoire et description des villes, bourgs et châteaux les plus remarquables;

Statistique;

Bibliographie.

1° DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE. — Sous cette rubrique sont traitées les matières suivantes :

Situation, limites;

Nature du sol, montagnes et vallées;

Hydrographie; Fleuves, rivières, etc., etc.;

Voies de communication;

Climat;

Productions naturelles;

Industrie agricole, manufacturière et commerciale;

Division politique administrative, judiciaire et militaire.

Un soin tout particulier a été apporté à l'énumération et au classement des voies de communication. Les lignes de chemin de fer qui traversent le département ont spécialement attiré l'attention; la distance kilométrique du chef-lieu du département à Paris est indiquée. Les routes nationales et départementales et la longueur de leur parcours sont mentionnées.

Sous le titre PRODUCTIONS NATURELLES, on a passé en revue toutes les richesses que produit le sol du département :

Productions minérales, eaux minérales;

Récoltes en céréales, en vins, etc.;

Arbres fruitiers, forêts;

Animaux domestiques, animaux sauvages, gibier à plume ou à poil.

Les détails les plus circonstanciés, puisés aux sources les plus sûres et tirés des documents les plus récents, sont condensés sous la rubrique *Industrie agricole, manufacturière et commerciale*.

Nous en dirons autant pour ce qui concerne la *Division politique et administrative*, qui, dans ces dernières années, a subi pour certains départements de notables changements. On y trouve les renseignements suivants : nombre d'arrondissements ; désignation de la région à laquelle appartient le département ; sa situation au point de vue religieux, judiciaire, universitaire, militaire (corps d'armée, réserve, armée territoriale, gendarmerie), minéralogique, forestier et financier.

Les tableaux statistiques placés à la fin de chaque département complètent ces renseignements généraux par des chiffres scrupuleusement exacts.

2° HISTOIRE DU DÉPARTEMENT.— Cette histoire comprend les événements dignes d'intérêt qui se sont passés depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Elle a été rédigée, pour chaque département, sur les documents locaux et résumée d'après les ouvrages de nos historiens les plus illustres : Guizot, Michelet, Henri Martin, Augustin Thierry, Vulabellé, Thiers, etc. Les personnages célèbres nés dans le département sont rappelés. Les faits récents y sont sommairement racontés, notamment ceux qui ont trait à la guerre franco-allemande de 1870-1871. Les pertes éprouvées par chaque département envahi sont notées.

3° HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.— Le titre même de cette division indique suffisamment le sujet qui y est abordé.

Mais ce qu'il ne peut dire, c'est l'intérêt général du récit, l'exactitude des descriptions, le soin minutieux avec lequel sont données les indications relatives à la situation, au chiffre de la population, aux curiosités locales naturelles ou artistiques, aux stations de chemin de fer, à l'industrie et au commerce ; en un mot, tout ce qui peut instruire et renseigner, et même amuser le lecteur, se rencontre dans la Description des villes, bourgs et châteaux. Les villes d'eaux, les stations maritimes balnéaires, etc., etc., y trouvent naturellement leur place.

4° STATISTIQUE. — Ce titre comprend trois statistiques différentes :

La statistique générale;
La statistique communale;
La statistique morale;

La STATISTIQUE GÉNÉRALE donne le rang du département au point de vue de la superficie, de la population et de la densité de celle-ci. Elle indique :

La superficie du département en kilomètres carrés et en hectares;
Le chiffre total de la population;
Le chiffre total suivant les sexes;
Le nombre des arrondissements, celui des cantons et des communes;
Le chiffre du revenu territorial et celui des contributions et revenus publics;

La STATISTIQUE COMMUNALE forme plusieurs tableaux qui comprennent :

Les divers arrondissements du département, avec le nom de chaque canton et le chiffre de sa population;
Le nom de chaque commune et le chiffre de sa population; la distance de chacune d'elles au chef-lieu d'arrondissement.

Ces tableaux sont la reproduction intégrale de ceux qui sont publiés par le ministère de l'intérieur. Ils donnent de plus que ces derniers les distances au chef-lieu d'arrondissement.

La STATISTIQUE MORALE constitue un tableau très intéressant. Ce tableau comprend, pour chaque département :

La religion (nombre des catholiques, des protestants, des israélites; clergés des différents cultes);

Le mouvement de la population (naissances, mariages, décès, durée moyenne de la vie);

Instruction (nombre de jeunes gens sachant lire, écrire et compter, sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de

tirage; nombre des établissements d'enseignement secondaire; nombre des écoles primaires, publiques ou libres);

Crimes contre les personnes : cours d'assises (rapport du nombre des accusés au chiffre de la population; nombre total des accusés);

Infanticides (rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels; nombre total des infanticides);

Suicides (rapport du nombre des suicides au chiffre de la population; nombre total des suicides);

Crimes contre les propriétés (rapport du nombre des accusés au chiffre de la population; nombre total des accusés);

Tribunaux correctionnels (nombre des affaires, nombre des prévenus, nombre des condamnés);

Procès (nombre des affaires civiles, nombre des affaires commerciales, nombre des faillites);

Paupérisme (rapport des indigents au chiffre de la population, nombre total des indigents; bureaux de bienfaisance, hôpitaux, hospices; nombre des aliénés à la charge du département; sociétés de secours mutuels);

Enfin :

Contributions directes (foncière, personnelle et mobilière, portes et fenêtres).

En outre, le **rang** du département par rapport aux autres est donné pour chacune de ces rubriques (la religion exceptée); il l'est à trois points de vue différents pour l'instruction. Des chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes du tableau indiquent ce rang relativement à la mention devant laquelle ils sont placés. De nombreuses notes accompagnent, éclairent et complètent ce tableau. Elles sont relatives aux diocèses : nombre de cures, de succursales et de vicariats, de congrégations et communautés religieuses d'hommes et de femmes. Par rapport à l'instruction, elles indiquent le nombre et le siège des Facultés, écoles préparatoires, écoles pour l'enseignement supérieur; lycées, collèges, établissements libres, pour l'enseignement secondaire; écoles normales primaires, d'instituteurs et d'institutrices, cours normaux, etc. Au point de vue judiciaire, on y trouve l'indication de la cour d'appel à laquelle ressortit le dé-

partement, le nom des villes où siègent les cours d'assises, les tribunaux de première instance, les tribunaux de commerce et les conseils de prud'hommes. Au point de vue financier, le nombre des percepteurs, des receveurs particuliers et le siège du trésorier-payeur général sont consignés.

Cette STATISTIQUE MORALE, dressée avec des précautions minutieuses d'après les documents officiels émanés des ministères de la justice, de l'intérieur, de l'instruction publique, de l'agriculture et du commerce, n'existe dans aucune autre publication. Elle a exigé des recherches considérables. Elle se distingue en particulier par le classement de chaque département auquel un *rang*, nous l'avons dit plus haut, est attribué pour dix rubriques différentes.

5° BIBLIOGRAPHIE. — La bibliographie n'a pas été traitée avec moins d'attention. Elle donne la liste d'un nombre considérable d'ouvrages relatifs au département, publiés depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à nos jours : documents généraux, documents locaux, mémoires, annuaires et cartes. Elle permettra à ceux qui voudraient approfondir l'histoire des localités qui les intéressent de diriger à coup sûr leurs recherches.

II. **Illustrations.** — Les dessins, qui représentent des vues de villes, de châteaux ou autres monuments historiques, ou qui ont pour sujet des faits puisés dans les annales du département, les mœurs ou les coutumes des habitants, ont été confiés aux artistes les plus en renom de notre époque et gravés avec la perfection qu'a atteinte aujourd'hui la gravure sur bois.

Une série, c'est-à-dire un département, renferme une grande gravure hors texte qui donne la vue de la localité principale ; d'autres gravures sont consacrées aux lieux les plus remarquables.

III. **Cartes.** — Les cartes, *entièrement refaites*, sont dressées sous la direction spéciale de M. Malte-Brun, d'après les relevés les plus récents ; nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elles sont scrupuleusement exactes. Il suffira de les comparer à celles de l'ancienne édition de la *France illustrée* pour se convaincre de leur importance et des améliorations qui y ont été apportées. N'oublions pas de dire que toutes les voies de communication : chemins de fer,

routes nationales, départementales, grands chemins vicinaux, canaux, y sont soigneusement indiqués.

L'exécution matérielle n'est point indifférente quand il s'agit d'ouvrages du genre de la *France illustrée*. Aussi rien n'a été négligé à cet égard : l'impression a été confiée à la maison V^e P. Larousse et C^{ie}, qui s'est rendue si justement célèbre par l'édition monumentale du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. La correction a été l'objet des plus grands soins ; le texte, les illustrations, dues à nos premiers maîtres, sont dignes de ce grand ouvrage ; les cartes, tirées et coloriées d'après les procédés les plus nouveaux et les plus perfectionnés, présentent une clarté rare, qui en rend la lecture facile à tous. L'ensemble, en un mot, répond pleinement au but, à l'utilité incontestable et à l'importance capitale de la publication.

On peut donc le dire sans crainte d'être contredit : la nouvelle

FRANCE ILLUSTRÉE

doit se trouver dans toutes les mains ; car

**c'est un livre d'étude et de bibliothèque,
de renseignement et d'instruction.**

On le rencontrera dans le cabinet du savant, dans le bureau du chef d'industrie, sur la table de l'instituteur, du professeur, du fonctionnaire public, de l'officier ministériel, du commerçant, de l'agriculteur, du soldat, aussi bien qu'entre les mains du curieux ou dans le salon de l'homme du monde, à l'atelier comme à la ferme.

SERVICES ET CONDITIONS DES ABONNEMENTS

*L'ouvrage sera complet, avec les cartes coloriées,
en 100 séries ou 4 volumes in-4° de 800 pages
et un Atlas de 100 cartes.*

*Les Abonnés recevront, régulièrement et FRANCO,
la série complète avec carte les 1^{er} et 15 de chaque
mois, aux conditions suivantes :*

En souscrivant.	40 francs.
1 ^{er} avril 1880.	40 francs.
1 ^{er} octobre 1880.	40 francs.
1 ^{er} avril 1881.	40 francs.
1 ^{er} octobre 1881.	40 francs.
1 ^{er} avril 1882.	40 francs.
1 ^{er} octobre 1882.	40 francs.
1 ^{er} avril 1883.	45 francs.

**Chaque série contient
quatre livraisons de texte avec gravures
et une carte coloriée du département**

*Les Souscripteurs de l'Ouvrage complet recevront
EN PRIME, avec la 50^e série, une grande Carte générale
de la France magnifiquement coloriée et dressée avec
les soins les plus minutieux et les plus détaillés,
sous la direction de M. V.-A. MALTE-BRUN.*

*La dernière série sera accompagnée également
d'une PRIME GRATUITE du Dictionnaire général des
Communes de France et des Colonies.*

*Pour les abonnements s'adresser directement à
M. Jules ROUFF, Éditeur, 44, cloître Saint-
Honoré, à Paris, et chez les principaux Libraires.*

Lib. Carlier
Sixième Édition

MADemoisELLE
BISMARCK

PAR

HENRI ROCHEFORT

(140)

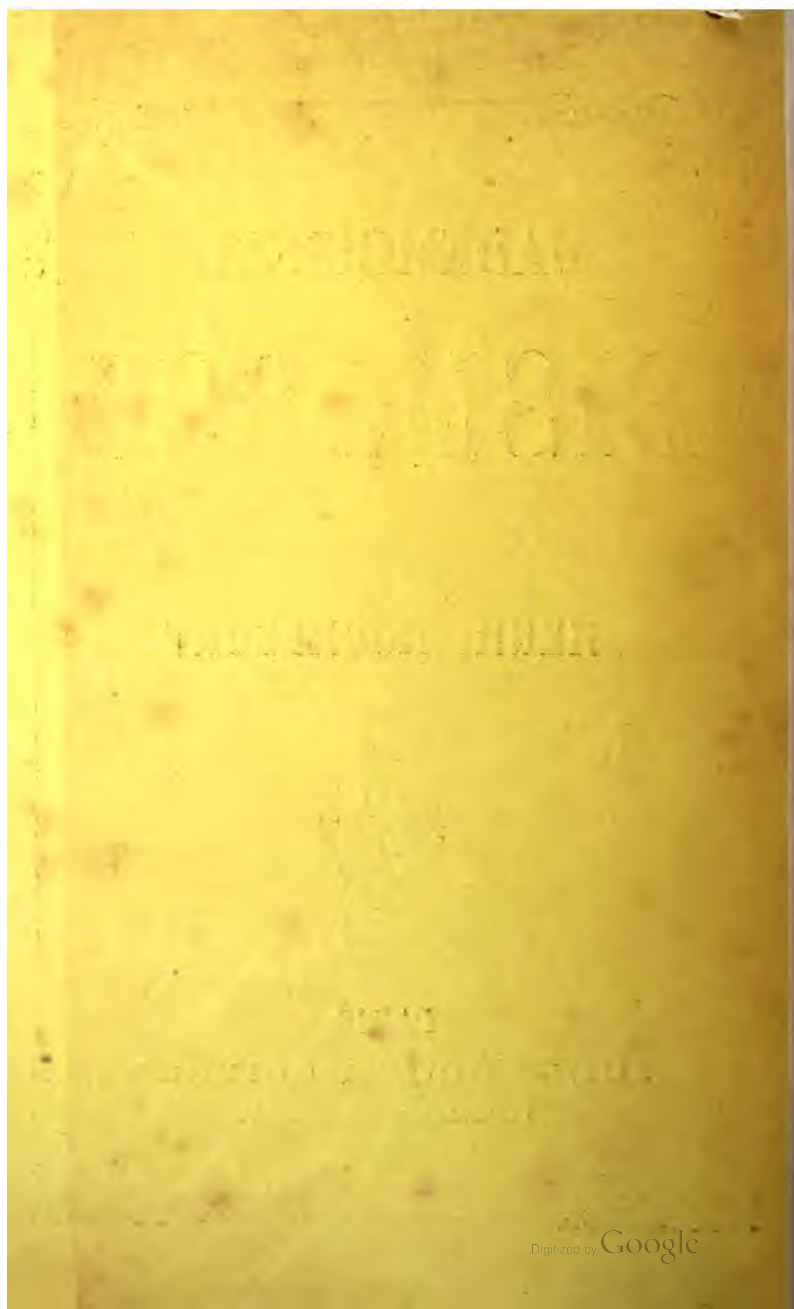


J/F 734 A.1

PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14



186/66 69/980

1-11-1929
27.-

Bibliothèque JULES ROUFF
PARIS, 14, Cloître Saint-Honoré, 14, PARIS

Collection à 3 francs le volume.

Alexis BOUVIER

La Grande Iza.
La Femme du Mort.
Le Mouchard.
La Belle Grêlée.
Malheur aux Pauvres.
Mademoiselle Olympe.
Le Mariage d'un Forçat.
Les Créanciers de l'Echafaud.
Mademoiselle Beau-Sourire.

Princesse OLGA

Vie galante en Russie (Esfeuillons
la marguerite).

Jean BRUNO

M'sieu Gugusse.

A. WAHU

Le Pape et la Société moderne.

Alphonse BROT

Les Nuits terribles.
Miss Million.

E. THIAUDIÈRE

La Petite-fille du Curé.
Le Roman d'un Bossu.

Constant GUÉROULT

L'Affaire de la rue du Temple.

G. DE PARSEVAL

Les Mystères du hasard.

Jules MARY

Le Docteur Madelor.

Maxime RUDE

Le Roman d'une Dame d'honneur.
Une Victime de Couvent.
Le Cousin infâme.

Paul SAUNIÈRE

Monseigneur.
Le Secret d'or.

Camille ALLARY

Laurence Clarys.

Alexis CLERC

Si nous cautions Femmes.
Frère Nicéphore.

Odysse BAROT

Les Amours de la Duchesse Jeanne.
John Marcy.

Jules LERMINA

Les Mariages maudits.

PAUL DE SAINTE-MARTHE

Une Attaque nocturne.

Henry DE KOCK

La Fille d'un de ces Messieurs.

Ch. DIGUET

Moi et l'Autre.

Henri ROCHEFORT

Mademoiselle Bismarck.

A. CARCASSONNE

Théâtre d'Enfants, petites Comédies en vers à l'usage des Familles
et des Pensionnats. — 2 francs.

Paris. — Imp. V^e P. LAROUSSE et C^{ie}, rue Montparnasse, 19.

